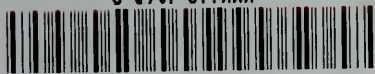


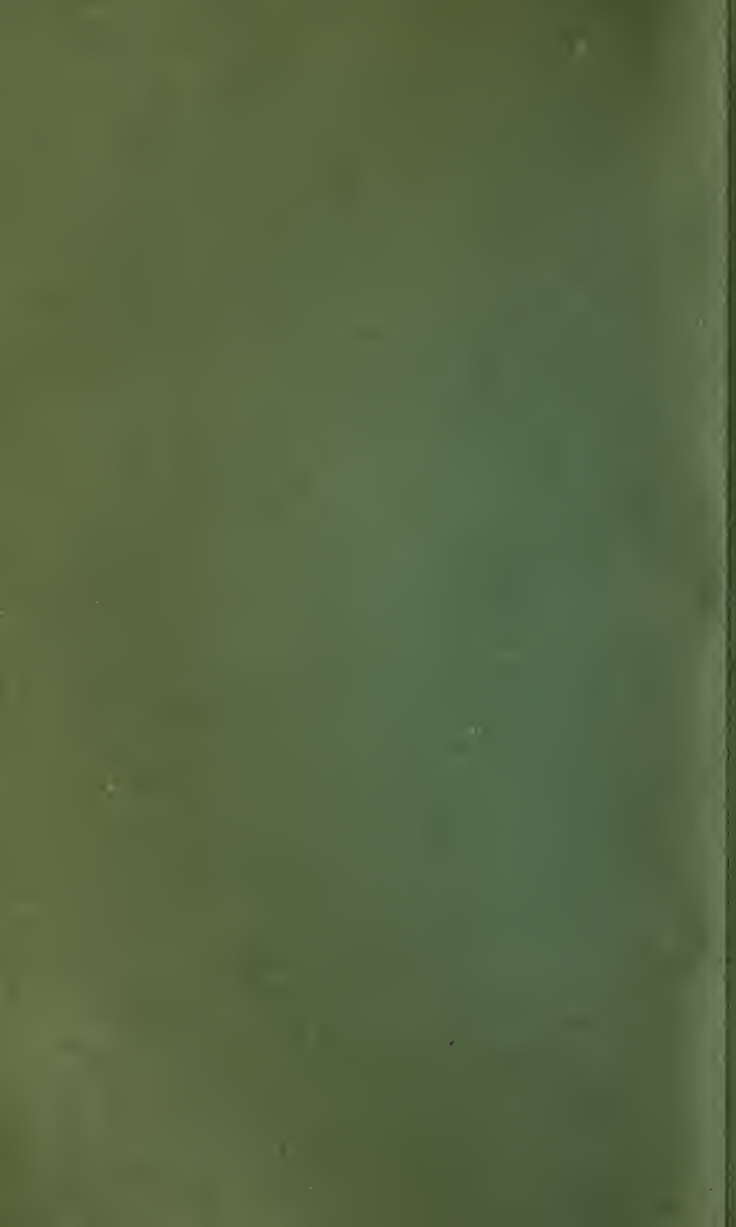
U of OTTAWA



39003002455250



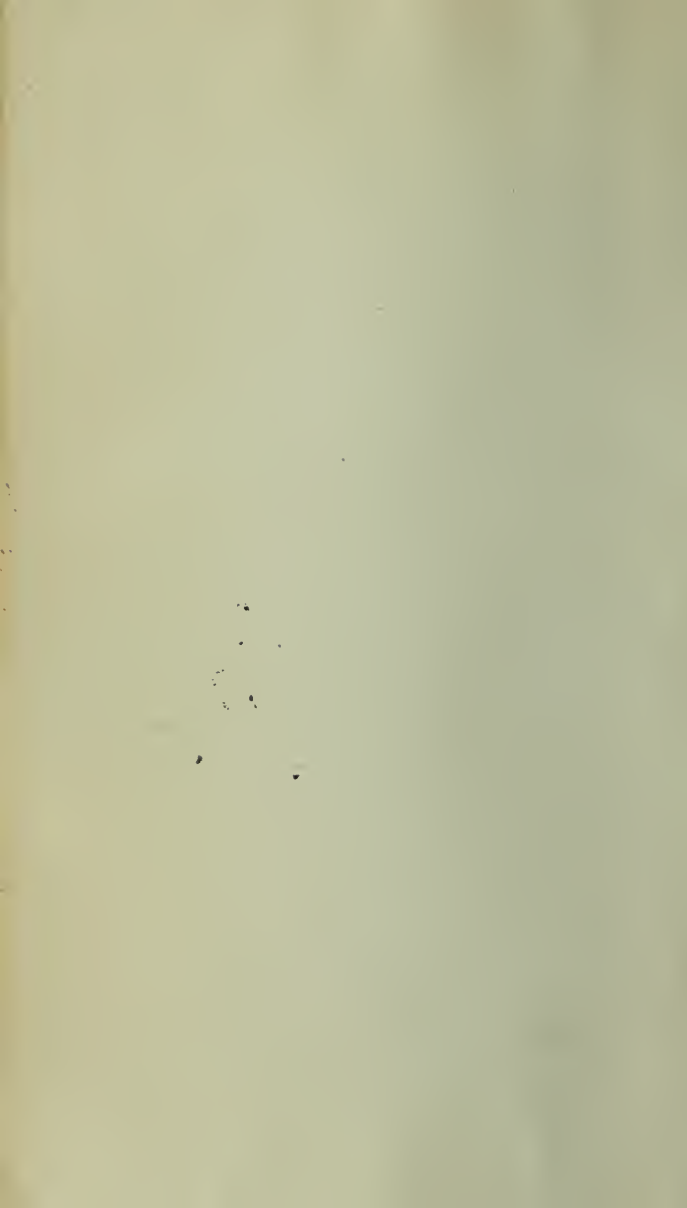














JULES FAVRE

de l'Académie Française

2405

L  
97  
15

# CONFÉRENCES

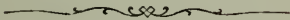
ET



DISCOURS LITTÉRAIRES

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

L  
97  
15



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1873

PQ  
2241  
.F39  
1873

# INTRODUCTION

## I.

Le recueil de ces conférences devait être publié au mois de mai 1870. L'éditeur qui me l'avait demandé crut, avec raison, qu'il était convenable de le faire précéder d'une préface : je cherchai vainement une heure de loisir pour la rédiger. Maintenant que cette heure n'appartient, est-il opportun d'en user? un intérêt quelconque s'attache-t-il encore à ces souvenirs d'hier dont nous séparent de si tragiques événements? Il est peut-être permis d'en douter et, cependant, il m'a semblé qu'il n'était pas tout à fait sans profit de les évoquer, comme un des symptômes du mouvement qui agitait la société française à la veille des terribles catastrophes prêtes à fondre sur elle. On y trouvera probablement l'occasion de reprocher à certains hommes une disposition incurable à de trop complaisantes illusions.

Mais les esprits sérieux et réfléchis y reconnaîtront une manifestation très-caractérisée de l'opinion publique, réclamant avec fermeté une direction nouvelle dans la conduite des affaires du pays.

L'empire avait cédé peu à peu, et malgré lui, à la pression de cette opinion. Ceux qui lui en font un crime ne veulent pas se rendre compte des causes, pourtant faciles à apprécier, qui le condamnaient à modifier ses procédés de gouvernement. Le despotisme, même déguisé, ne peut avoir aujourd'hui une durée illimitée. Quand il ne lui est plus possible de dissimuler le mal qu'il a fait, il en est réduit à préparer lui-même sa chute. L'auteur du coup d'État de décembre subissait fatalement cette destinée. Sa domination, née de la fraude et de la violence, ne pouvait être que passagère. Le succès seul l'expliquait. Elle devait s'évanouir avec les revers. Le Mexique et Sadowa marquaient inexorablement sa fin.

Car pour l'empire, la transformation, c'était le suicide. En devenant parlementaire et libéral, il cessait d'être : il entraît en tutelle et perdait ainsi le fruit de vingt années de règne. Il ne faut pas, cependant, juger avec trop de sévérité ceux qui lui conseillèrent cette évolution. Très-convaincus qu'il était impossible de remonter le courant, ils espérèrent le maîtriser en s'y abandonnant, et vraiment, s'ils avaient eu le simple bon sens de

s'opposer à la guerre, ils auraient pu adoucir la pente et laisser progressivement disparaître celui dont le brusque naufrage entraînait nécessairement la perte de la France.

Il est donc aussi injuste qu'erroné d'attribuer l'effondrement du gouvernement impérial aux essais de liberté, d'ailleurs fort timides, qui lui furent proposés comme un moyen de salut. Réalisés avec sincérité, ils auraient prolongé son existence en désarmant beaucoup d'hostilités. Un parti nombreux se formait, qui ne demandait que des prétextes et qui en aurait vécu plusieurs années. Il aurait eu pour auxiliaires naturels tous les indécis qui s'accrochent volontiers des demi-mesures et croient avoir remporté une grande victoire quand ils ont ajourné une solution inévitable. Leur concours fournissait les éléments sérieux d'une trêve qui frappait d'impuissance les adversaires systématiques et groupait en un solide faisceau une majorité compacte, effrayée à bon droit par les extravagantes menaces de la démagogie.

## II.

Les esprits sérieux auxquels une conviction ferme commandait l'abstention et la défiance, ne pouvaient être ébranlés par ces expédients; n'obéissant ni à un sentiment personnel, ni à un mot d'ordre,

ils accueillaienl avec satisfaction les résolutions libérales du nouveau cabinet, tout en comptant peu sur leur loyale exécution; prêts à en profiter pour les consacrer et les étendre, ils cherchaient le moyen de servir la liberté sans troubler l'État, et de substituer à l'autorité d'un seul celle du pays tout entier.

Pour atteindre ce but, ils ne demandaient que la faculté de discuter sans entraves les vérités philosophiques et morales qui, par des voies diverses, mènent infailliblement à la pratique de la liberté. La presse avait recouvré le droit de débattre ces questions : c'était beaucoup, ce n'était pas assez. Il était du plus haut intérêt de pouvoir les examiner doctrinalement dans des assemblées graves, décentes, disciplinées. Les hommes réunis subissent involontairement la contagion des émotions sincères. La persuasion les subjugue par le cœur autant que par l'esprit : or, le cœur se donne surtout à la parole. Elle établit entre les âmes une communication mystérieuse et presque divine, que la pensée refroidie dans un écrit ne saurait faire naître; négliger sa puissance, quand on peut la mettre au service du bien, serait une faute que les hommes de foi n'ont jamais commise; ceux qui, en attaquant l'Empire, cédaient à une impérieuse impulsion de conscience, devaient saisir avec empressement une occasion nouvelle de lutte et de prosélytisme. Ils n'y manquèrent point.

Avant la loi de 1868 sur les réunions publiques, quelques conférences avaient été faites sur des sujets purement littéraires ou scientifiques, mais elles n'avaient lieu qu'en vertu d'une autorisation, toujours révocable, du ministre de l'instruction publique. Elles ne jouissaient, à vrai dire, que du droit de grâce. La loi des réunions leur ouvrait-elle une libre carrière? c'était une question douteuse sur laquelle les jurisconsultes furent divisés, plusieurs d'entre eux estimant que le législateur avait entendu permettre la discussion publique, et non une sorte de cours fait aux assistants par une seule personne. Ce dernier exercice leur paraissait relever directement de l'enseignement supérieur, et par là même, être subordonné à l'arbitraire de l'administration.

Malgré ces objections, un petit groupe se forma, décidé à tenter l'aventure d'une campagne en règle, entreprise sous le couvert de la loi. Ce fut de l'Académie française que partit le signal, et l'un de ses membres les plus illustres<sup>1</sup> voulut bien appeler dans son salon, avec quelques-uns de ses confrères, les hommes politiques naturellement désignés par l'indépendance de leurs opinions. Les fractions diverses de l'opposition libérale y furent représentées, depuis M. Pelletan et M. Jules Simon jusqu'au re-

1. M. Saint-Marc Girardin.

gretté M. Cochin : elles se rapprochèrent, non par un étroit esprit de parti, mais par l'honnête et ferme désir de donner un exemple utile et d'acclimater l'usage d'une liberté nouvelle.

Après un examen approfondi des difficultés que notre dessein pouvait soulever, il fut convenu que, sans avertir le ministre de l'instruction publique, nous nous contenterions de déposer à la préfecture de police une déclaration indiquant la composition de notre bureau, le nom de l'orateur, et le sujet de son discours. L'autorité nous fit d'abord prévenir qu'elle ne permettrait pas la réunion projetée; puis, le propriétaire de la salle nous refusa le local qu'il nous avait loué. L'insistance de M. Eugène Yung qui avait travaillé à notre œuvre avec autant d'intelligence que de dévouement triompha de ces obstacles, et notre premier essai put avoir lieu le dimanche 10 janvier 1869.

M. Laboulaye avait bien voulu accepter la présidence, où son sang-froid, sa finesse, son bon sens exquis pouvaient nous être d'un indispensable secours, car nous savions que dans la salle, où chacun entraît avec son argent, nous attendaient des adversaires résolus à troubler la séance en demandant la parole, et en invoquant la loi pour se mêler à la discussion. Dans un langage à la fois net et mesuré, le président alla lui-même au-devant de cet incident en traçant à l'auditoire le programme qu'il avait le



droit et la volonté de faire respecter. Cet appel à la raison fut entendu, et la conférence, ainsi protégée, s'acheva sans autre manifestation que celle d'une sympathique bienveillance.

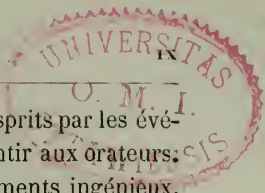
La cause était gagnée. Nous n'avions plus à craindre la résistance de l'autorité, ni les attaques de la malveillance. Le public nous savait gré de nos bonnes intentions et nous encourageait, c'était à nous de nous montrer dignes de son appui. Nous nous y efforçâmes de notre mieux : pendant les quatre mois de l'hiver de 1868-1869, chacun de nous paya de sa personne ; le discours de clôture, prononcé par M. Saint-Marc Girardin, précisa dans les termes les plus heureux et les plus brillants la nature et la portée de nos travaux. Nous avons voulu, en profitant d'une liberté restituée, propager l'habitude des nobles et saines distractions de l'esprit, montrer le légitime et puissant attrait de réunions n'ayant d'autre but que le mutuel échange de sentiments élevés, ouvrir enfin la voie difficile, mais féconde, dans laquelle marcheraient d'un pas ferme tous ceux qui comprennent la nécessité impérieuse de faire de plus en plus pénétrer dans la société française les lumières de la morale et de la science. L'assistance ratifia par d'unanimes applaudissements l'expression de ces utiles vérités ; — elle ne fut pas moins prompte à favorablement accueillir les fines et mordantes allusions par lesquelles l'illustre orateur

---

stigmatisait l'abaissement des caractères, éternés par les pratiques du despotisme. — Le succès fut d'autant plus complet qu'en nous séparant pour la lutte électorale qui allait s'ouvrir, nous mettions en commun nos patriotiques espérances. Nul ne doutait du triomphe de la liberté. Mais hélas! qui aurait pu prévoir à ces heures d'enthousiasme qu'il dût être suivi de si épouvantables catastrophes?

### III.

Après les élections du mois de mai 1869, notre tâche devenait plus facile, le mouvement était imprimé; nous n'avions plus qu'à l'abandonner à lui-même. Nous crûmes cependant de notre devoir de nous y mêler encore; de décembre 1869 à la fin de mars 1870, chaque dimanche, l'un de nous fit une conférence. Notre exemple avait été suivi en province aussi bien qu'à Paris. Tous les hommes de bonne volonté s'empressaient de s'associer à cette propagande intellectuelle. L'histoire, la morale, les sciences, la philosophie, le droit usuel, l'hygiène, fournissaient la matière de leçons instructives et attachantes, que le public recherchait avec une faveur croissante. Sans doute il était difficile que l'émotion



extrême communiquée à tous les esprits par les événements politiques ne se fit pas sentir aux orateurs. Elle se révélait par des rapprochements ingénieux, par des réflexions générales que l'assistance saisissait avec avidité. La présence du commissaire de police ajoutait à l'attrait de ces manifestations. Mais nulle part, à ma connaissance au moins, il n'y eut d'abus notable à signaler, et tandis que les réunions publiques furent promptement transformées en clubs où se produisirent audacieusement les doctrines les plus insensées, les excitations les plus criminelles, les conférences se maintinrent dans des limites de convenance et de modération qui assuraient leur succès et leur autorité. Je n'hésite pas à croire qu'elles auraient exercé une heureuse influence sur les mœurs publiques si elles avaient pu paisiblement se succéder, en recevant du temps et de l'expérience les perfectionnements dont elles étaient susceptibles.

Un sentiment de réserve que chacun appréciera m'empêche de citer des noms propres à l'appui de ce jugement. Plusieurs viendraient à la fois sous ma plume, qui ne serait jamais assez louangeuse pour être tout à fait juste. Cependant il en est un, qui, dans l'histoire des conférences, restera environné d'un éclat particulier. Deux fois illustré dans les lettres, ce nom est porté par un homme d'un cœur vaillant, dont le talent souple, gracieux et ferme

semble être l'expression la plus haute de l'honnêteté. Il n'est pas une ligne ni une parole de lui qui ne soit marquée à cette empreinte; elle est sur son front; dans ses regards, sur ses lèvres; elle donne à tout ce qui émane de lui un charme incomparable en même temps qu'une force irrésistible. Elle lui permet de subjuguier les âmes sans cesser un instant d'être simple et vrai. Par un heureux privilège de son caractère et de la cause à laquelle il s'est voué, pour être éloquent, il lui suffit d'être sincère. Sa profonde sensibilité, son goût exquis, son inflexible droiture sont les trois sources abondantes d'où jaillissent sans effort des pensées persuasives et pures; l'effet en est d'autant plus puissant qu'elles sont absolument exemptes d'habileté et de recherche.

Un des traits distinctifs de sa franche et noble nature, c'est une confiance inébranlable dans le bien. Aussi n'a-t-il point à lutter contre le doute et les défaillances. Il voit si clair au fond de sa conscience, qu'il est inaccessible à l'incertitude. C'est ce qui explique cet entrain généreux, cette belle humeur alerte intrépide, presque guerrière, cette raillerie acérée mais constamment bienveillante qui font de ses discours de vrais chefs-d'œuvre de sentiment, de grâce et de fortifiante raison. On y sent le souffle de la foi passant à travers un cœur indulgent et bon qui n'a jamais connu la colère ni la

haine, si ce n'est contre le mal. Aussi, nul mieux que lui ne possède l'art excellent de consoler, de relever les hommes, d'endormir leurs souffrances et de ranimer leurs courages en les obligeant à croire et à espérer.

Nous l'avons vu, pendant les jours glorieux du siège de Paris, infatigable, dévoué, se prodiguant avec bonheur, faisant oublier à ceux qui pouvaient l'entendre ou le lire les angoisses du présent et les craintes de l'avenir. Chacun subissait le charme de sa morale vivifiante, chacun était fier de rencontrer en lui tant de patriotisme résolu, rehaussé par toutes les délicatesses de l'esprit et du langage. Les privations et les misères n'étaient pas diminuées, mais on les avait un instant perdues de vue, et les souvenirs de cette salutaire épreuve les rendait plus tolérables.

#### IV.

En rappelant ce mémorable exemple de l'influence que peuvent exercer les réunions publiques sous cette forme spéciale qui a reçu le nom de conférences, je suis naturellement conduit à poser la question de savoir si cet exercice constitue dans l'ordre littéraire un genre soumis à des règles déterminées. L'affirmative n'est pas douteuse, si les

conférences ont leur raison d'être dans une disposition particulière de la société actuelle, si elles correspondent à un besoin moral, à une nécessité fondamentale ou même de circonstance.

Je reconnais que le mouvement politique qui a contribué à précipiter l'empire n'a point été étranger à notre résolution d'ouvrir des conférences; mais attribuer leur succès seulement à une pensée d'opposition serait ne voir que superficiellement les choses.

La cause en est plus profonde, et c'est dans l'état général des esprits qu'il faut la chercher. Qui peut nier le travail progressif qui transforme les idées des nations européennes? presque partout, se présente ce phénomène inquiétant d'un grave désaccord entre les institutions et les mœurs. Les premières demeurent immobiles, tandis que les autres se modifient chaque jour. Les traditions s'affaiblissent en même temps qu'augmentent les exigences de l'individualisme. Les principes d'égalité et de justice deviennent le prétexte de revendications intraitables dont, grâce à l'ignorance commune, quelques ambitieux peuvent faire un levier de désordre et de destruction. Les hommes semblent agités du pressentiment vague d'un monde nouveau, et ils s'effraient quand ils mesurent l'abîme qui sépare leur puissance réelle de leurs confuses espérances. Dégoutés des flatteurs qui les ont abusés, ils vou-

draient renoncer aux chimères, et plus que jamais ils sont entraînés vers un idéal qu'ils ne peuvent ni définir ni comprendre. C'est là ce que les penseurs et les politiques ont plusieurs fois appelé l'anarchie intellectuelle. A vrai dire, c'est le mouvement inévitable des sociétés, qui ne restent jamais stationnaires. Seulement, la veille ou le lendemain des grandes catastrophes, ce mouvement est plus violent, et son énergie s'accroît de toute celle que les autorités régulières perdent à ces heures troublées.

Alors la parole officielle est discréditée, et celle qu'on suppose indépendante avidement recherchée. Le public demande à ses orateurs préférés de l'éclairer, de le charmer, de le guider; il les attire dans l'arène, il est heureux de les y applaudir; il attend d'eux l'écho de ses propres sentiments. Il veut qu'ils lui apportent la science sous une forme aimable et communicative, mêlée de leçons utiles et de vives émotions. Il désire qu'on lui parle de lui-même, de ses intérêts, de ses affaires; qu'on lui enseigne l'art de se posséder et d'user sagement de la liberté. Ce ne sont ni des cours, ils réclament un trop grand effort intellectuel, ni des sermons, ils enferment la morale dans un horizon trop étroit, qui peuvent satisfaire ces aspirations; ce sont des expositions familières s'appliquant à des sujets qui touchent, au moins par de naturelles analogies, aux préoccupations du moment; ce sont des compositions

oratoires unissant à l'agrément d'un style élégant et clair la démonstration d'une grande vérité morale, philosophique ou politique; c'est l'éloge d'un de ces rares génies dont l'humanité garde le souvenir avec orgueil, et qui a traversé la vie pour laisser après lui, avec les traces de ses bienfaits, le modèle de salutaires et pures vertus. En un mot, c'est l'emploi d'une heure de loisir embellie par une noble distraction de l'esprit, et qui, dans son vol rapide, a doucement remué le cœur, fortifié l'intelligence, inspiré le goût du bien et rapproché les âmes par un acte public de commun hommage à la vérité, un droit à la libre raison.

## V.

Si je n'ai point trop infidèlement tracé la raison d'être et le programme des conférences, il faut en conclure qu'elles occupent une place dans la littérature, et qu'elles sont assujéties à des règles. Rien ne serait donc plus inexact, j'ajoute rien ne serait plus dangereux, que de penser que le savoir et le talent y suffisent, et qu'elles peuvent se prêter à toutes les fantaisies de l'imagination. Destinées à instruire en émouvant, elles doivent, avant tout, reposer sur une idée précise dont le développement sera aidé



par le jeu des passions qui s'y rattachent naturellement. La classification académique rangerait la conférence dans le genre démonstratif. C'est assez dire qu'elle doit avoir pour objet une proposition scientifique ou morale à établir. Or le premier soin de l'orateur qui veut arriver à une conclusion juste et satisfaisante est de connaître aussi complètement que possible la question qu'il traite. A Dieu ne plaise qu'il initie ses auditeurs à tous ses détails, mais il est nécessaire qu'il les ait à l'avance étudiés.

Ce serait de sa part une inexcusable témérité, dont il courrait le risque d'être cruellement puni, que de prétendre s'assimiler à la hâte le sujet sur lequel il doit parler; la mémoire ne saurait avantageusement remplacer la méditation et la science. Il y a longtemps que Cicéron l'a enseigné, et ses préceptes sont toujours de mise.

« Qu'on ne dise point, écrivait-il dans son *Dialogue des Orateurs*, qu'il suffit de se faire donner pour le besoin du moment des notions spéciales. Car d'abord on use tout autrement de son bien propre que d'un bien emprunté; ensuite cette possession de plusieurs sciences, même ne concourant pas au même but, orne notre intelligence; elle éclate et se révèle au moment où nous y pensons le moins, et non-seulement le public éclairé, mais le peuple lui-même le comprend et ne ménage pas ses louanges pour ces études consciencieuses qui font passer par

toutes les épreuves de l'éloquence et font enfin reconnaître l'orateur <sup>1</sup>. »

Les orateurs de conférence doivent d'autant plus se pénétrer de ces sages réflexions, qu'ils sont condamnés à glisser légèrement sur les preuves et à effleurer les principales considérations qui appuient leur argumentation; ils ne sont pas, comme les professeurs, enfermés dans les limites d'un cadre étroit, ils ne peuvent instruire qu'en intéressant, et l'auditoire auquel ils s'adressent est trop peu homogène pour qu'il ne soit pas nécessaire de le captiver par l'abondance et la variété des moyens; comme le prédicateur dans sa chaire, c'est plutôt par la dispersion que par la concentration de la lumière qu'ils agissent, il faut donc qu'ils en portent en eux-mêmes un large et puissant foyer. Il semble à beaucoup de gens que rien ne soit plus facile que de parler correctement sur une question donnée. Sans doute on y parvient avec quelque travail; mais bien dire n'est point assez; des phrases artistement ciselées peu-

1. Nec prisquam respondeat sufficere ut ad tempus simplex quidam et uniforme doceantur; primum enim aliter utimur propriis, aliter commodatis; longèque interesse manifestum est possideat quisque profert, an mutuetur. Deinde ipsa multarum artium scientia, etiam aliud agentes, nos ornat, atque ubi minime credas eminet et excellit. Idque non doctus modo et prudens auditor, sed etiam populus intelligit; ac statim ita laude prosequitur ut legitime studuisse, ut per omnes eloquentiæ numeros isse, ut denique oratorem etiam fateatur. (*De Oratoribus*, n° 24.)

vent plaire; elles fatiguent promptement si elles sont vides. La pensée qui seule fait leur vraie force ne vient que d'une longue étude. On ne saurait d'ailleurs honnêtement s'imposer au public sans avoir à l'avance soigneusement éclairé la voie dans laquelle on l'engage, et même celle dont il est bon de ne pas lui ménager l'accès. La plus grande marque de respect qu'on lui puisse donner, c'est l'habitude scrupuleuse de ne jamais l'aborder sans avoir soigneusement approfondi le sujet dont on a le dessein de l'entretenir.

Qu'on ne me dise pas que c'est là un conseil applicable à tous les genres que l'orateur est appelé à traiter; telle n'est pas mon opinion. Dans les assemblées délibérantes, à la barre d'un tribunal, un événement imprévu, l'explosion soudaine d'une grande passion peuvent l'obliger à prendre la parole à l'improviste et sans nulle préparation. Quelquefois la violente commotion de son esprit brusquement arraché à lui-même lui prête une incomparable éloquence. Lorsque César apporta au Sénat la grâce de Marcellus, Cicéron, vis-à-vis duquel le secret avait été religieusement gardé, dut, comme ses collègues, motiver son vote; il le fit par une harangue citée avec raison comme un chef-d'œuvre; elle doit surtout sa perfection à l'émotion subite et profonde qui l'inspirait. Il serait facile de trouver chez les modernes de semblables exemples. Le barreau de

Paris n'a point oublié celui de Bethmont qui, encore stagiaire, fut inopinément forcé de remplacer un confrère chargé de défendre un jeune Anglais qui avait volé dans une maison de jeu. Je n'affirmerais pas que, malgré son courage et le sentiment de son devoir, il n'ait été en proie à un grand trouble; mais certainement ce trouble est devenu l'un des ressorts de sa puissance. En s'emparant d'une âme douée d'une sensibilité exquise, il en a fait jaillir toutes les ressources de l'intelligence et du cœur. Soutenu à la fois par la nécessité et par la satisfaction que cause un acte généreux; sachant que, loin de pouvoir lui être reproché, son défaut de préparation lui était une raison de faveur, l'avocat pouvait se livrer tout entier. Sa plaidoirie fut un triomphe, et les jurés en larmes le récompensèrent de son dévouement en acquittant l'accusé.

L'orateur de conférence ne sera jamais exposé à de pareilles surprises; il n'a point à en redouter les périls, il ne peut en invoquer les excuses; c'est donc fort intentionnellement que je lui demande un travail préparatoire achevé, et que je fais de cette condition l'une des règles principales du genre d'exercice littéraire à l'honneur duquel il prétend.

Ce travail lui est nécessaire non-seulement pour le pénétrer exactement de son sujet, mais aussi pour lui donner la sobriété, la correction et l'élégance avec lesquelles il captivera son auditoire.

La perfection de la forme a toujours été et sera toujours un attrait puissant. On a quelquefois essayé de le contester; on a traité de rhéteurs ceux qui y attachent un haut prix. Le rhéteur est celui qui, sans passion véritable, sans conviction sincère, s'ingénie à parer son discours des vains ornements d'un langage affecté. Mais celui-là est vraiment l'orateur qui, ayant le devoir de parler aux hommes, commence par se replier sur lui-même, écarte scrupuleusement tout ce qui lui paraît choquer la bienséance, fortifie ses raisonnements par la simplicité du ton, l'éclat des images, la propriété des expressions, la justesse des rapprochements. C'est là ce qu'ont enseigné tous les grands esprits de l'antiquité. Tacite l'a écrit dans son livre des orateurs : « L'orateur est celui qui, apte à parler de toutes choses avec agrément et distinction sait, en charmant ses auditeurs, les persuader de ce qui est digne et utile <sup>1</sup>. » « Le style, dit Cicéron, est par excellence le ressort magistral, et le soutien suprême du discours <sup>2</sup>. » Enfin Plutarque racontant la vie du grand orateur romain confirme son opinion par ces simples et sages réflexions :

1. Id est orator, qui de omni questione pulchre et ornate et ad persuadendum apte dicere, prodiguitate rerum cum voluptate audientium possit. (*Tacite, Dial.*, n° 30.)

2. Stylus optimus et præstantissimus dicendi effector ac magister. (*De Orat.*, lib. XXXIII.)

« L'éloquence ajoute au plaisir et fait trouver doux ce qui est honnête, et le droit et la raison sont invincibles quand on les sait bien dire : il faut que celui qui veut faire devoir d'un homme sage au gouvernement d'une chose publique, vise toujours de faire de préférant ce qui est utile à ce qui flatte et chatouille la multitude ; mais de paroles, qu'il doit aussi chercher de faire que ce qui est utile ne soit déplaisant<sup>1</sup>. »

Ces préceptes sont de tous les temps : c'est la science de la nature humaine qui les a dictés. La pensée, et le langage qui en est la forme la plus précise, ont un idéal de beauté dont le type confus et voilé est au fond de la conscience de tous. Plus ils s'en rapprochent, plus puissante est l'émotion, d'abord de l'orateur, puis de ceux qui l'écoutent. Il n'est permis à aucun d'eux de s'y soustraire, pas plus qu'il ne le pourrait à l'admiration arrachée par les grands spectacles de la nature ; peut-être même l'effet produit par ceux-ci est-il moins général. Cicéron dans son *Traité de la nature des Dieux* en donne l'une des raisons : « Notre âme, dit-il, s'accoutume à ce qui frappe nos yeux, nous admirons moins les choses que nous voyons tous les jours, et nous sommes moins disposés à en rechercher les causes, nous semblons y être excités

1. *Vie de Cicéron*, t. VI. p. 461.

plus par la nouveauté des objets que par leur grandeur<sup>1</sup>. »

Il faut ajouter que, placé en face des œuvres de Dieu, l'homme, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, est dominé par le sentiment de sa faiblesse. Ce n'est pas en lui-même qu'il puise les points de comparaison pour apprécier les merveilles qui l'entourent; et la puissance qu'elles révèlent est tellement au-dessus de lui, que son action, quelle qu'elle soit, ne saurait le surprendre. Il en est tout autrement de celle qui émane de son semblable; si cette action le remue jusque dans les profondeurs de son être, si l'effort d'une créature bornée comme lui, l'entraîne et le ravit dans une région supérieure, à l'ineffable et pure jouissance qui l'enchanter se joignent l'étonnement et le secret orgueil de découvrir un pouvoir privilégié dans une intelligence à laquelle, après tout, la sienne est égale. Puis, il y a dans les plaisirs de l'esprit une saveur à la fois subtile et forte, dégagée de tout principe matériel, ébranlant les fibres les plus fines et les plus exquis de notre sensibilité. Je ne nie pas que l'éducation ne nous dispose mieux à ce charme. Néanmoins il en est indépendant, et les natures les moins pré-

1. *Oculorum assuescunt animi : neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident. Proinde quasi novitas nos magis quam magnitudo rerum debeat ad exquisendas causas excitare.*

parées à le subir n'y sauraient échapper. Ceux qui ont assisté aux représentations gratuites ont pu le vérifier; elles offrent le contraste le plus piquant et le plus instructif entre le tumulte de l'auditoire à son irruption dans la salle et son silence religieux dès le lever du rideau. J'ai souvent entendu dire aux comédiens du Théâtre-Français, que ce public des grands jours de fête leur inspirait autant de crainte que de confiance. Ces inimitables artistes, dont l'interprétation achevée met en relief chacune des beautés de nos chefs-d'œuvre, tiennent alors à honneur de redoubler de zèle et d'habileté; ils savent qu'ils en seront récompensés, et ils le sont en effet. Écoutés avec une attention avide, devinés dans leurs moindres intentions, soutenus par un faisceau de regards charmés et bienveillants, ils entrent tout de suite en possession de leurs auditeurs; ils les maîtrisent, les passionnent, les attendrissent; ils leur arrachent d'unanimes applaudissements, éclatant avec autant d'à-propos que si un professeur d'éloquence en donnait le signal.

Il est donc vrai que l'âme humaine est subjuguée par la beauté de la forme; celui qui en possède le magique talisman exercera toujours un ascendant irrésistible. Mais cette beauté n'est point artificielle; elle n'est ni l'emphase, ni la mièvrerie, elle est l'expression la plus exacte et la plus élevée des vérités scientifiques et morales renfermées dans le



sujet qu'il s'agit de traiter. Sans doute elle comporte en elle-même tant de détails et de nuances variables qu'il est plus facile de la sentir que d'en déterminer les caractères ; mais de même qu'on n'hésite pas à la proclamer en présence d'un édifice, d'une statue, d'un tableau sur lesquels l'architecte, le sculpteur, le peintre ont su en déposer la divine empreinte, on la saisit sur les lèvres de l'orateur, on se pénètre de son essence, on s'abandonne à son prestige, et c'est en lui livrant son âme tout entière qu'on rend hommage à son souverain pouvoir.

## VI.

La conclusion de ce qui précède se déduit naturellement. Quiconque veut faire un discours, une leçon, une conférence est engagé d'honneur à s'y appliquer de son mieux. Or chaque genre a sa perfection essentielle que l'homme ne peut atteindre, mais dont il doit s'inspirer. S'il a l'obligation étroite de rester toujours et rigoureusement vrai, de chercher consciencieusement ce qui peut instruire, il ne lui est pas moins utile de plaire, puisque par là il persuade plus efficacement. Plaire est quelquefois un don inné, don rare et précieux qui souvent a été la source des plus brillantes fortunes et qui a

couronné d'immortalité des figures privilégiées dont Périclès et Alcibiade sont restés dans le monde grec l'attrayante personnification. On se tromperait toutefois étrangement si l'on supposait que ces charmeurs célèbres s'en fissent exclusivement à leurs qualités naturelles : ils ne manquaient jamais de les approprier aux conditions spéciales du milieu où ils paraissaient : différents en cela des rhéteurs qui n'ont qu'un moule et l'imposent de force à leur auditoire, au lieu de se conformer à sa propre pensée. Le premier et le plus sûr moyen de plaire est donc de prendre, dès le début, le ton le plus en rapport avec la situation d'esprit de ceux qui vous écoutent. Et c'est, pour le dire en passant, ce qui nous explique la majestueuse enflure de certains exordes, comme ceux de sermons, d'éloges, d'oraisons funèbres, très-légitimement admirés de leur temps. L'orateur qui les prononçait, ordinairement revêtu d'un caractère sacré, devait affirmer son autorité en s'élevant tout de suite au-dessus d'une assemblée préparée à s'incliner sous sa parole. La pompe du langage lui était donc nécessaire, elle l'enveloppait comme une sorte de nuage au sein duquel, tour à tour voilée ou agrandie, sa pensée semblait acquérir des proportions surhumaines. Sa tâche étant d'éblouir et d'émouvoir plus que de convaincre, il s'attachait peu au raisonnement que la foi dominait de son incommensurable hauteur,

et, marchant à son but sans dévier, il avait réussi quand il y touchait sans être un instant descendu vers les régions moyennes, si ce n'est pour illuminer leur néant.

Tout autre est le rôle de celui qui aborde ses égaux avec le dessein de discourir près d'eux de choses utiles, et d'éveiller dans leurs âmes de bons sentiments. Il faut d'abord qu'il se fasse accepter : pour cela il doit être modeste et simple; et dès ses premières paroles, précis et net dans son exposition, donner une idée complète du sujet qu'il veut traiter et de la manière dont il l'envisagera. L'orateur ne peut, à mon sens, avoir aucune force véritable si à chaque minute de son discours il ne sait pas d'où il vient, où il est, où il va. Mais ce n'est pas assez qu'il le sache lui-même, si les auditeurs ne le savent pas comme lui. Il faut donc qu'il les tienne sans cesse en haleine, leur montrant le fil conducteur qu'il a dans la main. Il faut qu'en passant d'un point à un autre, il les unisse par des transitions habilement ménagées; il faut que les détails ne fassent jamais oublier l'ensemble, et que sur toute la route qu'il parcourt se dégage une même lumière, celle qui jaillit sans effort d'une argumentation consciencieuse inspirée par l'étude des faits et l'amour de la vérité.

Ces règles de bon sens et d'expérience se concilieront dans l'application avec l'infinie variété des

sujets à examiner et des intelligences qui se les approprieront. Quand j'ai parlé plus haut de la beauté de la forme et de son type idéal, je n'ai point entendu les séparer de l'élément individuel dont l'originalité met son sceau à toutes les manifestations humaines. C'est le prodige perpétuel que nous voyons se continuer en remontant aussi haut que nous mènent nos plus anciennes traditions, et auquel, suivant la remarque de Cicéron, l'habitude seule nous rend moins attentifs; les mêmes idées, les mêmes sentiments se reproduisent sans cesse avec des nuances qui donnent à chacune de ces reproductions un caractère qui leur est propre. Ainsi tout s'enchaîne et se renouvelle, tout se copie en se diversifiant, sans jamais se briser ni se confondre, et la cause infinie d'où émane ce mouvement toujours uniforme, toujours divers, laissant échapper de sa substance ces innombrables créations qui révèlent sa grandeur et ne sauraient l'épuiser, demeure au-dessus de nous comme la source mystérieuse de l'éternelle vérité, de l'éternelle justice, de l'éternelle beauté!

Quelque humble qu'il soit, l'effort de l'homme correspond à cette double impulsion; il est marqué de ce double caractère. Nous les retrouverons à l'école du village, dans la chaire du savant, dans la harangue politique, dans la conférence qui réunit autour d'un citoyen de bonne volonté un auditoire

bienveillant ne demandant qu'à être instruit et intéressé. J'ai essayé d'indiquer comment on y pouvait parvenir, je voudrais ajouter quelques mots encore : le ton d'une conférence varie nécessairement avec le sujet qu'il s'agit de traiter, avec la disposition des assistants appelés à l'écouter. Il peut être familier, il est même quelquefois indispensable qu'il le soit. Mais la familiarité n'exclut pas la distinction, et si quelques grands esprits y excellent, c'est qu'ils savent, par un tact vigilant, se tenir constamment au-dessus de ce qui est vulgaire, à plus forte raison de ce qui est trivial et bas. C'est ainsi qu'ils conservent et accroissent leur autorité, que compromettraient infailliblement des concessions faites aux instincts grossiers de la foule. Cette foule elle-même ne s'y trompe point : elle paye de ses mépris ceux qui la flattent en imitant ses travers. Elle a d'ailleurs la vague intuition du bien et sent à merveille ce qui en choque la notion : or, comme le dit Chateaubriand <sup>1</sup>, « le mauvais goût est une fausseté de jugement, un biais naturel dans les idées ; et comme l'esprit agit sur le cœur, il est difficile que les voies du second soient droites quand celles du premier ne le sont pas. Celui qui aime la laideur, dans un temps où mille chefs-d'œuvre peuvent avertir et redresser son goût, n'est pas loin

1. *Génie du Christianisme*, t. I, p. 158.

d'aimer le vice. Quiconque est insensible à la beauté pourrait bien méconnaître la vertu. »

La familiarité n'est pas davantage incompatible avec l'éloquence qui peut naturellement jaillir du mouvement des idées et du choc des passions qu'amène la suite d'un discours commencé sans apprêt. Quand l'orateur et son auditoire, mis en étroite communication par une même pensée, sont prêts à s'abandonner ensemble à l'attendrissement, à l'indignation, à l'enthousiasme, ne cherchez point à comprimer les élans de votre âme, laissez-lui au contraire sa libre et généreuse expansion. On la devine, on l'espère, on la sollicite. Tous ces visages tendus vers vous, tous ces regards émus qui cherchent le vôtre, sont autant de foyers d'où rayonne la flamme qui vient se concentrer dans votre sein. Alors votre esprit peut s'élever, votre langage s'ennoblir, votre action déborder; nul ne se plaindra de l'impétuosité de vos raisonnements, de l'éclat de vos images, de la chaleur ou des délicatesses de votre sensibilité, et comme pour reposer de ces fiévreuses inspirations, vous reviendrez sans effort au calme, à la simplicité, à la grâce dont le charme paraîtra plus doux après ces violentes agitations de l'âme.

Il ne m'est pas difficile de trouver le modèle achevé de cette admirable méthode qui unit la précision à l'attrait, l'abondance à la clarté, la gran-

deur et la force au naturel et à la bonhomie. Ce modèle existe, et si haut que l'ait placé sa légitime fortune, il me paraît plus haut encore par son incomparable talent. Je n'en connais pas qui réalise d'une manière plus souveraine l'idéal que je me suis formé d'un orateur de conférence, ce qui, bien entendu, ne diminue en rien les mérites éminents qui en font un orateur politique sans égal. Nul ne saurait approcher de son art merveilleux d'exposition, nul ne saisit, ne captive, ne subjugue par des moyens en apparence plus ordinaires, en réalité plus puissants : il connaît cette maxime de Cicéron : « que le plus grand vice d'un discours est de s'éloigner de la façon commune de parler » ; et il la met en pratique ; à peine on l'écoute, on est à son aise et en sécurité. Il explique son dessein et on le comprend, il en indique les difficultés, on sent qu'elles ne l'arrêteront pas ; c'est le capitaine d'un navire qui, en quittant le rivage, inspire une confiance sans bornes aux passagers, certains avec lui de toucher le port. Le voici en route, et nous à sa suite. Quelles précautions infinies, que de soins minutieux, que d'ingénieuses ressources n'emploie-t-il pas pour nous convaincre que la vérité ne saurait lui échapper ! Il la tient et pourrait nous la montrer, mais il ne veut rien laisser à la surprise ni au hasard. Il prendra les choses à leur point de départ, et nous initiera à leur développement successif et complet. Peut-

être craignez-vous qu'il n'abuse : écoutez-le toujours, et vous serez rassuré. Il sait combien il importe d'éclairer toutes les parties du chemin, et il aime mieux les redites que l'obscurité. Et, en effet, il projette autour de lui une si vive lumière, que lorsqu'il revient sur ses pas, on jouit encore de son inimitable lucidité. C'est ainsi qu'il avance, peu à peu, serrant le tissu de son argumentation et y semant à pleines mains mille finesses charmantes dont ses auditeurs se délectent tout en s'abandonnant à leur vainqueur. Quant à lui, opiniâtre dans sa résolution de convaincre, il n'enchante que pour séduire, et lorsque des âmes échauffées se dégagent l'émotion contagieuse que l'orateur voit naître et grandir, il déploie ses ailes, il s'élève sans effort vers les plus nobles hauteurs de la pensée. Alors éclatent en lui des qualités d'un ordre supérieur, que la simplicité de son action ne permettait pas tout d'abord de soupçonner. La fierté, la hardiesse, l'harmonie des tons, la pittoresque beauté de l'expression, la majesté de la philosophie, la sagesse de l'homme d'État, le courage, le désintéressement et par-dessus tout la sincère révélation d'une libre conscience, donnent à ses accents une puissance devant laquelle tout s'incline ; — c'est le triomphe de l'intelligence : — le plus légitime, le plus redoutable aussi, car en y applaudissant on ne peut s'empêcher de frémir si



on songe que cette nature privilégiée n'est point à l'abri de l'erreur.

Mais en la considérant dans sa perfection singulière, j'ai cru y rencontrer la réunion éminente de toutes les qualités qui feraient un orateur de conférence touchant aux dernières limites de l'art. Aussi je ne crains pas de la proposer comme le meilleur sujet d'étude à cette vaillante cohorte de jeunes hommes, qui, pleins de patriotisme et de dévouement, abordent la vie sérieuse avec le ferme dessein d'y défendre et d'y propager la vérité. Il ne me reste plus qu'à leur prouver que les occasions de servir utilement sa cause ne leur manqueront pas : non, la tâche imposée par les malheurs de la patrie exige plus que jamais des esprits indépendants, exercés, façonnés par le rude labeur de la science, des cœurs dévorés par le désir du bien, inaccessibles à la crainte et pénétrés d'un saint amour de l'humanité.

## VII.

J'ai la conviction qu'en se généralisant la pratique des conférences produira d'excellents fruits. Elle rapprochera les hommes, elle vulgarisera parmi eux les éléments des sciences, des arts, de la litté-

rature, de la philosophie. Elle sera un instrument d'éducation ; à un moment donné, elle pourra concourir en éclairant l'opinion publique à faire prévaloir une idée juste : dirigées avec ensemble, les conférences exerceront donc une influence réelle, qu'il dépend de notre sagesse de faire tourner à l'avantage du pays. C'est principalement sous ce dernier aspect que je veux les envisager.

En Amérique et en Angleterre, toutes les fois qu'une question est agitée, soit dans les assemblées, soit dans la presse, les citoyens se réunissent pour l'examiner et la résoudre. La longue possession de la liberté y diminue les inconvénients que de telles discussions peuvent entraîner ; les votes qui les accompagnent n'ont qu'une autorité morale : ils n'en préparent pas moins dans certaines circonstances de grandes et fécondes réformes. On n'a pas oublié la persévérance passionnée avec laquelle les conférences et les meetings furent organisés sur toute la surface de l'Union pour l'abolition de l'esclavage. Les persécutions et les supplices n'arrêtèrent pas le zèle des courageux apôtres de cette noble cause. Leur parole et leur sang furent la généreuse semence qui plus tard fit lever les patriotiques légions de Grant et de Shermann.

La France n'a point, grâce à Dieu, une semblable iniquité à extirper de son sein. Mais il serait aussi puéril que dangereux de ne pas reconnaître qu'après

les désastres qui l'ont accablée, elle doit faire un puissant effort, si elle veut guérir ses maux et reprendre son rang dans le monde. Foudroyée en pleine prospérité, elle a pu voir la profondeur de l'abîme qu'elle côtoyait sans le soupçonner ; et ce serait de sa part une illusion funeste de croire qu'elle ne puisse pas être précipitée plus avant sur la pente où elle a été si inopinément renversée. Nous avons échappé par les plus cruels sacrifices à la domination étrangère et à la tyrannie démagogique : nous pouvons les subir l'une et l'autre si nous ne savons pas nous conduire nous-mêmes. Notre destinée est dans nos mains, notre honneur et notre intérêt nous commandent de travailler sans relâche à la rendre digne d'un peuple libre.

Pour cela, il est d'abord indispensable de préciser les causes de notre chute. Elles sont complexes et cependant elles me paraissent se rattacher à un fait général qui les domine : c'est l'affaiblissement, on pourrait dire l'anéantissement de l'esprit civique dans la nation. C'est l'ancienne et dissolvante habitude d'accepter, sans la contrôler, l'autorité du pouvoir central ou des partis qui cherchent à le renverser. De là, le dédain des principes et le culte de la force. De là, l'indifférence de la chose publique et l'ignorance absolue des sciences économiques et politiques, le détachement graduel de toute règle élevée, le succès croissant du pharisaïsme et du

matérialisme, l'amollissement des mœurs, la soif insatiable du bien-être, le progrès du luxe, le relâchement des liens sociaux, et comme complément de cette décomposition morale, une sécurité aveugle poussée jusqu'à l'infatuation, un parti pris de ne voir que le bien, une invincible répugnance à regarder en avant ou autour de soi, de peur de perdre une heure de jouissance.

C'est là le spectacle que pendant ces dernières années nous a offert l'élite de la société française, et nous le verrions promptement reparaître si elle n'était énergiquement décidée à secouer le linceul de cette fatale torpeur. Elle a pu voir, du reste, que pendant qu'elle s'y engourdissait, d'autres veillaient prêts à profiter de ses fautes. Elle ne veut plus s'exposer à ces terribles chances.

Si après avoir indiqué la cause du mal, j'essayais d'en suivre le développement historique, peut-être le ferais-je sans trop de difficulté. En ouvrant les annales de l'Europe, je rencontre une date mémorable, marquant le point de partage de deux courants opposés qui entraînent les peuples, l'un vers la servitude, l'autre vers la liberté. Que serait-il arrivé, si, vainqueur de ses rivaux grâce à sa valeur et au poignard d'un moine fanatique, le Béarnais n'eût pas sacrifié sa conscience à son intérêt, en prononçant son fameux blasphème « Paris vaut bien une messe? » On peut le pressentir, quand on voit d'un

côté la royauté et Rome, unies en dépit de leurs apparentes querelles, asseoir sur les ruines de la féodalité le pouvoir le plus despotique qui ait jamais existé en France; de l'autre l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Suède, conserver et accroître les franchises nationales, encourager le libre examen, et fonder leur puissance sur l'indépendance et l'initiative des citoyens. On a beau répéter que le génie de la France ne se prêtait pas à cette révolution religieuse et morale; qu'elle doit à ses pontifes et à ses monarques sa glorieuse et brillante unité; je ne crois pas un mot de ces commodes aphorismes à l'usage des historiens qui excusent tout ou des hommes d'État qui tirent parti de tout; et, recherchant dans l'essence même de notre nature la raison des faits que j'étudie, je demeure convaincu que si la France avait embrassé la cause de la liberté, loin de s'amoindrir, elle serait devenue sinon par la force matérielle, au moins par les idées, et les institutions, la dominatrice et le modèle de l'Europe.

Ce qui en est au surplus la preuve victorieuse, c'est qu'après la longue expérience qu'elle en a faite, elle rejette le pouvoir absolu et demande son salut à un régime libre. Le consacrerait-elle par l'établissement régulier et définitif de la République? Tout porte à le penser, et l'on cherche vainement à quelle combinaison différente elle s'arrêterait. Il se

peut que la majorité de la nation n'ait qu'un médiocre penchant pour la République. Mais si elle veut une monarchie, il faut qu'elle choisisse un roi ; or elle en a trois ; ne les pouvant *fusionner*, elle se trouve n'en avoir aucun, et la voilà bon gré malgré contrainte de s'en passer, c'est-à-dire de vivre en République, ce qui depuis deux ans ne lui a pas trop mal réussi.

Je sais bien que quelques personnes ne sont pas de cet avis. Je n'ai point oublié qu'un de mes honorables collègues, partisan soumis du pape et de Monsieur de Chambord, déclarait un jour que parmi les crimes dont ne se laveraient jamais les députés qui ont commis le forfait d'aller le 4 septembre à l'Hôtel de Ville, se mettre en travers de la Commune et se dévouer à la défense de la patrie, se trouvait, en première ligne, la proclamation de la république. J'aurais bien voulu l'y voir, et savoir ce qu'il aurait proclamé ! Croit-il qu'en déployant son drapeau blanc, fleurdelisé, il eût contenu et entraîné la population de Paris ? Lui aurait-il, au nom des principes, conseillé un philosophique ajournement ? En de telles crises, il faut frapper les imaginations, électriser les cœurs par un symbole vivant. Et lequel pouvait dompter les passions hostiles, rallier les volontés divergentes, mieux que l'image de la France se ressaisissant elle-même dans l'excès de son infortune et signifiant à l'en-

nemi qu'elle ne périssait pas avec la monarchie qui s'écroulait, qu'il allait rencontrer la nation debout et prête à combattre ! C'était la chose publique, le pouvoir de tous, l'âme du peuple entier succédant au despotisme d'un seul. A ce grand fait, un nom était nécessaire ; il n'y en avait qu'un, acclamé dans plusieurs villes avant de l'être au siège même du gouvernement et qui, répété d'un bout à l'autre du territoire, devait être accueilli sans crainte, car il était le signal de la résistance contre l'envahisseur.

Aussi fut-il accepté pendant cette période sanglante où des soldats improvisés, manquant de tout, disputèrent pied à pied notre sol à des armées nombreuses et aguerries. Plus juste que nous, l'histoire rendra hommage à leur héroïsme, ainsi qu'à celui de Paris, qui n'a déposé son épée qu'après cinq mois de lutttes et de souffrances, quand sa population allait mourir de faim : c'est sous le drapeau de la République qu'ont été accomplies ces grandes choses, et si l'Assemblée de Bordeaux avait eu la sagesse politique de la consacrer par son vote, elle aurait désarmé du même coup l'insurrection démagogique et la conspiration des Bonaparte. Elle n'a pas cru le pouvoir, et les factions en ont conclu qu'elle préparait le retour de la royauté. C'était une calomnie ; elle n'en n'a pas moins porté ses fruits, et le pays a été mis à deux doigts de sa perte par la plus formidable, la plus criminelle des sédi-

tions. Eh bien, le grand patriote qui l'a vaincue n'a pu maintenir le règne légal dans un grand nombre d'autres cités importantes que par l'assurance formelle que la République serait conservée. C'est donc encore à son prestige qu'a été due la fidélité des départements, dont la révolte eût peut-être rendus inutiles les sacrifices et la valeur de nos troupes.

Deux ans se sont écoulés depuis le commencement de ce régime ; voué à des causes de destruction de toute nature, il s'est consolidé par tout ce qui devait le renverser. Jamais semblable liberté d'attaque ne fut laissée aux partis et jamais elle ne tourna davantage à la constatation de leur impuissance. Et pendant qu'ils s'agitaient dans le vide, la pacification opérée, la reprise du travail, le rétablissement des relations diplomatiques, deux emprunts contractés dans des conditions inconnues jusque-là, attestaient que la République, en dépit de l'indécision de ses chefs, inspirait la confiance et commandait le respect. Il n'est donc ni déraisonnable ni téméraire de supposer qu'elle deviendra le gouvernement de la France. Il y a plus de trente ans que le génie de Chateaubriand l'avait pressenti, quand il écrivait : « La France est sous la domination d'une idée hostile aux trônes ; un diadème, dont on reconnaît d'abord l'autorité, puis que l'on foule aux pieds, que l'on reprend ensuite pour le fouler aux pieds de nou-



veau, n'est qu'une inutile tentation et un symbole de désordre. » Il est difficile à mon sens de résumer plus exactement notre situation actuelle, et pour moi, quand j'envisage les redoutables éventualités de l'avenir, les problèmes dont la solution ne peut-être évitée, les redressements que le devoir nous impose, j'applique au gouvernement de tous le mot si juste et si profond qu'un magistrat éminent prononçait à propos du jury : Lui seul est assez fort pour supporter le fardeau que nous réservent d'inexorables nécessités.

Au surplus, quel que soit le système décrété par la souveraineté nationale, on peut affirmer qu'il ne sera viable qu'à la condition de pratiquer la liberté, et particulièrement la liberté de discussion. Je ne me dissimule pas les abus qu'elle comporte. Je comprends fort bien que de bons esprits s'indignent et en appellent à la répression en présence du cynisme impuni de certaines feuilles publiques, faisant métier de scandale, inventant audacieusement de fausses nouvelles, poursuivant de leurs calomnies et de leurs injures quiconque est désigné à leurs outrages, et jetant le trouble dans les familles comme dans l'État. Je ne nie pas ce mal, il est profond; mais ce sont surtout les journalistes qui en souffrent, car il tend à leur enlever tout crédit. C'est à ceux d'entre eux qui se respectent qu'il appartient de le combattre et de protester, par le

sérieux et la gravité de leur polémique, contre ces tristes excès.

D'ailleurs, quelque regrettables qu'ils soient, ces inconvénients sont inévitables, et il faut savoir les accepter. Nos lois punissent la diffamation, elles devraient peut-être prévoir et atteindre plus sévèrement la calomnie. Aller plus loin, serait tout compromettre. Les gouvernements modernes ne vivent que par l'opinion; le jour où ils se mettent au-dessus d'elle en l'empêchant de les censurer librement, ils s'affaiblissent et se perdent. J'en dirai autant des hommes publics : forcément soumis au jugement de leurs concitoyens, ils s'exposent à la critique de chacun. Ils peuvent souffrir de ce qu'ils considèrent comme une injuste appréciation de leur conduite, et peut-être notre penchant à bien penser de nous-mêmes rend-il chez eux cette disposition assez fréquente. Pour peu qu'ils soient sages et réfléchis, ils comprennent bien vite qu'il est impossible qu'il en soit autrement, et que vouloir bannir de la discussion l'exagération, l'erreur et la passion, ce serait supprimer la discussion elle-même, c'est-à-dire briser le ressort des gouvernements puissants et libres.

Chose remarquable ! cette liberté de la presse tant de fois dénoncée à la haine des gens de bien par les hommes d'État, les moralistes, les docteurs de l'Église, chargée par eux de toutes les iniquités,

foyer de pestilence, arsenal de tous les crimes, elle a pris peu à peu possession du monde, qu'elle est en train de dominer. Ceux-là mêmes qui l'insultaient davantage, et qui la traitent encore fort durement, sont les premiers à s'en servir et à en revendiquer les franchises; elle fait irruption dans les gouvernements les plus absolus, dont les chefs ne dédaignent pas son secours. Et comment s'opposer à son action, quand les chemins de fer et les télégraphes ont changé les conditions de l'existence intellectuelle plus encore que celles de l'existence physique? Qu'a de commun le temps où nous vivons avec celui de Louis XIV ou même de Napoléon I<sup>er</sup>? N'en n'est-il pas séparé par une révolution radicale? Entraîné par les conquêtes de la science, l'esprit humain nè peut revenir en arrière, il ne peut davantage se soustraire aux conséquences morales de cette transformation. La liberté s'impose à lui comme une loi de salut; il l'aimera d'abord pour les avantages qu'il en retirera, puis par sa pratique même il s'élèvera jusqu'à sa notion pure, et alors il la conservera avec un soin d'autant plus jaloux, il la défendra avec d'autant plus d'énergie qu'il découvrira en elle une source certaine de perfection aussi bien que de prospérité. C'est ce qu'écrivait, il y a douze ans, M. de Tocqueville, dans son beau livre : *l'Ancien Régime et la Révolution*. Le lecteur me saura gré d'en mettre sous ses yeux le remar-

quable passage qui résume exactement ma pensée.

« Je ne crois pas que le véritable amour de la liberté soit jamais né des seuls biens matériels qu'elle procure, car cette vue vient souvent à s'obscurcir. Il est bien vrai qu'à la longue la liberté amène toujours à ceux qui savent la retenir l'aisance, le bien-être et souvent la richesse. Mais il y a des temps où elle trouble momentanément l'usage de pareils biens, il y en a d'autres où le despotisme seul peut en donner la jouissance passagère. Les hommes qui ne puisent que ces biens-là en elle ne l'ont jamais conservée longtemps.

« Ce qui dans tous les temps lui a attaché si fortement les cœurs de certains hommes, ce sont ses attraits mêmes, son charme propre, indépendamment de ses bienfaits. C'est le plaisir de pouvoir parler, agir, respirer sans contrainte, sous le seul gouvernement de Dieu et des lois. Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir<sup>1</sup>. »

### VIII.

Admettant donc comme une certitude le maintien et l'extension de la liberté d'examen, ceux qui

1. *Loc. cit.*, p. 247.

aiment leur pays et veulent fortement le voir se relever et grandir doivent rechercher consciencieusement les moyens les plus rapides et les plus efficaces de combattre le mal sous le poids duquel il a plié. Je reconnais qu'il lui faut un armement capable de suffire à toutes les éventualités. Mes amis de l'opposition et moi, nous l'avons toujours demandé. Ce qui n'empêche pas les gagistes de l'Empire d'affirmer, et beaucoup de gens irréfléchis de répéter après eux, que nous sommes responsables des désastres de la campagne parce que nous avons critiqué l'accroissement de nos forces militaires. Les éditeurs de cette accusation savent bien qu'elle est calomnieuse, par cette double et décisive raison : d'abord la majorité du Corps Législatif a toujours enregistré docilement les projets officiels, ensuite nous avons constamment revendiqué l'abolition du remplacement et l'appel de toute la nation sous le drapeau. C'est l'Empire qui, pour avoir une armée à sa dévotion, s'est obstinément refusé à l'adoption d'un système avec l'application duquel il n'y avait pas d'invasion possible. Il n'a pas même voulu exécuter sa propre loi : redoutant l'esprit de la jeunesse française, il n'a pas organisé la garde nationale mobile. L'ennemi était déjà au cœur de notre territoire, et nos braves enfants n'avaient pas de fusils ; au camp de Châlons, au poste avancé du péril, ils en étaient réduits à faire l'exercice avec des bâtons.

Voilà le honteux spectacle que nous a offert le gouvernement dont les créatures osent aujourd'hui relever la tête et insulter ceux dont les conseils auraient sauvé la France, s'ils avaient été suivis ; car, tout en réclamant l'armement de la nation, l'opposition n'a cessé jusqu'au dernier jour de s'élever énergiquement contre la guerre ; elle a bravé les injures, compromis sa popularité, pour démontrer la vanité et le mensonge des prétextes donnés aux folles et criminelles résolutions qui nous ont perdus. C'est donc une incomparable audace de lui imputer des actes absolument démentis par ses discours, ses votes, sa politique ; et la triste habileté des écrivains de mauvaise foi qui s'y étudient ne pourra longtemps prévaloir contre la simple vérité des faits.

Seulement, je le reconnais, tout est changé. La tempête déchaînée sur le pays par ceux qui avaient gaspillé ses ressources et détruit ses moyens de défense a dissipé les espérances pacifiques dont une conduite prudente et sensée aurait amené la réalisation. La France a de nouveaux devoirs — l'honneur et l'intérêt les lui dictent. Il faut qu'elle soit prête quand l'heure sonnera. Mais dût-on me reprocher un aveuglement opiniâtre, je crois encore qu'elle trouvera son levier surtout dans les idées, sans le secours desquelles la force matérielle serait impuissante. Il est donc important de déterminer

celles qui nous viendront en aide, et le développement qu'auront à leur donner les hommes d'intelligence et de cœur qui se voueront à leur propagation.

Si, comme je l'ai dit plus haut, il est incontestable que nos catastrophes sont dues principalement au relâchement des liens civiques, je pourrais dire des liens sociaux, notre première tâche devra être de rendre leur crédit légitime aux vérités et aux institutions qui rapprochent les hommes et les obligent à vivre les uns pour les autres. C'est leur fractionnement qui a fait leur faiblesse et leur malheur, en créant parmi eux l'individualisme, l'indifférence, le culte exclusif des intérêts matériels. Il faut à tout prix réagir contre cette disposition fatale, aussi contraire au bonheur qu'au devoir. Malheureusement elle est ancienne et profondément enracinée dans nos mœurs. Le despotisme de nos rois l'a fait naître et favorisée, la liberté seule peut l'effacer. M. de Tocqueville, dans le livre que j'ai déjà cité, ne dissimule pas les difficultés de cette entreprise : « Ce fut, dit-il, le désir d'empêcher que la nation à laquelle on demandait son argent ne redemandât sa liberté qui fit veiller sans cesse à ce que les classes restassent à part les unes des autres afin qu'elles ne pussent s'entendre dans une résistance commune <sup>1</sup>. » Et plus loin :

1. *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 155.

« La division des classes fut le crime de l'ancienne royauté et devint plus tard son excuse : car, quand tous ceux qui composent la partie riche et éclairée de la nation ne peuvent plus s'entendre ni s'entr'aider dans le gouvernement, l'administration du pays par lui-même est comme impossible, il faut qu'un maître intervienne <sup>1</sup>... » Et enfin :

« Ce n'est pas une petite entreprise que de rapprocher des concitoyens qui ont ainsi vécu pendant des siècles ou étrangers ou ennemis, et de leur apprendre à conduire en commun leurs propres affaires. Il a été bien plus facile de les diviser qu'il ne l'est alors de les réunir. Nous en avons fourni au monde un mémorable exemple. Quand les différentes classes qui partageaient la société de l'ancienne France rentrèrent en contact, il y a soixante ans, après avoir été isolées si longtemps par tant de barrières, elles ne se touchèrent d'abord que par leurs endroits douloureux, et ne se retrouvèrent que pour s'entre-déchirer. Même de nos jours, leurs jalousies et leurs haines leur survivent <sup>2</sup>. »

De terribles enseignements viennent de démontrer la justesse de ces observations, en même temps la coupable légèreté avec laquelle nous avons jusqu'ici négligé de rechercher un remède à cette plaie

1. *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 158.

2. *Ibid.*



qui nous ronge et surtout de l'appliquer résolûment. Sans doute ce serait une injustice de ne pas tenir compte des nobles exemples de charité, des actes de dévouement, des tentatives intelligentes et généreuses qui ont honoré notre génération. Un mouvement réel en faveur des classes laborieuses a été imprimé par les littérateurs, par les savants, par les grands industriels, dont quelques-uns ont amélioré le sort de leurs ouvriers par des combinaisons aussi ingénieuses qu'utiles. Ce sont là des motifs sérieux de consolation et d'espoir. Seulement ces faits sont isolés, individuels, et la législation les contrarie plus qu'elle ne les encourage. Il faut les relier entre eux, trouver leur loi morale et économique, les dégager de toute entrave et les rattacher au système politique sous l'empire duquel la nation entend placer ses destinées. Telle doit être l'œuvre de la science et de la libre discussion.

Mais, au début même de ce travail, se présente une question redoutable, qui s'impose à l'examen du critique comme aux méditations de l'homme d'État et du philosophe, et qu'il serait aussi puéril que dangereux de prétendre éluder. Au sein de notre société inquiète et troublée, de nombreuses voix s'élèvent, dénonçant l'irréligion et le matérialisme comme la cause première de tous nos maux. Elles en demandent l'extirpation par la répression

et par l'éducation. Il faut d'urgence introduire dans nos lois des pénalités sévères contre les propagateurs de l'impiété, et confier l'enfance à la direction de l'autorité ecclésiastique; c'est là le moyen unique d'échapper aux périls qui nous menacent.

Je mets d'autant moins en doute la bonne foi de ceux qui tiennent ce langage que je suis d'accord avec eux sur leur point de départ. Je ne saurais comprendre une société dans laquelle serait effacée l'idée d'un Dieu infini d'où tout émane, et auquel tout retourne. Si cette idée est détruite, avec elle périt nécessairement celle de la justice, du droit, de la fraternité humaine. Le hasard et la force règnent seuls, et l'homme, dominé par les désirs de la jouissance, ne voit plus dans son semblable qu'un rival à abattre ou un être inférieur à exploiter. La vérité et la morale disparaissent pour faire place à la barbarie.

Telle a toujours été ma conviction profonde : j'ajoute que le perfectionnement moral d'un peuple, la plupart du temps sa prospérité, me semblent pouvoir se mesurer à la pureté de la notion qu'il s'est faite du principe religieux. Il est donc certain à mes yeux que l'affaiblissement, à plus forte raison la destruction de la croyance en Dieu est une cause directe de désordre social. Il n'est pas moins certain que cette croyance peut et doit revivre dans

les âmes dont elle s'est éloignée, que c'est affaire de salut de travailler à la faire renaître, que c'est là la tâche des hommes éclairés, et même des pouvoirs publics. Je ne diffère que sur les moyens à employer, et c'est encore par l'étude indépendante des faits que je cherche à découvrir les plus efficaces.

Or, en observant ce qui se passe dans quelques parties de l'Europe et particulièrement en France, il est impossible de ne pas être frappé de l'anarchie véritable qui y règne en matière de religion. Une grande quantité d'hommes instruits, honnêtes, réguliers, ne se rattachent à leur culte originel que par les cérémonies de la naissance, du mariage et de la mort. En dehors de ces actes de soumission, ils ne pratiquent ni ne discutent. Ils témoignent leur respect envers les choses saintes en les mettant au-dessus de toute controverse. Ils les acceptent, tout en conservant la liberté de leur conduite et de leurs jugements. D'ailleurs réservés et circonspects, ils évitent soigneusement d'expliquer pourquoi ils n'estiment pas nécessaire de fortifier leurs scrupules de droiture morale par l'observance d'une discipline dogmatique.

A côté d'eux, beaucoup d'autres, moins protégés par le savoir et le sentiment des bienséances, affichent hautement une indifférence absolue sur ces questions. Ils n'ont pas d'opinion, ils n'en veulent pas

avoir. Quelques-uns se croient des modèles de tolérance parce qu'ils ne gênent pas la liberté de leurs femmes et de leurs filles. En revanche, ils ne les ménagent point dans l'intimité du foyer, où ils les gourmandent de leur simplicité. Ils ne font pas précisément profession de foi d'athéisme, ils ne prennent pas la peine de s'arrêter au semblant d'une doctrine et pensent que la plus grande sagesse consiste à s'occuper de ses affaires et de ses plaisirs.

Je n'ose pas dire que cette manière d'être soit celle de la majorité de mes concitoyens, je crois pouvoir cependant affirmer qu'elle s'applique à un grand nombre d'entre eux. Dans plusieurs départements elle a gagné les populations rurales où, au moins de la part des hommes, les pratiques religieuses sont à peu près purement nominales. Et quant à la partie de ces populations qui reste soumise au pasteur spirituel, son instruction est si faible que, sauf de rares exceptions, elle se réduit à quelques règles mystiques, à des idées de morale vagues et confuses trop souvent altérées par les plus affligeantes superstitions.

Enfin, dans les grandes villes, l'athéisme est devenu le mot d'ordre de certaines factions, la mode privilégiée qu'adoptent avec affectation tous ceux qui tiennent à être considérés comme des esprit forts. Descendu des sommets de la science où il a toujours eu des adeptes convaincus, mais trop

éclairés pour être logiques, il pénètre les couches inférieures de la société où il séduit, par son audace même, les âmes ignorantes et naïves ; il leur apparaît comme la plus hardie des révoltes et la plus radicale des émancipations ; sur ce terrain profondément remué par les passions, par les souffrances et les illusions, ses funestes semences germent rapidement et produisent des fruits abondants. L'orgueil, l'impuissance, la perversité se hâtent de les recueillir et de les répandre : si Dieu n'existe pas, il n'y a d'autre règle que celle des appétits, d'autre frein que celui de la force. Le monde appartient donc à la violence, et le règne de la doctrine nouvelle doit s'inaugurer par l'extermination ou l'abaissement de tous ceux qui s'élèvent par leurs richesses, leurs talents ou leurs vertus ; telle est la conclusion infailible de l'athéisme : elle est, je le sais, hautement désavouée par des hommes irréprochables et très-justement honorés, qui cependant ne croient pas en Dieu, mais elle a été enseignée, elle a été appliquée avec un trop déplorable succès pour qu'il soit encore permis de la contester. Les crimes d'hier se renouvelleraient demain si la société s'abandonnait elle-même. Elle a vu à l'œuvre ceux qui se glorifient de n'être qu'une matière agissante, elle repousse avec horreur leur sanglante domination.

Seulement, loin de diminuer les chances de la voir reparaître, elle les accroît singulièrement

si par une impardonnable imprudence elle cherchait son secours dans les systèmes qui l'ont rendue possible. Ces systèmes, je les résume en trois mots : l'asservissement intellectuel, le défaut de sincérité dans l'examen des questions religieuses, l'union de l'Église et de l'État. Si l'on veut rendre leur légitime empire aux vérités primordiales à la lumière desquelles l'athéisme s'évanouira, il faut maintenir la liberté absolue de discussion, opérer par des études consciencieuses et surtout par le respect et la pratique du vrai la réconciliation de la science et de la religion, enfin asseoir l'autorité des pouvoirs spirituels et politiques sur leur indépendance réciproque.

## IX.

Vainement les chefs du catholicisme ont-ils entrepris de restaurer et même d'aggraver le despotisme dogmatique du sacerdoce. Cette tentative les a conduits à se séparer violemment du monde moderne, qui ne consentira pas à se suicider pour faire place à la résurrection du passé. L'antagonisme est déclaré, la lutte engagée : c'est à la vérité qu'appartiendra la victoire. Mais cette vérité ne peut être mise à jour que si elle est recherchée avec bonne foi, courage et désintéressement, elle ne peut régner

sur les âmes qu'après avoir subi l'épreuve d'une libre contradiction. Le temps des oracles n'est plus et la parole sortie du sanctuaire restera sans valeur, si elle est en désaccord avec les conquêtes et les progrès de la raison humaine.

Jusqu'ici, il le faut dire, les choses religieuses n'ont subi qu'un contrôle superficiel. La critique dirigée contre elles a trop souvent été dictée par la passion ou l'ignorance. D'un autre côté, leur défense a rarement porté l'empreinte de la modération et de la gravité nécessaires à une telle cause. C'est en entrant plus franchement dans l'examen des faits qu'on évitera ce double écueil : leur vérification méthodique permettra de les apprécier avec impartialité, en même temps elle dissipera les erreurs nombreuses que les âges précédents ont accréditées et desquelles il est indispensable de faire justice si on veut conserver le respect aux traditions que le savoir et la conscience peuvent accepter.

Dans ces limites mêmes, quel champ presque infini ouvert aux investigations et aux fécondes controverses ! quel labeur immense et profond offert au penseur ! quelle mine inépuisable mise à la disposition de l'orateur ! Prendre comme point de départ ce qui nous est irrécusablement attesté par nos sens et notre raison, l'homme et la nature, déterminer les rapports qui les unissent, pénétrer ainsi les mystères d'une création aussi merveilleuse

dans ses détails que grandiose dans la sublime harmonie de son ensemble, s'élever sans effort de ces révélations certaines jusqu'à celle d'une cause suprême, sans laquelle rien de ce que nous voyons, de ce que nous affirmons, de ce que nous sommes, n'est possible, n'est-ce pas poser la base inébranlable sur laquelle est assise la notion de Dieu, n'est-ce pas y ramener par l'autorité d'une démonstration sans réplique ceux qui, éblouis un instant par les splendeurs de la science, tentés de voir la source de tous les êtres dans la vie qui les anime, oublie l'idée de la divinité pour la trop adorer dans l'admirable contemplation de ses conceptions éternelles?

Ces réflexions me remettent en mémoire une anecdote que je puis, je le crois, raconter ici sans indiscretion, bien qu'elle touche à l'intimité de l'histoire de l'Académie française. Dans une de ses réunions ordinaires, il était question du remplacement de notre regretté collègue M. Flourens; le savant illustre que d'unanimes suffrages devaient appeler à son fauteuil avait adressé au bureau une lettre assez longue dans laquelle il avait pris la peine d'expliquer sa pensée sur l'origine des choses. Analysant le phénomène de l'existence avec autant d'éloquence ingénieuse que d'élévation scientifique, il remontait par l'enchaînement des faits aux causes premières, et de celles-ci à la cause des causes;



plusieurs fois ce dernier mot était revenu sous sa plume dans le cours de sa brillante argumentation. Les assistants suivaient avec autant d'intérêt que de respect la lecture qui était faite par M. Villemain, dont la voix pleine et retentissante accentuait nettement chaque passage. Tout près de lui, et les mains appliquées à ses oreilles, en guise de cornet, s'était placé le vénérable M. Viennet, qui, malgré sa surdité, ne voulait rien perdre de cette communication. Il s'agitait en entendant plusieurs fois répéter la formule : *cause des causes*. Soudain il n'y tient plus et s'écrie en interrompant M. Villemain : Cause des causes! cause des causes! et pourquoi pas le bon Dieu? L'assemblée accueillit par un sourire l'échappée de l'impétueux et sincère vieillard. Je la retiens aujourd'hui comme une leçon à la fois naïve et profonde, de laquelle ressort l'impossibilité de trouver une raison d'être à la vie universelle, en dehors d'une cause créatrice, source éternelle de puissance, de sagesse et de justice.

On peut donc affirmer sans crainte de se tromper que la libre discussion de tout ce qui a trait à notre origine, aux lois qui nous gouvernent, à nos devoirs et à notre destinée en ce monde, renouera forcément le lien qui nous unit à Dieu, et prouvera à tous les hommes de bonne foi la nécessité d'accepter ce principe comme le fondement des règles morales auxquelles les sociétés doivent obéir. S'il en

---

est ainsi, pourquoi tous ceux qui partagent cette conviction ne mettraient-ils pas à son service les talents dont-ils sont doués, les lumières qu'il ont pu acquérir, le zèle que leur inspire le sentiment du bien? Pourquoi ne se dévoueraient-ils pas de suite, et sans plus tarder, à la propagation des vérités utiles qui peu à peu s'empareront des esprits et les régénéreront? Reconnaissons, pour nous en corriger, que notre principal défaut a été jusqu'ici le manque d'initiative. Nous nous plaignons très-fort, nous n'agissons pas; que sert de blâmer les mœurs de son temps? Mieux vaut essayer de les réformer. Abaissons résolûment les barrières qui divisent les différentes classes. Ne craignons pas d'entrer le plus possible en rapport avec nos concitoyens, obtenons leur confiance en leur rendant service, en leur apprenant ce que nous savons, et surtout en leur disant toujours la vérité. Le savoir comme la richesse est un dépôt qu'il est d'obligation de répandre autour de soi. Ce n'est pas une entreprise d'une exécution impossible ni même bien difficile pour un homme de bonne volonté, de réunir quelques auditeurs et de les initier aux connaissances que sa profession, ses études, les incidents de sa vie lui ont permis de recueillir. Déjà ces exemples ont été donnés et les résultats en ont été excellents. L'action individuelle peut d'ailleurs se fortifier par celle d'un groupe agissant d'après

une vue commune, avec ensemble et méthode. On peut alors aborder des sujets différents, se reliant les uns aux autres par des doctrines et des opinions générales identiques. L'histoire et la philosophie, les sciences naturelles et l'économie politique tour à tour interrogées fourniront toutes le même enseignement moral. Toutes montreront une loi supérieure dont l'homme ne peut s'affranchir sans compromettre son bonheur et sa dignité; toutes lui prouveront que l'amour de son semblable et de sa patrie, le respect de la justice, le commandement de soi-même, la pratique du travail, ont été et seront toujours les moyens les plus sûrs d'être en paix avec sa conscience et d'améliorer son sort; que ce qui est vrai pour un de nous, le plus humble, l'est également pour le plus élevé, pour tous, pour les sociétés, pour les nations; qu'enfin, si des inégalités nécessaires subsistent au sein de l'humanité, la religion et la liberté les effacent, l'une devant Dieu, l'autre devant la loi; les mœurs civiques et les lumières de la civilisation en diminuent chaque jour les inconvénients.

Je suppose un instant que sur tous les points du territoire fussent établis ces foyers de rayonnement intellectuel et moral, ne devine-t-on pas l'heureuse transformation qui s'opérerait en peu de temps? Les fausses doctrines ne résisteraient pas à l'expansion de la vérité; les nombreux adeptes des théories

insensées qui n'ont dû leur succès qu'à l'ignorance et à la crédulité, reconnaîtraient qu'ils ont été abusés par des ambitieux et des charlatans. Beaucoup de défiances se dissiperaient avec les erreurs qui les avaient enfantées. Rapprochés les uns des autres, les hommes apprendraient à s'aimer et à s'entr'aider; adoucis, pacifiés, ils supporteraient avec plus de courage les misères inévitables de l'existence; éclairés sur leurs droits, habitués à les défendre et à les faire prévaloir par les voies légales, ils renonceraient à la violence, qui n'a jamais été qu'une source de souffrance et d'appauvrissement.

Certes, en traçant ce tableau, je n'ai pas la simplicité de croire à la libre discussion cette vertu singulière de produire seule de pareils bienfaits. Mais je suis fermement convaincu que sans elle nous attendrions vainement les progrès qui doivent les réaliser. C'est elle qui préparera et imposera les réformes que doivent inévitablement subir la législation civile, les impôts, l'administration, la justice, l'enseignement. Il est temps que, profitant d'une expérience douloureusement acquise, nous songions à réorganiser ces forces vives de la société, en les mettant en harmonie avec les notions scientifiques, morales et politiques que l'étude et l'exemple de nos voisins nous fournissent. Seulement les questions soulevées par ces changements sont graves, leur solution exige une grande prudence, et au

préalable, un examen indépendant et approfondi ; il faut donc que, sur chacune d'elles, l'opinion publique puisse librement se manifester, et que la discussion, sous toutes ses formes, jouisse d'une entière franchise.

Il est facile de pressentir quelle vie nouvelle ces habitudes feront circuler dans la nation. Aux hésitations actuelles succédera la confiance, à la tiédeur l'ardeur de connaître, au scepticisme et à l'indifférence la foi et l'esprit de prosélytisme ; entraînée par ce mouvement irrésistible, la religion se transformera. Elle éliminera de sa doctrine et de ses dogmes tout ce qui est en contradiction avec les données de la science et de l'histoire. En montrant à l'homme ses hautes destinées, elle ne lui demandera plus le sacrifice de sa raison ; plaçant le fondement de ses croyances dans sa liberté, elle en fera un citoyen spirituel, et obtiendra de lui une obéissance d'autant plus entière, qu'elle sera le fruit d'une conviction enchaînée par l'évidence de la vérité.

Je sais que cette heureuse révolution est considérée par quelques esprits inflexibles comme une dangereuse chimère. Suivant eux, toucher à la religion, c'est l'anéantir ; la discuter, c'est se rendre coupable d'impiété ; elle s'impose et commande, sans pouvoir être ni examinée ni modifiée. Les institutions et les peuples relèvent d'elle, la science lui est subordonnée, ses pontifes, représentant Dieu

sur la terre, sont les maîtres suprêmes du droit divin et du droit humain; élevés au-dessus de l'erreur, ils renferment en eux l'idéal de la sagesse, et la soumission absolue à leurs décrets est l'unique voie de salut que conseillent l'intérêt et le devoir.

Telle est la thèse soutenue par les docteurs catholiques, par ceux qui représentent l'orthodoxie, à laquelle tout fidèle est tenu de se ranger sous peine de damnation éternelle. Eh bien, j'adjure le lecteur de bonne foi qui jettera les yeux sur cette page, quels que soient son rang, son éducation, sa confession; philosophe ou ferme catholique, en est-il un seul qui admette, autrement que pour la discussion, l'autorité infaillible d'un seul homme? En est-il un seul qui voulût y soumettre le gouvernement de son pays ou même la direction de ses affaires personnelles? A celui qui me répondrait affirmativement, je répliquerais avec un écrivain religieux qui, au mois de décembre dernier, gourmandait les députés de l'Assemblée nationale en leur disant : A quoi bon vos agitations et vos disputes? Vous êtes à la recherche d'une solution? Votre confesseur est là. Il ne vous est pas permis d'avoir une autre volonté que la sienne.

C'est là en effet le dernier mot de cette controverse. Si la religion ne peut suivre le progrès, il faut qu'elle l'arrête; si elle échappe au contrôle de

l'opinion, il faut qu'elle l'étouffe; ses ordres seront exécutés en silence et la puissance séculière n'aura d'autre mission que de réduire par le glaive les rebelles qui les transgresseront. Cette conclusion est aussi logique, aussi inexorable que celle que tout à l'heure nous fournissait l'athéisme.

Ceux qui la repoussent ne sont pas catholiques dans le sens de l'orthodoxie actuelle: en reculant devant les conséquences forcées de leur doctrine, ils la désavouent et la condamnent.

Or, qui ne sent à cette répulsion violente de la raison et du cœur, que l'inflexibilité de l'Église est la cause directe du désordre profond auquel notre société est en proie en ce qui touche les idées religieuses? Je l'entends souvent attribuer à la pernicieuse influence de la liberté, à la contagion de l'enseignement universitaire et laïque, à l'esprit révolutionnaire. Mais les encyclopédistes ne vivaient pas, que je ne sache, sous un régime politique fort tolérant, ils sortaient tous des écoles ecclésiastiques, et beaucoup étaient plus théologiens que philosophes; ils ont été cependant de redoutables adversaires, leurs coups ont rudement porté; et pourquoi attaquaient-ils ainsi le catholicisme d'où ils sortaient? parce qu'ils le voyaient aboutir fatalement à l'asservissement des âmes et à la domination universelle. Ils l'ont pris corps à corps comme l'ennemi systématique de l'esprit nouveau, comme

l'obstacle qu'il fallait à tout prix écarter, si on ne voulait pas voir le monde retourner vers le passé. Leur visée a été juste; elle est encore la nôtre, en face de prétentions qui n'ont pas changé. La société française est décidée à ne pas subir le despotisme que le catholicisme cache sous son dogme, et comme jusqu'ici la législation lui a refusé tout autre secours religieux en lui interdisant la faculté de discuter et de s'associer librement, les âmes faibles, et c'est le grand nombre, se sont réfugiées dans l'indifférence. L'athéisme est devenu la formule du défi adopté par les irréconciliables.

Cette situation à la fois fausse et violente ne saurait durer. Elle est pour la nation une souffrance et un danger. Elle a pu affaiblir le sentiment religieux, elle ne l'a pas détruit. Inhérent à l'homme, élément intime de sa substance spirituelle, ce sentiment se restreint ou se développe au gré des circonstances extérieures, il ne périt jamais. Outre le témoignage universel de tous les peuples qui nous ont précédés sur ce globe ou qui l'habitent en même temps que nous, notre conscience nous l'atteste, notre nature nous le révèle avec une évidence contre laquelle toute révolte sérieuse est impossible. Quel est, en effet, celui d'entre nous qui, aux premières lueurs de sa raison naissante, n'a pas aperçu les signes irrécusables de notre faiblesse et de la puissance qui nous domine? Invisible et toujours



---

présente, séparée de nous par des distances incomensurables, et cependant associée au moindre acte de notre existence, elle s'affirme à nos sens, à notre intelligence, à nos instincts par la grandeur et surtout par la fixité de ses lois. Elle-même a voulu y être soumise. *Semel jussit, semper paret.* « Elle a ordonné une fois pour obéir toujours. » Parole sublime d'un des philosophes les plus justement célèbres de l'antiquité, et qui résume avec une admirable simplicité toute l'ordonnance de l'univers, devant la mystérieuse harmonie de laquelle l'homme ne peut se soustraire à la croyance d'un être supérieur. Cette croyance se fortifie à mesure qu'il traverse les épreuves de la vie. Condamné à la lutte, à la douleur, à l'illusion et à l'emportement des passions, obligé de combattre contre tous et contre lui-même, il a sans cesse besoin d'appui : et, quand tout l'accable, son cœur se soulève sous l'élan d'aspirations qui le transportent plus haut que tout ce qui l'entoure ; c'est vers cet idéal de bonté et de justice qu'il cherche une consolation aux iniquités qui l'écrasent ou le blessent ; c'est en remontant à lui qu'il essaie de percer le voile de l'avenir et de deviner le secret de nos destinées futures ; ainsi, toutes les conditions de son développement dans le temps le rattachent à l'infini : il le trouve aux deux extrémités de sa courte carrière, à l'une comme un flambeau qui doit l'éclair-

rer pendant la route, à l'autre comme un rayon d'immortalité qui le sauve du néant.

Ce serait une erreur capitale de supposer notre société actuelle étrangère à ces sentiments. Ils existent profondément en elle. J'ai essayé d'expliquer pourquoi ils y sont dénaturés. Tôt ou tard ils reprendront leur essor naturel; — si je ne me trompe, ce mouvement est commencé. J'ai toujours cru que le siècle ne s'achèverait pas sans l'éclosion d'un génie puissant qui, révisant les travaux philosophiques des âges antérieurs, les pénétrant de la lumière des sciences modernes, déterminerait par une vaste et forte synthèse les principes qui doivent diriger les nations dans la phase nouvelle qui s'ouvre à leur libre activité. Peut-être cette tâche ne sera pas celle d'un seul homme : — quel que soit l'ouvrier, qu'il se détache de la foule et laisse un nom salué par la reconnaissance publique, ou qu'il s'appelle légion, porté et perdu dans le flot toujours montant de la démocratie, l'œuvre sera exécutée — et l'on peut prédire que l'une de ses gloires sera la réconciliation du sentiment religieux et du rationalisme — et par là le rétablissement de l'équilibre social que leur antagonisme a détruit.

Certains signes éclatants peuvent faire augurer que cette inévitable réforme sortira de l'Église elle-même. Les dernières crises qui l'ont agitée y ont

suscité une émotion que les solutions officielles n'ont fait qu'accroître. L'obéissance est à la surface, elle n'apaise ni les inquiétudes ni les mécontentements. L'âme de ce grand corps est envahie : *Mens agitat molem*. Les idées libérales l'ont ébranlée. On peut encore compter sur sa soumission, demain peut-être elle sera moins sûre ; chaque jour qui s'écoule en sape le fondement.

Quoi qu'il arrive, le pouvoir spirituel ne peut longtemps continuer à s'épuiser dans son union avec le pouvoir politique ; — sa complète indépendance est une condition indispensable de sa rénovation. Quand on étudie, l'histoire à la main, la série des faits qui ont amené l'alliance de l'État et de l'Église, il n'est pas difficile d'y découvrir le commun désir d'exercer la toute-puissance. Dans les sociétés antiques, la religion n'était qu'un instrument de règne entre les mains du souverain, qu'il s'appelât pontife, monarque ou république. Le christianisme l'affranchit et plaça son domaine dans une sphère plus haute que les temples bâtis par la main des hommes. Tant qu'elle fut militante et persécutée, elle fut libre ; — sans autre appui que la force morale, sans autre clientèle que celle des faibles et des opprimés, elle grandit rapidement et vit bientôt, à la suite des populations de l'Orient au milieu desquelles elle était née, accourir à elle une grande partie de l'Europe occidentale. Alors elle

se mêla au flot des Barbares qui submergeait l'empire romain et s'empessa de saisir la direction des affaires humaines ; législateurs, ministres, quelquefois guerriers, ses chefs furent avant tout des hommes de gouvernement, faisant servir l'autorité et la discipline spirituelles au succès de leurs desseins temporels. Peu à peu leur domination s'étendit et se régularisa, la plupart du temps justifiée par leurs lumières et leurs vertus. Mais quand, avec le temps et le travail de ses docteurs, elle forma une vaste association homogène, cimentée par une foi commune, obéissant à une même règle, quand surtout elle eut son centre à Rome et le despotisme théocratique à son sommet, elle renia l'esprit de son berceau et ne songea plus qu'à l'asservissement universel. A partir de ce moment, la lutte de l'Église et de la souveraineté séculière remplit le monde : elle se continua pendant huit siècles avec des chances diverses, en suscitant des guerres sanglantes, des désordres et des calamités de toute nature. Elle provoqua le déchirement de la Réforme, le schisme de l'Angleterre, les résistances du gallicanisme et la croisade de la philosophie. — Après les terribles secousses de la Révolution française, l'Église, qui avait largement payé sa dette à la persécution, pouvait garder la liberté comme la compensation de ses malheurs ; elle aima mieux l'aliéner en signant avec Napoléon I<sup>er</sup> un traité où chaque

partie contractante eut l'intention de duper l'autre. Elle sacrifia l'indépendance de son clergé à l'autocratie absolue des évêques, placés eux-mêmes dans la main de l'Empereur. Ce qui permit à celui-ci de dire : J'ai complété ma police en y adjoignant la religion. Il est vrai qu'en échange de sa soumission elle reçut des privilèges considérables. Indépendamment du sort matériel assuré à ses ministres et des honneurs décernés à son culte, elle obtint dans la plus large mesure le droit d'association, de réunion, d'enseignement, refusé aux autres citoyens. L'inviolabilité de son dogme et de sa discipline fut garantie par les rigueurs de la loi. C'étaient là de grands avantages. En réalité, ils n'ont été pour l'Église qu'une condition d'affaiblissement. En maintenant l'éclat apparent de sa puissance comme corps constitué, ils l'ont sourdement minée, parce qu'ils l'ont séparée de plus en plus de la nation. Ils l'ont endormie dans une fausse sécurité. Les richesses et les respects qui lui ont été prodigués sont devenus pour elle une source d'illusions. Elle a cru à des prosélytes, tandis que trop souvent elle ne ralliait que des ambitieux ; en y regardant de près il est facile de voir que les âmes qu'elle se flatte d'avoir conquises n'ont suivi que sa fortune. Le jour où les hommes n'auront plus un intérêt matériel à se donner à elle, on ne doutera plus de leur sincérité. Jusque-là, il sera prudent de suspendre son jugement.

La religion ne reprendra donc sa véritable force, elle ne pourra s'unir à l'esprit nouveau, qu'en brisant le lien qui l'enchaîne au pouvoir civil. Jusque-là elle conservera forcément un caractère et des aspirations politiques. Elle sera le symbole d'un parti, et par cela seul l'objet des défiances, quelquefois des haines. M. de Tocqueville, que j'ai déjà cité dans le cours de ce travail, explique fort bien comment elle a été le point de mire de toutes les violences au moment où a éclaté la Révolution : « L'Église, dit-il, était alors le premier des pouvoirs politiques et le plus détesté de tous, quoiqu'il n'en fût pas le plus oppressif, car elle était venue se mêler à eux sans y être appelée par sa vocation et sa nature ; elle consacrait souvent chez eux des vices qu'elle blâmait ailleurs, les couvrait de son inviolabilité sacrée et semblait vouloir les rendre immortels comme elle-même : en l'attaquant, on était sûr d'entrer tout d'abord dans la passion du public <sup>1</sup>. »

## X.

Si les réformes dont j'ai essayé de préciser le caractère et la portée doivent avoir ce mérite sin-

1. *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 223.

gulier d'éveiller le sentiment civique dans la nation en élevant, unissant et disciplinant les âmes, je reconnais qu'elles ne peuvent s'accomplir que progressivement par la diffusion des lumières pénétrant par degrés toutes les couches sociales. Cette nécessité ne peut être qu'un motif de plus d'exciter le zèle des hommes vraiment convaincus, dont les efforts se proportionneront à la grandeur de la tâche; qu'ils ne négligent aucun moyen de propagande, qu'ils multiplient les centres d'initiation destinés à répandre partout l'enseignement scientifique et moral. Mais, avant tout, qu'ils saisissent comme le plus puissant des leviers la grande question de l'instruction populaire qui réclame une solution prompte et radicale. En la traitant ils ne courront pas le risque de s'égarer dans les hauteurs de la métaphysique ou du mysticisme. Appuyés sur l'opinion, je pourrais dire sur la passion de la partie éclairée de la population, ils démontreront sans peine que le salut public exige une action immédiate. L'avenir de la patrie en dépend. Renvoyer à demain ce qu'il est possible de réaliser aujourd'hui, serait un crime impardonnable. C'est donc à constater ce qui peut être fait, et à trouver les ressources nécessaires, que doivent se consacrer tous ceux qui ont quelque autorité dans le pays et qui désirent sincèrement lui venir en aide.

L'instruction de la nation c'est le fondement de

sa moralité, de son intelligence, de sa richesse. C'est l'ordre et la paix, la liberté et le respect des lois, le gouvernement régulier à l'intérieur, puissant à l'extérieur, c'est-à-dire la plus profonde et la plus bienfaisante des révolutions. Turgot la prédisait à Louis XVI, lorsque, dans un mémoire où il avait tracé le plan d'une éducation commune à donner à tous les citoyens, il écrivait : « Sire, j'ose vous répondre que dans dix ans votre peuple ne sera plus reconnaissable, et que, par les lumières, les bonnes mœurs, le zèle éclairé pour votre service et celui de la patrie, il sera infiniment au-dessus de tous les autres. Les enfants qui ont maintenant dix ans se trouveront alors des hommes préparés pour l'État, affectionnés à leur pays, soumis non par crainte, mais par raison à l'autorité, secourables envers leurs concitoyens, accoutumés à reconnaître et à respecter la justice. »

Ces nobles paroles s'appliquent exactement à notre situation actuelle. Victimes de notre ignorance, nous ne pouvons réparer nos malheurs qu'en travaillant sans relâche à nous initier aux connaissances qui nous manquent. Il faut partout créer des écoles, améliorer le sort des instituteurs, modifier profondément les méthodes et les programmes, songer à faire des hommes et des citoyens; pour cela, développer de préférence le jugement et la raison, prendre à la science tout ce qui élève l'intelligence,



tout ce qui doit devenir un secours pratique dans la vie.

Ces vérités de bon sens ne rencontrent nulle part de contestations sérieuses, les difficultés ne commencent que lorsqu'il s'agit de les mettre en pratique. Ces difficultés sont de deux ordres : elles touchent aux principes sur lesquels doit reposer l'enseignement, et aux charges financières qu'il imposerait au pays s'il était complet et universel.

Je n'examine pas le système qui consisterait à laisser l'instruction publique entièrement en dehors de l'action de l'État. Il n'a été conçu que par un corps puissant, dont le but était de s'emparer exclusivement de l'éducation. Je ne crois pas qu'un esprit droit et libéral s'y arrête un instant. Aucune nation, à ma connaissance du moins, ne l'a appliqué, car si, aux États-Unis, le pouvoir central est désintéressé dans la question de l'instruction, il n'en n'est pas de même des États et des communes, qui exercent dans toute son étendue le droit d'initiative et de contrôle, tout en les conciliant avec une très-large liberté. On ne peut demander moins : l'enseignement public se lie trop étroitement aux mœurs d'un pays pour que ceux qui gouvernent n'en prennent pas la direction, à la condition, bien entendu, de n'en pas faire un monopole à leur profit, et de ne pas porter atteinte à la liberté de conscience.

Ces points établis, reste à savoir si l'État peut

obliger le père de famille à donner l'instruction à son fils ; s'il doit la répandre gratuitement et dans quelle mesure ; enfin s'il lui est permis de séparer dans ses écoles l'enseignement proprement dit de l'enseignement religieux.

Si je voulais examiner ces trois questions avec le soin et le développement qu'elles méritent, je devrais leur consacrer de longues pages et j'ai hâte de terminer ce travail. Je me contente de dire, en m'appuyant sur l'exemple des nations qui nous ont précédés dans cette voie, que la question de l'enseignement est une de celles qui ne se résolvent pas par des demi-mesures. Si nous voulons que l'instruction, et avec elle la vie morale, pénétre dans toutes les parties de la population, il ne faut sous aucun prétexte souffrir qu'une seule d'entre elles échappe à son action. Il ne peut s'agir ici d'une affaire de simple conseil. Le devoir du père est aussi net quand il s'agit de donner de l'instruction à son enfant que lorsqu'il s'agit de lui donner de la nourriture. La loi, qui le punirait s'il refusait la substance du corps, ne peut l'épargner s'il laisse l'âme sans aliment. De son côté l'État ne saurait être taxé de tyrannie envers la famille ; il lui enlève le jeune soldat pendant plusieurs années, il peut bien lui prendre l'écolier pendant quelques heures.

Au surplus, le principe d'où naissent l'obligation et le droit de contrainte est celui sur lequel repo-

sent toutes ces sociétés humaines, c'est-à-dire la nécessité, le devoir de développer toutes les richesses intellectuelles et morales dont elles contiennent le germe. Un surintendant de l'instruction publique américaine, M. Léonard Bacon, le fait comprendre en quelques paroles pleines de justesse : « Il est d'une administration sage de faire en sorte qu'aucun enfant ne soit privé de haute éducation. L'État n'a pas moins besoin d'établir et de soutenir un système d'écoles publiques que de se défendre contre les sauvages dont l'existence met en danger la société. L'enfant pauvre, le fils d'une pauvre veuve peut, par suite de son éducation, ajouter quelque chose au bien-être et à la puissance de l'État. Si ses talents, faute d'une occasion de se produire, se perdent comme une pierre précieuse dans l'Océan, l'État subit une véritable perte. »

Fortement convaincus de la sagesse de ces idées, les citoyens des États-Unis ont considéré l'instruction publique comme le suprême intérêt, celui auquel il fallait tout sacrifier. Le congrès, qui n'a aucune part à son administration, s'en occupe cependant pour mettre à la disposition de chaque État une portion du fonds commun territorial qui comprend encore 4 à 5 millions d'hectares. Lorsqu'une commune se crée, elle est tenue d'affecter à l'école un 16<sup>e</sup> des terres qui lui sont allouées par l'État. Ce 16<sup>e</sup> est souvent fort important et fournit un re-

venu que complètent les taxes locales et les dons volontaires. Ces différentes ressources ont permis d'établir partout des écoles. Leur nombre dépasse 200,000 fréquentées par plus de 7 millions d'enfants, tandis qu'avec une population à peu près égale, la France n'en a pas plus de 70,000<sup>1</sup>, qui en 1866 recevaient 3,477,542 enfants. A cette époque 694 communes étaient encore dépourvues de tout moyen d'instruction.

La disproportion est encore plus affligeante quand on compare le budget de l'instruction primaire des deux pays : en France il atteint à peine le chiffre de 53 millions, dans lesquels l'État figure pour 9,988,300 francs<sup>2</sup>; aux États-Unis il s'élève à plus de 450 millions.

Ces rapprochements en disent plus que toutes les paroles : ils nous montrent à quelle opiniâtreté d'efforts, de sacrifices, de volonté nous devons nous résoudre si nous voulons suivre le grand peuple qui nous donne ces décisives leçons ; mais ce qu'il importe particulièrement d'imiter en lui, c'est le courageux esprit d'initiative de ses citoyens ; c'est

1. 53,250 écoles communales et 16,349 écoles libres.

2. L'instruction primaire reçoit :

De l'État . . . . .	9,988,300 fr
Des communes. . . . .	36,349,990
Des départements. . . . .	6,503,033

Total. . . . . 52,841,323 fr.

la confiance de chacun d'eux en sa valeur personnelle quand elle est mise au service du devoir; c'est enfin, et particulièrement, le sentiment élevé que tous, le plus humble comme le plus considérable, se font de l'influence de l'instruction sur la prospérité et la puissance de leur pays. L'opinion sur ce point est unanime; faire partie d'un comité d'instruction est un honneur recherché par les premiers personnages. M. Hippeau, dans son remarquable livre sur l'instruction publique aux États-Unis, évalue à plus de cinq cent mille le nombre de ceux qui s'y intéressent directement et lui donnent un concours actif. Tous rivalisent de zèle et de dévouement, et le plus bel emploi que puissent faire de leur richesse ceux qui ont réussi dans leurs affaires, est de la consacrer à l'enseignement. C'est par millions qu'il faut compter ces libéralités. En huit ans l'université d'Yole en a reçu de différents donateurs plus de huit. M. Hippeau, auquel j'emprunte ce renseignement, ajoute : « Ce fait, loin d'être particulier à l'université d'Yole, se produit chaque jour dans toutes les parties de l'Union américaine. Je pourrais y signaler, avec un égal dévouement au progrès des hautes études, le même élan de la part de négociants, d'industriels, faisant un aussi noble usage de leur fortune. Certes on ne peut qu'éprouver une vive admiration pour un peuple qui donne ainsi aux nations demandant tout à

l'initiative de leurs gouvernements l'exemple de ce que peuvent faire celles qui doivent tout à l'initiative de leurs citoyens. »

Grâce à cette généreuse et puissante impulsion, presque tous les États de l'Union ont pu établir chez eux la gratuité, sur les inestimables avantages de laquelle tous les bons esprits sont d'accord. Elle est en effet le seul moyen véritable de triompher des résistances; elle a un résultat bien plus utile encore; elle efface les inégalités sociales à ce moment de l'existence où les impressions sont les plus fortes et les plus vivaces. En mélangeant les enfants des différentes classes, elle diminue l'orgueil des uns et la défiance des autres; ce contact réciproque est une sorte d'enseignement moral mutuel, apprenant aux écoliers riches ou aisés que la fortune n'est rien sans le mérite, aux pauvres qu'avec le travail ils peuvent arriver à tout. Les premiers y perdent leur morgue, les seconds leur rudesse, et la moyenne qui se fait entre eux est une excellente initiation à la vie civique sous le niveau de laquelle ils sont appelés à se ranger.

Ce n'est pas seulement à répandre l'instruction, c'est à la rendre profitable et pratique, c'est à faciliter à tous l'accès des plus hautes sphères que s'appliquent, avec une ardeur croissante, les citoyens des États-Unis. Il ne viendrait à l'idée d'aucun d'eux que la possession des connaissances

humaines fût le privilège d'un petit nombre. C'est l'aptitude et non le rang que consultent les maîtres, quand il s'agit de guider un enfant sur la route de la science. Ils réservent d'ailleurs à ceux qui n'aspirent point au premier rang une nourriture intellectuelle qui suffit amplement à en faire des hommes éclairés, de jugement sain, capables de se tirer toujours d'affaire, admirateurs passionnés de leur pays et de ses institutions. Un Français est humilié quand il met en regard nos programmes d'instruction primaire et ceux des États-Unis, Ces derniers dépassent de beaucoup les limites de notre enseignement secondaire. Ils ont ce caractère distinctif d'exercer dès le début l'esprit d'initiative de l'élève, d'en appeler à sa libre réflexion, de lui donner aussi souvent que possible l'occasion de se décider par lui-même. Cette tendance si importante, conforme, je le reconnais, aux mœurs et au génie politique de l'Amérique du Nord, avait été depuis longtemps préconisée par nos plus illustres penseurs, et la France peut en revendiquer l'honneur, bien qu'elle ait glissé sur la pente opposée en se laissant asservir par la routine scolastique. C'est notre Vauvenargues qui a écrit : « Si l'on pouvait donner aux enfants des maîtres de jugement et d'éloquence, comme on leur donne des maîtres de langue, si on exerçait moins leur mémoire que leur activité et leur génie, si au lieu d'é mousser comme

on le fait la vivacité de leur esprit, on tâchait d'élever l'essor et le mouvement de leur âme, que n'aurait-on pas lieu d'attendre de leur beau naturel ! Mais on ne pense pas que la hardiesse ou l'amour de la vérité et de la gloire soient des vertus qui importent à leur jeunesse. On ne s'attache au contraire qu'à les subjuguier, afin de leur apprendre que la dépendance et la souplesse sont les premières lois de leur fortune. »

Bien avant lui, Montaigne avait fait justice de cette servitude pédantesque et malsaine, bien plus propre à abâtardir qu'à développer l'intelligence. « La sagesse française, dit-il, a été anciennement en proverbe pour une sagesse qui prenait de bonne heure et n'avait guère de tenue. A la vérité, nous voyons encore qu'il n'est rien de si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue, et hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ai ouy dire à gens d'entendement, que ces collèges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi <sup>1</sup>. »

Il demande qu'au lieu de les accabler d'exercices de pure forme, on s'adresse directement à leur raison, en mettant à leur portée les préceptes de la philosophie.

1. *Essais*, liv. I<sup>er</sup>, chap. xxv, p. 225.



« Puisqu'elle est, dit-il, la science qui nous instruit à vivre, que l'enfance y ait sa leçon comme les autres âges. Pourquoi ne la lui communique-t-on pas? On nous apprend à vivre quand la vie est passée.... Otez toutes les subtilités épineuses de quoi notre vie ne se peut amender; prenez les simples discours de la philosophie; sachez les choisir et traiter à point. Ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Boccace: un enfant en est capable au partir de la nourrice beaucoup mieux que d'apprendre à lire et à écrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la décrépitude <sup>1</sup> »

Ne semble-t-il pas avoir exactement deviné les règles de cette méthode, appliquée aux États-Unis et en Suisse avec tant de succès sous le nom de *Leçons de choses*, quand il écrit ces lignes aussi charmantes que sensées :

« Fâcheuse suffisance qu'une suffisance purement livresque; je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement.... Ceux-ci veulent nous apprendre à bien parler et à bien juger, sans nous exercer ny à parler, ny à juger. Or, à cet apprentissage tout ce qui se présente à nos yeux est livre suffisant; la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.... »

1. *Ibid.*, p. 225.

Et plus loin : « Qu'on lui mette (à l'enfant) en fantaisie une honnête curiosité de toutes choses. Tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui il le verra ; un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne <sup>1</sup>. »

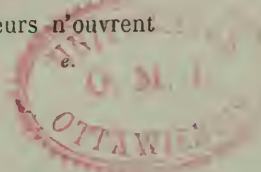
Nous ne ferons donc que reprendre les traditions de ces grands esprits en travaillant à dégager l'instruction élémentaire et supérieure des procédés qui l'embarrassent et l'atrophient. Par là nous lui restituerons sa véritable valeur morale. Sans doute la lecture et l'écriture sont la base de tout enseignement et l'on a raison de les considérer comme un critérium de culture intellectuelle. S'y arrêter serait cependant n'avoir rien fait, si ce n'est mettre un outil dans des mains qui ne peuvent s'en servir et qui quelquefois risquent de s'y blesser. Il faut donc que, même à l'école primaire, elles conduisent l'élève aux sciences usuelles, à la géographie, à l'histoire de son pays, à la connaissance et au respect de ses institutions et surtout à cette philosophie dont parle si bien Montaigne, qui cache ses leçons dans le moindre objet, une fleur, un animal, un instrument d'agriculture, et qui, ralliant toutes ces choses par leur origine, par leur destination, par leurs résultats à l'effort humain et à sa

1. *Ibid*, p. 207-212

portée, morale, permet d'initier doucement l'enfance aux principes les plus élevés et les plus salutaires.

Mais n'est-il pas nécessaire et d'étroite obligation de donner à ces notions la base fixe d'une règle dogmatique? Introduire à l'école la science et la philosophie sans la sauvegarde de l'orthodoxie ne serait-ce pas s'exposer à dessécher le cœur de l'enfance au souffle du scepticisme et de l'incrédulité? Les Américains du Nord ne l'ont pas cru : et cependant on sait l'importance qu'ils attachent à la conservation de leur foi et au respect des choses saintes. M. Hippeau nous apprend comment ils ont résolu cette délicate difficulté.

« Le pays, dit-il, où le sentiment religieux paraît encore le plus vivace a compris la nécessité de tenir les écoles en dehors des influences que l'esprit de prosélytisme pourrait exercer sur elles. C'est dans les temples et dans les églises, c'est sous la surveillance des ministres des différents cultes que doit se donner exclusivement l'enseignement religieux proprement dit et que s'expliquent et se commentent les dogmes positifs. Dans la crainte de voir imprimer à l'instruction publique une tendance sectaire, la loi exclut les ministres du culte, à quelque dénomination qu'ils appartiennent, de tous les comités dirigeant ou inspectant les écoles tenues par l'État. Et quoique les instituteurs n'ouvrent



jamais leurs classes sans faire faire à leurs élèves une prière commune et leur lire un chapitre de la Bible, il leur est expressément défendu de faire mention des dogmes d'aucune religion chrétienne particulière et d'aucune religion positive <sup>1</sup>. »

On chercherait en vain comment une règle différente pourrait être équitablement appliquée dans un pays qui reconnaît la liberté et la diversité des cultes. Si l'instruction publique y était placée sous les auspices de la religion, il faudrait nécessairement, ou que l'une des confessions fût déclarée dominante et qu'on lui permît d'opprimer les autres, ou qu'on créât autant d'écoles que de confessions existantes. C'est à ce dernier parti que se sont arrêtés les auteurs du projet de loi sur l'instruction primaire qui va être présenté à l'Assemblée nationale. Ils y étaient poussés par une irrésistible logique — seulement il leur sera difficile de répondre à deux graves objections qui condamnent leur système et le feront, je l'espère, rejeter. D'une part, en faisant de l'esprit de secte le principe de l'enseignement, ils divisent la nation en fractions d'autant plus irréconciliables que supérieurs à toute discussion les motifs de leur antagonisme rendront une transaction quelconque impossible. D'autre part, des individualités isolées qui, dans les communes

1. *L'Instruction publique aux États-Unis.*

où le nombre de leurs coréligionnaires ne sera pas assez grand pour qu'une école spéciale y soit autorisée, seront forcées de subir les leçons d'une secte ennemie, ce qui peut exposer de jeunes catholiques à être catéchisés par un rabbin ou un pasteur protestant. Dans le premier cas, ils préparent la guerre civile et la plus terrible de toutes. Dans le second, ils violentent les consciences.

Le seul remède à ce double mal est la sage réserve imposée à l'enseignement de l'État au profit de la liberté religieuse. Elle respecte les droits de tous et particulièrement ceux du prêtre, sur le domaine duquel nulle rivalité profane ne s'étend, et l'enfant qui ne reçoit que de lui l'instruction religieuse s'accoutume de bonne heure à révéler le caractère sacré dont il est revêtu — ce qui ne veut pas dire que les leçons de l'instituteur laïque soient dépourvus du secours et de la lumière que fournit le sentiment religieux pris dans son acception générale. Il le rencontre à chaque pas devant lui, et chaque explication qui s'élève au-dessus d'un fait technique l'y ramène.

Ainsi, en conservant à la morale sa base éternelle et sa pureté originelle, l'enseignement public, affranchi de toute préoccupation confessionnelle, s'appliquera exclusivement à répandre la science, à perfectionner les méthodes et surtout à fortifier la raison, à former des caractères, à faire des

hommes, des citoyens dignes de la liberté. Mais pour que le mouvement vers lequel le poussent les nécessités de notre situation et les légitimes exigences de l'opinion publique trop longtemps indifférente, ait la profondeur, la puissance, la fécondité que nous pouvons espérer, il ne faut pas qu'il laisse en dehors de son action le sexe que, par une contradiction singulière, nos mœurs défient et nos lois asservissent. Une révolution morale à laquelle les femmes ne sont pas associées est condamnée à l'avortement. La France ne sera réellement grande que lorsqu'au point de vue civil, intellectuel et social, elles auront repris le rang que la justice et la raison leurs assignent.

Qui ne comprend, en effet, que créée pour être la compagne de l'homme, pour lui donner des enfants et jeter dans leur cœur les premières semences de savoir et de moralité, la femme doit recevoir une éducation qui lui permette de remplir les grands devoirs que ce double rôle lui impose? Je vais plus loin : destinée à être épouse et mère, elle n'en puise pas moins dans son intelligence et dans sa liberté le droit imprescriptible qui appartient à tout être humain d'user de ses facultés et de les perfectionner. Or, il est de l'intérêt public que sous l'un et l'autre de ces aspects sa valeur individuelle s'accroisse de tout ce que l'instruction peut y ajouter. On peut dire de l'ignorance des femmes ce que

Montesquieu a écrit avec tant de raison du désordre de leurs mœurs : « Il y a tant d'inconvénients attachés à la perte de la vertu dans les femmes, toute leur nature en est si fort dégradée, ce point principal ôté en fait tomber tant d'autres, que l'on peut regarder, dans un état populaire, l'incontinence publique comme le dernier des malheurs, et la certitude d'un changement dans la constitution <sup>1</sup>. »

Tout de même, leur ignorance est absolument inconciliable avec la pratique de la liberté, car elle engendre fatalement la faiblesse d'esprit, la frivolité, le goût de la servitude, l'amour de la superstition. L'enfant suce ces vices avec le lait de sa mère; devenu homme, il en conserve toujours quelque empreinte. L'ignorance est donc aussi dangereuse que les mauvaises mœurs et doit être combattue comme elles, et ce serait une fausse et désastreuse conception d'établir sur ce point entre les deux sexes une différence autre que celle qui résulte de la fonction diverse à laquelle chacun d'eux est destiné.

C'est là ce qui n'a point échappé au sens droit et positif des libres citoyens de l'Amérique du Nord, non plus qu'à la ferme raison de la Suisse républicaine. Dans l'un et l'autre de ces deux pays, l'éducation des femmes est regardée comme un élément

1. *L'Esprit des Loix*, t. 1<sup>er</sup>, p. 150.

essentiel de l'indépendance et de la prospérité de l'État, tout aussi bien que du bonheur et de l'union des familles. Elle y est une affaire de premier ordre, et le zèle intelligent qui y est déployé ne peut être comparé qu'à l'importance des résultats obtenus. L'expérience y a bien vite démontré que, contrairement à une opinion trop souvent soutenue en France, l'aptitude du sexe est au moins égale à la nôtre. Je dis au moins, car dans presque toutes les écoles où les jeunes filles et les jeunes garçons reçoivent la même instruction et suivent les mêmes cours, l'avantage reste aux premières. Nous avons été à même d'observer les mêmes faits à la société d'instruction élémentaire de Paris. Je reconnais néanmoins qu'ils sont encore trop nouveaux, trop incomplets pour qu'il soit permis d'en tirer une conclusion certaine, si ce n'est celle qui établit chez les femmes l'existence de facultés aussi propres à l'étude que les nôtres. Mais elles nous font incontestablement supérieures dans l'art difficile de commencer l'éducation de l'enfance et de l'initier aux connaissances élémentaires. J'emprunte au rapport d'un surintendant des écoles de New-York, M. Rice, les réflexions si justes qu'on va lire; elles traduisent bien mieux que je ne pourrais faire une conviction fort ancienne en moi, car, en en cherchant l'origine, je remonte par les souvenirs ineffables de la tendresse, du respect et de la gratitude,



jusqu'à celle qui a été ma première institutrice :

« L'élévation de leur esprit, dit M. Rice, se communique naturellement aux élèves qui sont en rapport journalier avec elles ; elles les rendent comme elles, doux, purs et gracieux. La femme, bien plus pénétrante que l'homme, connaît mieux que lui le cœur humain, et particulièrement celui des enfants. Elles les maintient dans le devoir par l'affection, mieux que ne le font les instituteurs par leurs règlements et leurs systèmes de répression. Leurs tendres reproches produisent plus d'effet que les menaces et la froide logique de ceux-ci. Enfin, nous pouvons être certains que tout enfant élevé par des institutrices capables sortira de leurs mains pourvu de sentiments incompatibles avec une existence vicieuse. Son cœur sera sensible, ses goûts délicats, son esprit vif et subtil. Je ne doute pas que l'avenir ne soit pénétré de reconnaissance pour les services immenses qu'elles auront rendus à nos écoles. »

Ces fines et profondes appréciations ont été pleinement justifiées par l'autorité des faits : en 1868, dans 22 États de l'Union, on comptait 124,613 écoles fréquentées par 5,360,561 élèves, dirigées par 63,600 instituteurs et 135,250 institutrices, ce qui donne une proportion de 10 p. 100 en faveur des institutrices. Elle n'était que de 42 p. 100 en 1862. Elle s'accroît chaque jour. Chaque État tient à hon-

neur de créer des collèges où les filles sont initiées aux plus hautes sciences et leurs succès ont complètement répondu aux espérances de leurs fondateurs. Parmi ces derniers, on peut citer comme un exemple de ce que j'ai dit plus haut, un riche fabricant de bière, M. Vassar, qui en 1861 a donné 2,500,000 fr. pour fonder à Pougheepsie un collège de filles qui est une vraie merveille. Les résultats de ce mouvement se produisent déjà de la manière la plus heureuse. Les jeunes filles sont admises à suivre les cours des universités, et y participent à la collation des grades. Le 29 septembre 1868, le président de l'université de Michigan rappelait que la législature de l'État avait pris en 1867 la résolution suivante :

« Résolu que le but élevé d'après lequel l'université de Michigan a été fondée, ne sera atteint que lorsque les femmes seront admises au partage de ses droits et de ses privilèges. »

Depuis, ce vœu a été réalisé : plus de 300 docteurs du sexe féminin exercent la médecine dans différentes parties de l'Union, avec une distinction réelle. A Philadelphie, six d'entre elles sont inscrites à l'income-tax pour un revenu variant de 10 à 50,000 fr. A New-York, l'une d'elles gagne 80,000 fr. par an.

Ce n'est pas seulement dans les collèges créés pour elles que les jeunes filles étudient les sciences.

Plusieurs établissements reçoivent des élèves des deux sexes de 14 à 18 ans; celui d'Oberlin, fondé par trois vénérables pasteurs, en renferme plus de 1,200 logeant sous le même toit, assistant aux mêmes exercices, et tous les rapports attestent que ce système, pratiqué d'ailleurs dans les écoles élémentaires et secondaires, ne présente que des avantages: M. Hayen, principal de l'école supérieur de West-Roxbury près Boston, l'un des maîtres les plus respectés et les plus aimés du Massachusetts, affirme, après une expérience de seize années: « que lorsque les enfants des deux sexes sont réunis dans les mêmes écoles, il y a beaucoup moins d'*attraction* entre eux que lorsqu'ils sont élevés séparément. Ils sont les uns pour les autres comme frères et sœurs. »

M. Hippeau, auquel j'emprunte ce renseignement, le confirme par ces réflexions pleines de raison et de tact:

« Les attractions entre les sexes sont bien plus impérieuses, elles exercent dans les âmes de bien plus grands ravages, lorsque les jeunes gens et les jeunes filles vivent chacun dans un monde à part et ne connaissent que ce que leur apprennent les uns sur les autres les rêves de leur imagination. Accoutumés à se voir de près depuis l'enfance, à vivre à côté les uns des autres, comme les garçons et les filles dans la maison paternelle, ils ne s'abandonnent

pas à ces sentiments romanesques, à ces idées chimériques qui naissent bien plus naturellement dans leurs cœurs lorsqu'ils n'ont pas sous les yeux le spectacle de la vie réelle. Se trouvant sans cesse en rapport, ils échappent à ces dispositions malades à ces mélancolies sans objet, à ce vague des passions que l'on peut surtout observer dans toutes les maisons où une défiance exagérée les tient scrupuleusement éloignés les uns des autres. »

Mais c'est ici que se place une remarque importante, qui fera comprendre comment ce système d'éducation, si conforme aux lois de la nature et à celles de la vraie morale, ne pourra réussir en France comme aux États-Unis tant que nos mœurs et notre législation n'auront pas subi une profonde et nécessaire transformation. M. Hippeau l'indique en quelques lignes que feront bien de méditer tous ceux qui veulent fortement la régénération de notre pays : la question actuelle y est essentiellement liée. En parlant des jeunes filles américaines, il écrit :

« Elles n'ignorent pas surtout, et c'est là le point important, que la société veille sur elles, qu'elles les entoure de sa protection, que toute atteinte portée à leur dignité ou à leur honneur sera rigoureusement punie. L'opinion publique ne prend point parti pour le séducteur contre la jeune fille égarée et la loi frappe avec raison l'homme, le vrai coupable.

C'est sur cet accord de l'opinion publique et de la loi que se fonde la sécurité des familles, et quand on connaît l'Amérique, on peut affirmer qu'elle est pleinement justifiée.

« Chez nous, au contraire, nos lois, nos mœurs, nos préjugés, résultat de nos misérables traditions de galanterie, font considérer comme dangereuse la liberté dans laquelle sont élevées les jeunes filles, non seulement en Amérique et en Angleterre, mais encore en Suisse et en Allemagne. L'idéal de l'éducation a été longtemps pour les nôtres celle du couvent, d'où elles ne sortaient que pour se marier, et accomplir des devoirs auxquels elles étaient bien peu préparées. »

Avouons-le sans détour, les tristes erreurs sur lesquelles la société française s'obstine à fermer les yeux constituent à sa charge une iniquité permanente, un abus coupable de la force, une méconnaissance inqualifiable d'une des principales causes de son trouble et de son affaiblissement. Nous faisons de nos femmes des idoles, et nous les sacrifions brutalement à notre égoïsme : impitoyables pour leur fautes, plus qu'indulgents pour les nôtres, nous exigeons d'elles une vertu exemplaire et nous nous glorifions de les entraîner dans le vice ; et quand leur faiblesse pour nous les a perdues, nous les ensevelissons dans le déshonneur, qui ne nous atteint pas, car nous sommes d'autant

plus prisés que nous avons montré plus d'habileté dans la séduction et moins de sensibilité de cœur.

Aussi, tandis que dans presque toutes les contrées de l'Europe, l'Italie et l'Espagne exceptées, les jeunes filles circulent seules dans les rues, vont à l'église, à l'école, font leurs emplettes et leurs affaires sans courir aucun risque, il est impossible de songer à donner aux nôtres la même liberté. Elles seraient exposées à des persécutions, à des insultes dont les passants se riraient et dont la dénonciation à un magistrat les couvrirait de ridicule sans amener aucune répression efficace. Ce n'est là cependant qu'un des moindres côtés de ce mal. Pense-t-on à ces milliers de jeunes filles qui dans les villes, dans les bourgs, à la campagne, n'ayant d'autre protection qu'elles-mêmes, n'ont pas reçu l'instruction qui pourrait les éclairer et les soutenir ? ignorantes et crédules, elles ont à lutter à la fois contre leur cœur et contre les pièges du libertinage. Elles entendent murmurer à leurs oreilles des paroles enchanteresses qui les fascinent : quoi de plus enivrant que de se croire aimée ! quoi de plus naturel que d'accepter avec confiance les promesses scellées par les plus doux serments ! Le misérable débauché qui ne cherche que le plaisir a toujours mille prétextes plausibles pour ajourner un mariage solennellement convenu. La pauvre victime qui s'abandonne ne peut deviner la per-

fidie au milieu des transports de la passion ; — mais bientôt la froideur succède aux emportements de l'amour. Le séducteur placé en face d'un devoir sacré fuit lâchement, il court à une autre conquête, tandis que la malheureuse délaissée dévore ses larmes, cache sa honte, et succombe à sa misère — quelquefois — trop souvent — écrasée sous le poids de la réprobation sociale, elle demande son salut aux criminels artifices de praticiens en basses œuvres ; quelquefois aussi, égarée par le désespoir, elle est poussée au plus monstrueux de tous les forfaits par la terreur de la malédiction qui pèsera sur elle et sur le triste fruit de sa faiblesse.

Alors la société intervient et livre cette mère dénaturée à la justice, qui la frappe légitimement. Quant à celui qui l'a précipitée dans l'abîme et qui est la cause directe de son crime, il demeure impuni et triomphant. Appelé comme témoin devant la cour d'assises, il invoque le nom de Dieu pour faire condamner l'infortunée qu'il a trahie, aucune peine n'est édictée contre cette cette sauvage complicité. — On a vu celui qui s'en était rendu coupable en tirer vanité en face des magistrats indignés qui n'avaient d'autre ressource contre un tel cynisme qu'une flétrissure publique, malheureusement impuissante — puisqu'elle était démentie par la tolérance de la loi.

Et ce n'est pas seulement dans ces drames navrants qu'éclate le vice de cette loi inhumaine, tous les jours elle consacre et couvre l'abandon d'enfants rattachés par des liens non équivoques à des pères sans conscience qui les rejettent comme un vil fardeau. J'ai connu un homme, mort aujourd'hui depuis de longues années, riche, bien né, occupant une haute position ; il avait contracté une liaison qui s'était prolongée dix-huit ans. La jeune fille qu'il avait séduite avait partagé son existence, porté son nom, et lui avait donné huit enfants, élevés par lui comme les siens, bien qu'il ne les eût pas reconnus. Après cette longue cohabitation, il voulut se marier avec une jeune fille riche comme lui, il jeta les huit enfants et leur mère à la porte et le tribunal saisi d'une demande en pension alimentaire dut la repousser. Comme le disait juridiquement l'avocat du défendeur, son client en ne reconnaissant pas ses enfants avait voulu conserver la liberté de les renier, c'est-à-dire de les livrer à la misère ou à la corruption. Ainsi l'homme est le maître de la vie de l'être qu'il met au monde, il peut l'exposer à l'anéantissement ou à la dégradation, en en laissant la charge à la malheureuse femme qu'il a sacrifiée à sa brutalité.

Je me demande jusques à quand nous acceptons sans nous révolter contre elles ces iniquités sociales, et comment nous n'avons pas la sagesse



et le bon sens d'y porter un remède immédiat. Vainement les statistiques nous montrent l'accroissement des infanticides et des crimes contre les mœurs, vainement nous voyons se multiplier les séparations de corps et grossir le nombre des enfants abandonnés, vainement encore la législation des peuples voisins nous enseigne par quelles dispositions protectrices peuvent être sauvegardés les droits des jeunes filles et des mères, nous restons sourds à ces avertissements et le législateur semble d'accord avec l'opinion pour repousser toute réforme efficace.

Tant que nous n'aurons pas le courage et la clairvoyance d'accomplir celles qui doivent défendre la dignité et l'existence des femmes, tant qu'on n'aura pas modifié nos institutions civiles en ce qui touche la recherche de la paternité, la condition de l'épouse et de la mère dans la famille, le divorce, l'éducation des jeunes filles, quelque perfectionnée qu'elle soit, ne pourra produire les résultats féconds que nous constatons dans les pays où la législation est différente.

Mais comme tout s'enchaîne, ces considérations ne peuvent être pour ces hommes de cœur qu'un encouragement puissant à travailler avec un zèle infatigable à répandre l'instruction, à en faire comprendre les inestimables avantages et à combattre résolument les abus qui s'opposent à ce qu'elle

porte tous les fruits que nous sommes en droit d'en attendre.

## XI.

L'opinion publique est prête à seconder ce généreux effort; déjà quelques familles de la bourgeoisie ont donné un salutaire exemple en initiant leurs filles aux études supérieures, et bien que la race des Chrysales ne soit pas éteinte, on commence à comprendre que la science n'est pas incompatible avec les vertus domestiques et le gouvernement du ménage. L'État, qui conserve avec raison la direction de l'instruction publique, doit s'occuper de l'éducation des jeunes filles et créer pour elles des établissements qui serviront à la fois de modèle et d'encouragement. Mais je le reconnais, s'en remettre à son action et tout attendre de lui, ce serait se résigner à l'avance à un avortement ou tout au moins à un ajournement qui y ressemblerait beaucoup. Trop longtemps nous avons commis cette faute; ayons enfin le bon sens de vouloir et d'agir par nous-mêmes. La cause de l'instruction en France est celle de tout le monde, il faut que chacun lui apporte son dévouement, son concours, son aide pécuniaire.

Si en effet, aux jours de notre plus brillante prospérité, le gouvernement et les chambres déclaraient que les finances publiques ne pouvaient fournir les ressources nécessaires à la dotation de l'enseignement, que serait-ce aujourd'hui qu'elles ont à supporter les charges accablantes imposées par les folies de l'Empire ! On ne peut se défendre d'un sentiment amer quand on pense à ce qu'on aurait fait avec le milliard criminellement gaspillé au Mexique. Il a été englouti, et dix autres après lui, et de cet énorme sacrifice, la France n'a recueilli que la défaite et la mutilation. Rançonnée à outrance par un avide ennemi, elle est dépouillée, elle n'est point abattue ; elle puise dans son malheur l'énergie qui la sauvera. Elle a payé son rachat ; elle ne reculera pas devant la contribution qu'exige l'instruction publique.

Ne l'a-t-on pas vue, il y a quelques mois, aborder sans hésiter la réalisation de la colossale indemnité que la Prusse nous arrache ? On peut se rappeler l'enthousiasme excité par cette noble initiative. Sans doute, il était matériellement impossible qu'elle pût complètement aboutir. Elle aurait cependant produit des résultats considérables, si les regrettables nécessités de la politique ne l'avaient paralysée. Cette flamme patriotique peut se ranimer. C'était une grande, une sublime idée que de convier la nation entière à faire sortir

de son sein, par un élan spontané, les trésors nécessaires à la libération de son territoire. Ce ne sera pas une conception moins haute de provoquer dans tous les rangs une sainte croisade contre l'ignorance. Là est en effet le mal suprême dont nous devons triompher sous peine de destruction. Il faut que cette vérité pénètre dans tous les esprits et que celui-là soit considéré comme un mauvais citoyen qui ne ferait rien pour son succès. Partout où ils pourront se former, des comités doivent se réunir pour constater les besoins et chercher les moyens d'y satisfaire. Une action ainsi fractionnée, répandue sur toute la surface de la France, sera plus efficace qu'une direction centralisée au siège même du gouvernement. C'est ici que les conférences exerceront une influence précieuse; dans les pays où leur usage s'est acclimaté, elles rendent ce service spécial de faciliter la fondation et la propagation des œuvres utiles. Elles sont en Amérique un moyen constamment employé pour se procurer des sommes destinées à soulager une infortune publique ou privée, à établir des écoles, à ouvrir des routes, à construire une église, à doter une ville qui se crée un musée ou une bibliothèque. Les cinq conférences que j'ai faites pendant l'hiver de 1870 m'ont permis de mettre plus de six mille francs à la disposition de la société élémentaire pour l'instruction publique et des écoles profession-

nelles de jeunes filles. Mes collègues ont obtenu plus encore; que n'est-on pas en droit d'attendre aujourd'hui d'un mouvement auquel s'associeront tous les hommes éclairés! Ne peut-on pas espérer qu'ils voudront tous rivaliser d'ardeur; que cette noble émulation gagnera les départements, les cantons, les communes, et que nous arriverons ainsi rapidement à constituer un enseignement primaire sérieux, gratuit et laïque, embrassant les connaissances qui feront l'homme et le citoyen, complété par un enseignement secondaire mis à la portée de tous et donnant à la patrie la seule garantie solide sur laquelle la liberté politique puisse s'appuyer: les lumières et la moralité des générations qui vont prendre la robe virile?

Non, ce n'est point là un rêve. J'en atteste l'émotion profonde qui s'est emparée de la France depuis dix-huit mois et qui se lie trop bien à ses intérêts, à ses passions légitimes pour qu'on puisse craindre de la voir s'amortir. La réforme et la diffusion de l'instruction publique sont partout acceptées comme le mot d'ordre du progrès politique et social. Chacun sent que l'avenir est à la démocratie, mais que son règne nous mènerait aux abîmes si on la laissait plongée dans les ténèbres. Aussi de toutes parts on s'agite, on s'interroge, on se prépare; les écoles deviennent un objet d'attention et de sollicitude. D'importantes améliorations de détail y sont intro-

duites ; les hommes éclairés se réunissent, ils cherchent la voie qui doit les conduire le plus promptement au but. Jamais les circonstances ne furent plus favorables aux généreuses hardiesses des esprits convaincus.

Elles ne peuvent toutefois réussir qu'à une condition essentielle : le maintien, l'affermissement, l'extension du droit d'association ; en Angleterre et en Allemagne, limité par la loi, il est affranchi par les mœurs ; aux États-Unis, sa liberté est absolue. Les avantages que ces trois nations en ont retirés sont incalculables, c'est à lui qu'elles sont en grande partie redevables du prodigieux développement des sciences, de l'éducation, des institutions de bienfaisance et de secours ; il a puissamment contribué à la prospérité de l'agriculture et à l'essor de l'industrie. Courbée sous le joug d'un code draconien, la France est condamnée à étouffer dans son sein cette force vive qui décuple toutes les autres. Chaque citoyen y est suspect aussitôt qu'il se rapproche de son semblable, et veut penser, agir, se concerter avec lui. Le tribunal correctionnel attend celui qui oserait le faire sans le visa de la police. Comment, sous l'empire d'une semblable législation, s'étonner de la prédominance de l'individualisme ? Les pouvoirs publics l'enseignent, et sous prétexte du danger possible des associations, il les supprime.

Si cette législation était maintenue, il faudrait

désespérer de la liberté pacifique et féconde et se résigner à de nouveaux attentats de l'ignorance et de la passion brutale coalisées contre une incurable pusillanimité. Qu'on frappe de nullité les associations contraires à la loi, et qu'on punisse sévèrement ceux de leurs membres qui la transgressent, rien de mieux ; qu'on emprunte au droit civil les dispositions protectrices qui interdisent la permanence de l'indivision, qu'on circoncrive dans des limites fort étroites le bénéfice de la personnalité morale, je le comprends encore et je le demande ; mais qu'on persiste à soumettre à l'autorisation préalable d'une administration quelconque l'exercice d'un droit naturel et primordial, qu'on empêche les hommes d'échanger leurs idées, de grouper leurs intérêts, de prendre des résolutions en commun, de substituer à leur faiblesse individuelle la légitime puissance de l'association, c'est ce qui me paraît insensé, sous tous les régimes, particulièrement sous le régime qui a la prétention, quel que soit son titre officiel, d'avoir donné à la nation le gouvernement de ses propres affaires.

J'ai cité l'exemple de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Amérique ; celui de la Hollande n'est pas moins éclatant. Le petit peuple qui habite ce territoire, en grande partie arraché à l'Océan à force de patience et de génie, a su depuis longtemps conquérir les sympathies et l'estime de l'Europe

par sa sagesse et son amour de la liberté. Nulle part l'esprit d'association n'a été plus vivace et plus respecté, nulle part aussi ses œuvres n'ont été plus puissantes; ce n'est pas seulement en couvrant le pays de digues et de canaux admirables, en y créant des vastes ports, en lui donnant une marine, un instant souveraine des mers, qu'il a révélé son énergie et sa fécondité; il a été plus grand encore dans l'ordre moral. Lié aux franchises municipales qu'il a défendues contre la sanguinaire tyrannie des Espagnols, à l'amour de la patrie représentant pour chaque citoyen l'indépendance et la dignité, il est devenu l'âme de la nation en y développant la vie intellectuelle en même temps que l'activité commerciale et agricole; Les établissements scientifiques et charitables, les écoles, les universités, les académies, les sociétés d'encouragement, de secours et de travail, les cercles consacrés aux honnêtes délassements, les gymnases, les réunions destinées aux lectures, aux conférences, se sont multipliés dans une proportion considérable et ont contribué singulièrement à la culture des esprits, au bien-être, à la paix publique, au patriotisme de tous. La Hollande peut être fière de ces inestimables avantages; elle les doit surtout à son inébranlable résolution de maintenir chez elle la pratique de la liberté et particulièrement de la liberté d'association; elle l'a prouvée récem-



ment en refusant d'interdire le congrès de la Société Internationale des Travailleurs. L'événement a donné raison à son bon sens et à sa tolérance; chassés par la police, les affiliés de l'Internationale auraient crié au martyr et resserré leurs rangs; maîtres du terrain, ils en ont fait un champ de bataille, où les discordes intestines se sont chargées de les confondre et de les disperser.

Cet incident renferme une leçon dont il serait cependant sage de profiter; les éternels apôtres de la répression devraient commencer à comprendre qu'en s'obstinant à combattre les idées par la force du bras séculier, ils proclament leur peu de foi dans la puissance de la vérité; ils devraient aussi, en regardant autour d'eux, s'apercevoir qu'ils isolent de plus en plus la France en la condamnant au système de la défiance et de la peur. Qu'ils la laissent enfin agir par elle-même; qu'ils cessent d'épier d'un œil jaloux les pensées et les actes de chacun de ses citoyens; qu'ils aient la loyauté de mettre d'accord leurs actes et leurs discours: parlant sans cesse de la souveraineté de la loi, qu'ils prennent leur parti de n'empêcher que ce qu'elle prohibe.

La liberté d'association sera, je n'en doute pas, l'un des instruments les plus efficaces de notre régénération, et quant à moi, loin de la redouter, je crains qu'on n'en use pas assez. Nous avons,

sous ce rapport tristement oublié les traditions de nos pères. — Le double fléau des révolutions et du despotisme qui s'est violemment déchaîné sur nous pendant plus de trois quarts de siècles, nous a tellement façonnés au régime de l'arbitraire, que l'action du pouvoir nous semble indispensable à la sécurité des chacune de nos entreprises. Il est temps de sortir de tutelle, le malheur nous l'ordonne aussi bien que la dignité. L'histoire nous montre ce que peuvent les hommes inspirés par une pensée commune, et marchant de concert vers un même but ; là est le secret de l'autorité formidable que le catholicisme a exercée pendant de longs siècles et de celles qui lui reste encore, malgré tant de raisons d'affaiblissement. C'est aussi par la liberté d'association appliquée à l'industrie et au commerce que la richesse des peuples s'est accrue avec une si prodigieuse activité ; ses bienfaits au point de vue moral et politique ne seront pas moindres ; elle seule peut et doit nous aider à résoudre les redoutables problèmes qui se posent devant nous, et qu'il serait insensé d'abandonner au hasard.

Je dirai de la liberté d'association ce que j'ai dit plus haut de la liberté des discussions ; il serait puéril de la considérer comme un remède à toutes nos plaies sociales ; mais on peut affirmer à coup sûr qu'elle sera l'un des agents les plus efficaces de leur guérison. Ma conviction sur ce point est telle,

que lorsque je cherche l'idéal d'un gouvernement assurant la plus grande somme de moralité, de lumière, de paix, de garanties pour l'exercice des droits de tous, je le place dans un système d'associations comprenant tous les citoyens sans en excepter un seul, imposant à chacun d'eux des devoirs de solidarité vis-à-vis de ses coassociés, créant la surveillance, le secours, la responsabilité. L'application de ce système combattrait avantageusement deux désordres graves qui tiennent, l'un à la nature des choses, l'autre à notre constitution, à nos traditions, à nos mœurs particulières, je veux parler du paupérisme et de l'oisiveté.

Tous ceux qui se sont occupés d'assistance publique savent de quelles difficultés cette obligation sociale est environnée ; l'insuffisance des ressources et surtout leur vicieuse répartition entraînent des abus et des injustices qui souvent stérilisent ou corrompent les meilleures institutions. Le cœur se serre quand on pense aux nombreuses victimes succombant lentement à une misère qu'on ignore ou qu'on ne peut soulager ; il n'est personne qui n'ait quelquefois soulevé un coin du voile qui cache les souffrances d'une partie malheureusement trop considérable de la population des grandes villes ; il n'est personne non plus qui, cédant à la pitié, n'ait essayé dans l'étroite limite de son action de vaincre le mal, ou de le diminuer, et qui ne se soit

bien vite aperçu que cette œuvre est au-dessus des forces individuelles. Aussi a-t-elle toujours inspiré le zèle des associations religieuses ; elles seules pendant un grand nombre des siècles ont pu l'accomplir ; aujourd'hui même elles s'y consacrent encore avec le plus louable dévouement, mais elles n'ont pu échapper à l'esprit de secte, quelquefois même à la passion politique, qui éloignent d'elles un grand nombre d'infortunes ; d'ailleurs elles se préoccupent plus de l'aumône que de l'aide morale, on sent toujours que ceux qui les dirigent songent avant tout à faire leur salut, et que leur charité est un placement à gros intérêt. Il faut aux déshérités d'une démocratie un soutien plus général et plus efficace. Les sociétés de secours ont indiqué la voie ; elles savent où vont leurs ressources et ne laissent en arrière aucun malheureux digne d'y participer. Qu'on les suppose établies de manière à ce que chaque citoyen soit tenu à faire partie de l'une d'elles, et l'on aura créé un levier puissant contre la misère. Le paupérisme pourra être systématiquement attaqué avec des ressources forcément proportionnées à ses besoins, avec un contrôle qui écartera les faux indigents, avec un patronage qui permettra de substituer souvent le travail à la remise d'une somme d'argent ; une lumière discrète et tout intérieure se fera sur chaque besogneux ; on relèvera ceux qui ne sont qu'abat-

tus, on réduira les autres au nécessaire, et on ramènera ainsi doucement à l'activité tous ceux qui pourront encore être utiles. En se mêlant ainsi pour s'entr'aider, en se connaissant mieux, les hommes seront naturellement rappelés à la pratique des vertus primordiales : l'amour de son semblable, l'oubli de soi-même, le désir de faire le bien ; et la pure satisfaction qu'ils en retireront développera en eux les qualités et les sentiments qui font les vrais citoyens.

A côté du paupérisme, avec lequel la liberté d'association engagera une guerre heureuse, j'ai placé l'oisiveté, qui est en France plus commune et plus pernicieuse qu'on ne le croit ordinairement. J'en ai accusé nos traditions, et en effet on peut dire que pendant de longues années nulle part le travail n'a été moins en honneur que chez nous. C'est encore à l'influence du despotisme de nos rois et à l'absence des libres institutions qu'il faut l'attribuer. Notre ancienne noblesse, si admirable par sa bravoure, ne s'est jamais considérée que comme la décoration de la monarchie. Elle a voulu imiter son faste et ses galanteries. N'estimant rien de plus beau que de plaire au prince et de lui faire sa cour, elle a repoussé comme un déshonneur toute occupation qui lui aurait créé un devoir autre que celui de la vassalité. Vivre noblement, c'est-à-dire ne rien faire en dehors du métier des armes, était la loi du

gentilhomme. Cet exemple a porté ses fruits. Tout bourgeois enrichi a désiré l'oisiveté comme l'existence la plus honorable. Il l'a voulue surtout pour ses enfants. « Je travaille pour mon fils, il aura le bonheur de ne rien faire, » a été pendant la première moitié de ce siècle la profession de foi des pères de famille modèles. Beaucoup trop encore y persévèrent, et se tuent à amasser des richesses qui seront une prime à l'inconduite et à la dissipation.

Ici d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, ce préjugé fatal rencontre l'appui et la complicité de la loi. En consacrant l'égalité des partages, elle a posé un grand et salutaire principe, et quelque séduisante que soit la théorie opposée, qui introduirait parmi nous la liberté de tester, l'intérêt et le bon ordre des familles, l'avantage de maintenir l'union entre les frères et sœurs, me semblent ordonner au législateur de n'introduire sur ce point délicat aucune innovation dans notre droit civil. Toutefois la règle que je défends a ses inconvénients; les diminuer serait un service véritable rendu au pays. L'enfant, étant assuré que le patrimoine paternel ne lui échappera pas, le regarde comme sien et se repose sur sa possession. Si le revenu qu'il en obtiendra suffit à ses désirs et s'il n'est pas stimulé par un sentiment d'honneur, il s'abandonnera facilement aux flatteries de son entourage. Il se rebu-

tera aux premières difficultés qu'on rencontre au seuil de toutes les carrières, il se résignera à végéter mesquinement en laissant s'atrophier en lui les ressorts de l'énergie morale ; il ne cherchera même plus à secouer la torpeur de cette somnolence malsaine, devenue bien vite chez lui une maladie incurable.

C'est surtout en province, dans les petites villes, dans les bourgs, que se trouvent ces hommes inutiles, aussi à charge à eux-mêmes qu'aux autres. L'ennui les dévore, ils n'ont pas la force de le chasser par le travail, ils peuplent les estaminets et les cercles, y tiennent le dé dans les conversations politiques, et jouent leurs consommations aux dominos ou aux cartes. Que leur a-t-il manqué pour échapper à ce marasme ? une instruction rationnelle et des motifs d'émulation. Si dès le premier âge on leur eût enseigné que chacun se doit à sa patrie, à sa famille, et qu'il est coupable de ne pas mettre à leur service ses facultés naturelles ; si de plus ils avaient su de bonne heure qu'ils auraient à subir le contrôle de camarades avec lesquels ils sont liés par des obligations communes et dont ils ont intérêt à conquérir l'estime et l'appui, ils auraient fait un effort sérieux et triomphé de leur mollesse.

Les malheurs qui nous ont si rudement frappés ont déjà, j'en conviens, amené une réforme capitale

dont il faut attendre les plus heureux résultats. L'abolition du remplacement militaire combattrait le mal que je signale, par des moyens analogues à ceux que fournit l'association. L'armée n'est, en effet, qu'une association fondée sur le devoir, sur l'obéissance, sur le dévouement à la patrie et à la loi. En faisant passer tous les citoyens sous son drapeau, on les formera à la pratique de ces nobles vertus. Unis par la solidarité des fatigues, des sacrifices, de la discipline, relevés par l'esprit de corps, éclairés par un mutuel contact, ils conserveront à leur rentrée dans la vie civile les sentiments qu'ils auront puisés à cette école nationale; ils mettront leur honneur à ne pas déchoir et repousseront comme indignes d'eux ces habitudes de frivolité et de paresse qui sont encore si facilement acceptées aujourd'hui.

Aussi, tout en étant profondément convaincu que le service obligatoire est indispensable pour donner à notre force militaire la puissance qu'elle n'a jamais eue, je le tiens pour bien plus nécessaire au changement qui doit se faire dans les mœurs et dans les idées de la population tout entière. La guerre nous a permis de juger la portée de cette salutaire innovation. Chacun de nous pourrait citer de nombreux exemples de transformations complètes opérées par la seule influence d'un grand devoir accompli en commun. Que de jeunes gens insou-



ciants et légers jusque-là sont, en quelques mois, devenus des modèles de gravité, de raison, de courage et d'abnégation personnelle ! Ils ne me démentiront pas quand je dirai à quel point ils ont été touchés de l'esprit fraternel de leurs camarades, ne marchandant jamais les égards et les bons procédés à qui savait les mériter. Cet échange de bons offices, cette parfaite égalité d'existence, cette participation aux mêmes périls, aux mêmes souffrances, à la même règle, adoucissant les uns, fortifiant les autres, a créé entre tous une sorte de fonds commun d'affection et de dignité, duquel se sont dégagés pour ne plus s'effacer, la notion du bien et le respect de soi-même.

Un artiste de ma connaissance, aussi éminent par le caractère que par le talent, avait un fils merveilleusement doué, qui à la fin de ses études pliait sous le poids des couronnes universitaires. Ses parents en étaient fiers et lui prédisaient de brillants succès. Il y crut lui-même, et trouvant autour de lui tout riant et facile, il pensa qu'il était toujours temps d'aborder la vie sérieuse et que le plaisir était trop charmant pour ne pas lui donner les belles années de sa jeunesse. Vainement son père essayait-il de lui ouvrir les yeux en lui répétant que la richesse qui l'éblouissait était le fruit d'un travail opiniâtre auquel il consacrait chacune de ses heures, et qu'il serait impie de la jeter aux

profusions du monde. Fasciné par mille séductions enchanteresses, l'enfant ne voulut rien entendre, il se lança dans le tourbillon ; il allait y périr, lorsque la guerre éclata comme un coup de foudre et l'arracha à ses folles dissipations. Il prit un fusil comme simple mobile. Il était à Châtillon dans cette journée néfaste où, sans consulter leurs forces, nos généraux se jetèrent sur un ennemi puissant qui commençait à nous investir. On sait comment quatre régiments abandonnèrent le champ de bataille, en proie à une panique inexplicable. Le jeune mobile fut parmi ceux qui résistèrent vaillamment et fut fait caporal ; à Champigny il était sergent, au mont Avron, officier. Adoré de ses camarades, il leur apprenait à souffrir en étant le plus courageux et le plus résigné. Quand la fortune eut trahi nos efforts, il déposa son épée et dit à son père : Le fils qui refusait d'écouter vos sages conseils n'est plus ; celui qui vous est rendu n'oubliera jamais les leçons que lui ont données les braves gens au milieu desquels il a vécu pendant cinq mois ; désormais il veut être l'homme du travail et du devoir. Depuis, il a tenu parole et la patrie a reconquis un citoyen qui l'honorera par sa vertu.

C'est ainsi que les âmes se retrempent et que les mœurs se réforment. Le service obligatoire contribuera puissamment à ce résultat. La liberté d'association y aura aussi une large part. Du reste,

elle est dans les nécessités de la démocratie ; on peut en retarder, mais non en étouffer l'expansion, L'industrie paraît en avoir compris les avantages, car, indépendamment des nombreuses sociétés de secours qui se sont formées dans son sein, plusieurs professions se sont constituées en corporation libres qui ont leur gouvernement, leur discipline, leur autorité. Ces tentatives doivent être encouragées. L'État ne peut que gagner à ce que les citoyens se groupent et s'entr'aident. Je ne demande pourtant pas qu'il leur impose ce fractionnement. Le système des tribus a été appliqué : il a eu, il a encore ses partisans, on peut le défendre par de graves raisons ; celles qui doivent le faire repousser sont néanmoins décisives, et la principale est tirée du danger auquel il expose la liberté. Ce que je souhaite à mon pays, c'est la nette intelligence du devoir qui oblige les hommes à vivre les uns pour les autres, et la possibilité de le mettre en pratique sans avoir à redouter aucune entrave. Ce que je voudrais pour lui, c'est que les associations s'y multipliasent pour les secours, pour le patronage, pour l'instruction publique, pour l'étude des sciences, pour la défense des intérêts généraux et particuliers. Le bien qu'on en retirerait serait immense. En laissant à chaque idée la faculté de subir l'épreuve de la pratique, on dissiperait bien des erreurs, on apaiserait bien des impatiences, on enlèverait à d'au-

dacieux agitateurs bien des prétextes de récriminations et de violences. Cette opinion est celle d'esprits éminents qui luttent avec courage contre les préjugés du passé. L'année dernière, au congrès des catholiques de Mayence, M<sup>sr</sup> de Ketteler, un des évêques les plus considérables et les plus instruits de l'Allemagne, disait : « Si les gouvernements, librement et en s'éclairant, pouvaient donner à la classe des artisans une organisation qui leur permît de se développer en association vigoureuse et de recouvrer l'indépendance nécessaire, nous regarderions cette mesure comme l'une des plus importantes et des plus bienfaisantes. Mais il faut presque désespérer de voir nos gouvernements actuels prendre une initiative créatrice. »

Ces sentiments sont exprimés avec la même énergie par un écrivain qui doit sa légitime réputation autant à ses qualités d'homme de bien qu'à son amour de l'étude et à son talent. Dans un remarquable travail sur les coalitions et les grèves, M. d'Eichtal écrit ce qui suit<sup>1</sup> :

« Chaque fois que les classes conservatrices se laissent entraîner par une fausse notion de leurs intérêts à des mesures prohibitives, c'est au socialisme autoritaire qu'elles prêtent des armes. Leurs précédents et leurs exemples seront retournés con-

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> mars 1852.

tre elles... Sachons résolûment accepter les premiers périls de la liberté, si nous ne voulons pas être étouffés sous le despotisme démagogique, qui est le pire de tous. »

M. Paul Leroy de Beaulieu, qui honore à un si haut point la presse par sa science et sa modération, n'est pas moins explicite : « Les articles du Code pénal, dit-il<sup>1</sup>, qui prohibent d'une manière absolue toute espèce d'association et qui soumettent ainsi depuis plus d'un demi-siècle la société à un état de siège permanent, doivent être classés au nombre de ces armes vieilles dont il est dangereux de faire usage. »

Enfin, en commençant son grand et bel ouvrage sur l'histoire des classes ouvrières en France, ouvrage justement couronné par l'académie, M. Levasseur fait cette déclaration :

« Ceux qui étudieront ce livre sans avoir d'idées préconçues sur la matière seront amenés (je veux au moins l'espérer comme récompense de mon travail) à penser avec l'auteur que les deux grands principes qui ont le plus fait prospérer dans notre siècle notre industrie, ainsi que nos classes ouvrières, et sur lesquels reposent leurs plus solides espérances d'avenir, sont : la liberté et l'instruction. »

1. *Journal des Débats*, 21 août 1872.

## XII.

Ces imposants témoignages confirment et justifient les jugements que j'ai portés dans le cours de cette trop longue étude : ils montrent, comme j'ai essayé de le faire, la voie dans laquelle doivent s'engager les hommes de talent et de cœur qui ont foi dans les principes et veulent en ranimer le respect. Renouer par les mains de la liberté le lien qui nous rattache à l'infini, répandre à flots la lumière de la science, rapprocher les hommes et leur apprendre à devenir meilleurs et plus heureux en s'unissant étroitement les uns aux autres : c'est une noble et immense tâche, digne des ambitions élevées et des grands caractères. Le gouvernement qui l'accomplira aura plus fait pour la gloire et la prospérité de la France que le plus victorieux de ses conquérants. Les écrivains et les orateurs qui la faciliteront auront une large part de la reconnaissance publique. Qu'ils se mettent donc à l'œuvre, qu'ils s'abandonnent généreusement à la passion de bien faire. Jamais peut-être la France n'a eu des droits plus augustes à l'amour et au dévouement de tous ses enfants. Victime d'elle-même, déchirée et mutilée par sa faute, elle veut se ressaisir tout entière.

Elle veut redevenir ce qu'elle a été, plus encore, puisqu'elle aura la leçon du malheur et le prestige de la rénovation. Elle court au devant des réformes et ne demande à ceux qui la guident que de n'être plus trompée.

Le maintien scrupuleux et ferme de la liberté doit être sa première garantie, mais la liberté ne suffit point, elle ne résout pas à elle seule toutes les difficultés que font naître les rapports des hommes entre eux et les exigences des gouvernements qu'ils se donnent. Comme toutes les nations européennes, la France a l'intuition vague et confuse des transformations inévitables, nécessaires à l'assiette des sociétés modernes ; ignorante et incertaine, placée sur les confins de deux mondes, l'un qui s'efface, l'autre dont les formes sont encore indécises, elle hésite et doute ; elle prête une oreille troublée aux rêves des théoriciens, aux déclamations des ambitieux, aux colères des fanatiques ; tous lui promettent la puissance et le bonheur, tous flattent ses appétits et ses passions. Il faut la prémunir contre ces séducteurs ; mais à ceux qui l'excitent à revendiquer des institutions qui lui assurent la possession de la justice et de la vérité il n'y a rien à répondre, si ce n'est d'aller au devant de leurs vœux en cherchant au plus vite les moyens pratiques de les réaliser.

Il serait puéril de le contester : les peuples

même les plus despotiquement gouvernés sont renués profondément par le souffle démocratique ; l'autorité de l'homme sur l'homme y diminue à mesure que celle de la loi grandit ; l'empire de l'opinion publique s'étend et s'affermi, et bien que la souveraineté de la force ait semblé dans ces derniers temps effacer toutes les autres, ce triomphe ne peut être que précaire et passager ; certaines nations peuvent subir l'entraînement de l'enthousiasme ; la raison, l'intérêt et l'exemple les ramèneront à la notion de leurs droits et au désir légitime d'être maîtresses d'elles-mêmes.

En présence de ce mouvement général et puissant, on peut appliquer à l'époque où nous sommes la parole prophétique du poète à l'avènement d'Auguste :

*Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo,*

avec cette différence toutefois que le despotisme du premier des Césars marquait le déclin de la société romaine, tandis que l'épanouissement de la démocratie est l'aurore d'une ère nouvelle de progrès scientifique, de résurrection morale et de prospérité matérielle.

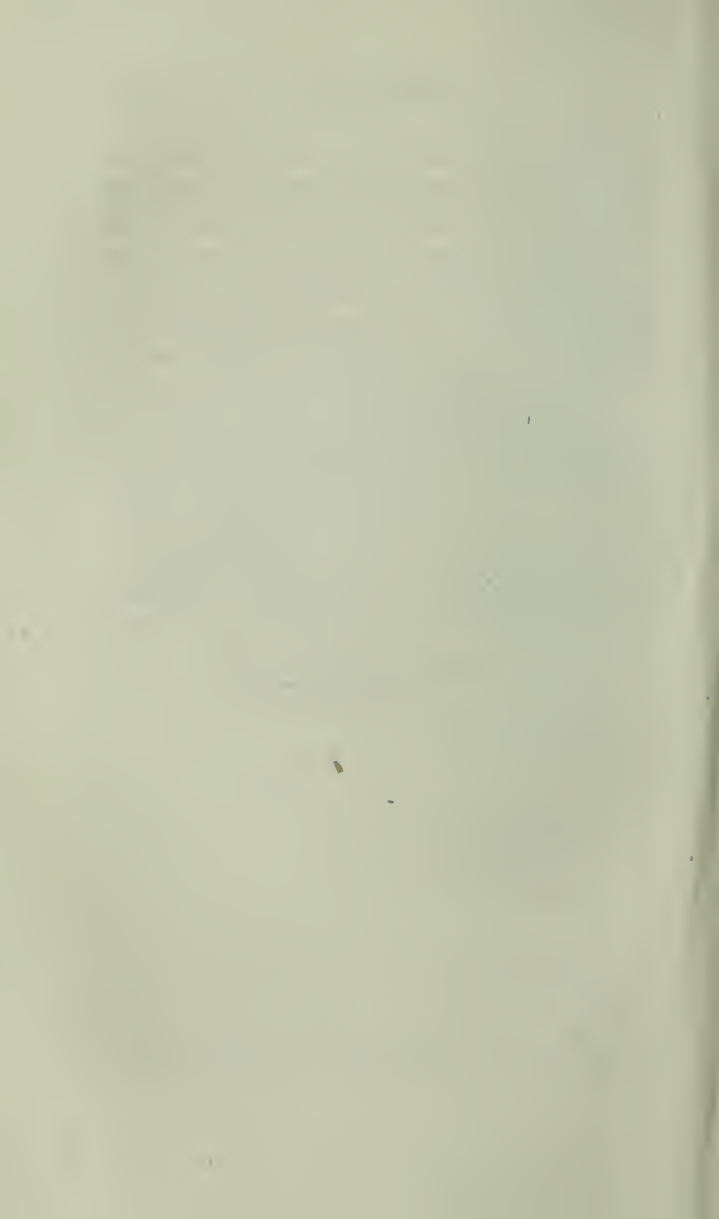
Mais, en présentant ces hautes destinées, il est permis aussi de deviner les efforts, les sacrifices, les douloureuses épreuves qu'elles coûteront. Une loi mystérieuse qui échappe à notre faible intelli-



gence condamne l'humanité à marquer chacun de ses progrès par une trace sanglante ; elle avance cependant vers le but qui lui est assigné et qui n'est autre que l'égalité des droits, la pleine possession de la liberté, l'application stricte de la justice. C'est sur cet idéal que les hommes éclairés et généreux, heureusement nombreux en France, ont le regard constamment fixé ; la lutte, le labeur, les déceptions ne les arrêtent pas ; soutenus par leur foi, ils n'attendent d'autre récompense que celle du devoir accompli ; ils se consolent facilement des jugements injustes, si les idées qu'ils défendent triomphent ; ils ont à l'avance placé leur âme plus haut que la fortune et ne demandent d'autre faveur à Dieu que celle de servir jusqu'à leur dernière heure la cause de la vérité.

C'est pour eux que j'ai écrit, c'est en eux que je mets mon espérance.

Septembre 1872.



DE

# L'INFLUENCE DES MOEURS

## SUR LA LITTÉRATURE

Discours prononcé le 10 janvier 1869

à la salle Valentino

---

MESDAMES ET MESSIEURS,

Les paroles beaucoup trop bienveillantes de notre président<sup>1</sup> ajoutent singulièrement à l'embarras naturel que j'éprouve en me levant au milieu de ce brillant auditoire pour l'entretenir des lettres et de l'action qu'exercent sur elles les mœurs des nations au milieu desquelles elles se produisent; les lettres, c'est-à-dire la manifestation de la pensée humaine dans ce qu'elle a de plus saisissant, de plus fort et de plus durable. C'est cet aliment merveilleux dont l'humanité

1. M. Laboulaye.

tout entière vit; c'est le langage écrit ou parlé donnant à l'intelligence de l'homme cette fixité, ce corps qui, sans lui rien ôter de sa nature immatérielle, l'enveloppe cependant de splendeur et d'immortalité.

Et quand j'élève mon regard vers elles, quand j'essaye de les contempler, mesurant leur grandeur et ma faiblesse, je sens l'inquiétude me gagner; je sens combien il est difficile de traiter un semblable sujet; comprenant tout ce que la multiplicité de mes travaux, la faiblesse de mes études spéciales, devraient m'inspirer de légitime méfiance, je suis tout prêt à m'asseoir, à me taire au lieu de parler, et je le ferais si je ne consultais que mon propre salut, si je n'étais rassuré par votre bienveillante indulgence, sur laquelle je crois avoir le droit de compter, surtout par le sentiment commun qui nous réunit. En effet, comme vous l'expliquait en termes si excellents l'homme distingué qui préside cette réunion, il n'était pas inutile d'affirmer une fois de plus cette liberté dont nous prétendons user, non pas pour nous arrêter en route, mais pour atteindre les autres

et les posséder comme des hommes sincères et convaincus.

C'est avant tout la pensée qui nous rassemble. Cette communication des hommes les uns avec les autres élève leurs âmes et les rend meilleurs. Quelle que soit la forme qu'elle affecte, elle confond les sentiments et les pensées. Quelle force pourrais-je avoir si je ne cherchais pas à traduire les vôtres, et si, à l'avance, je ne me faisais pas au moins cette illusion qu'en parlant au milieu de vous, ce sera votre propre parole que je ferai entendre, ce seront vos espérances qui m'animeront, ce seront vos désirs, vos aspirations et vos craintes dont j'essayerai d'être l'interprète consciencieux.

Mais ce qui me rassure encore après cette pensée commune qui nous réunit, c'est le but que nous poursuivons.

Comme vous l'a très-bien dit notre président, les réunions publiques peuvent avoir des objets divers. Chez les nations libres, le choix appartient à tous. Nous sommes plus limités dans l'exercice de cette faculté, et, dans la nécessité où nous sommes de ne pas enfreindre certaines

limites qui nous sont imposées, nous devons nous restreindre; toutefois si cette restriction s'applique à l'objet de la réunion, son but nous appartient, et rien n'était plus légitime et plus naturel, en parlant des lettres pour les mieux honorer, que de consacrer cet hommage à l'éducation populaire, à l'instruction primaire. Remontant ainsi à cette source des lumières qui va sans cesse en grandissant par sa naturelle et propre expansion, et trouvant nous-mêmes, sous l'arbre de la science, le repos qui nous rafraîchit et nous satisfait, nous choisissons les fleurs les plus pures qui s'offrent à notre main, et nous en répandons la semence sur ce sol généreux qui répondra à nos efforts par une abondante récolte.

C'est donc, Messieurs, une pensée toute naturelle et presque de piété filiale, que de consacrer, vous l'obole que nous vous avons demandée, et moi mon humble effort, à la Société d'instruction élémentaire.

Je ne pense pas, Messieurs, que même en dehors de cette enceinte, il se puisse aujourd'hui rencontrer un apôtre de l'ignorance. Chacun comprend qu'il n'y a pour la société de salut

que dans l'émancipation de l'intelligence. Comment ne verrait-on pas dès lors avec sympathie l'œuvre entreprise pour produire à la racine même de la société ce qui fait sa force et sa vie, ce qui doit être sa splendeur et sa vertu, pour initier tous les citoyens à ces connaissances primordiales qui leur permettront d'entrer en communication directe avec tous les grands esprits de l'antiquité, du temps intermédiaire et des siècles modernes, qui, comme des phares lumineux, éclairent la route que nous devons parcourir?

Voilà donc notre but. Et dès lors, permettez-moi de vous le dire : les inquiétudes que je concevais tout à l'heure, elles commencent à se dissiper. Au milieu de vous je me sens moins téméraire, et dès l'instant que les intentions sont droites, que l'objet que nous traitons ne dépasse pas notre compétence, que le but que nous poursuivons est louable et honnête, nous voici, Messieurs, suffisamment rassurés contre nous-mêmes et contre ceux qui pourraient se méfier de nous : nous pouvons simplement entrer en matière.

Mais pour entrer en matière dans un sembla-

ble sujet, que d'écueils ! le premier, c'est celui qui vous était signalé tout à l'heure avec tant de grâce et d'esprit : savoir se borner.

Plutarque raconte que Phocion, un grand citoyen et un orateur exercé, se promenait avec agitation au pied de la tribune où il allait monter. Un de ses amis l'aborde et lui dit : « Tu cherches à ajouter quelque chose à ta harangue ? — Non, répondit-il, je cherche ce que je peux en retrancher pour être digne du peuple qui va m'entendre. »

Admirable leçon, trop souvent dédaignée, je ne veux pas dire par tel ou tel orateur, mais pour ainsi dire par tous ; car, suivant trop complaisamment leur propre pensée, ils ne prennent pas garde, dans les développements qui les séduisent, que l'attention peut se fatiguer, ou que leur auditeur n'est pas toujours docile à leur parole. Quant à moi, j'essayerai de ne pas trop oublier Phocion, et si par hasard je m'égarais, je vous prie, Messieurs, de me faire apercevoir que son souvenir n'est pas assez présent à ma pensée.

Il faut donc se borner, car la matière est



vaste et presque infinie, et, pour le faire, il me paraît sage de ne pas sortir du temps où nous vivons, de nous occuper de nous-mêmes, de faire en quelques mots une sorte d'examen de conscience littéraire, et de nous poser cette question toujours redoutable : « La littérature actuelle est-elle en progrès ou en décadence ? Les mœurs qui doivent agir sur elle, comme elle agit sur les mœurs, sont-elles faites pour élever le niveau littéraire, ou tout au contraire menacent-elles de l'abaisser ? »

C'est là, Messieurs, un grave problème. J'essayerai de le toucher avec discrétion ; j'ai aujourd'hui la très-grande bonne fortune de pouvoir accomplir le devoir qui me conduit au milieu de vous sans blesser personne, et si vous me permettez d'exprimer mon opinion, je répondrai à cette question : « Non, la littérature actuelle n'est point en décadence. » Est-elle en progrès ? je vous demande la permission de faire mes réserves à cet égard, et d'ajouter seulement que si la littérature actuelle n'est pas en décadence, elle a été bien près du danger qui l'y exposait. Je crois qu'elle y a résisté, et cepen-

dant l'épreuve n'est pas encore terminée, et elle a besoin de votre concours ; car si je suis assez heureux pour exprimer des idées que vous puissiez partager, vous verrez, Messieurs, que la littérature n'est point une œuvre exceptionnelle, qu'elle appartient à tous. Je disais tout à l'heure qu'elle était l'existence humaine tout entière, vous ne sauriez donc y être étrangers, et ce sera votre propre secours que dans un instant j'invoquerai.

La littérature, à mon sens ; — ceci, Messieurs, est un lieu commun ; les lieux communs ont une très-grande valeur, car ils expriment une vérité expérimentale accueillie par tous ; ils sont d'ailleurs un excellent point de départ à toute espèce de raisonnement ; — la littérature, dis-je, est nécessairement en proportion exacte de l'état intellectuel et moral d'un peuple, et l'on peut affirmer qu'elle atteindra son apogée lorsqu'elle se produira au milieu d'une nation qui saura pratiquer la vertu, qui respectera la dignité personnelle, et qui, marchant dans sa force, méritera de posséder la liberté. Nous ne pouvons, à cet égard, nous faire d'illusion, car si

c'est la théorie qui nous inspire une semblable proposition, l'histoire vient à l'instant la justifier.

Regardez, en effet, en arrière. Quel admirable spectacle s'est produit dans des siècles qui sont déjà loin de nous ! Où est apparue la plus étonnante manifestation de la pensée humaine qui jamais se soit révélée ? Précisément dans une contrée qui semble avoir été choisie pour cette œuvre privilégiée. Elle est sur les confins de l'Europe et de l'Asie, dans un pays dont la majeure partie est montagneuse et aride, divisé en petites îles que les flots d'une mer amoureuse viennent baigner, et qui sont constamment inondées par les splendeurs d'un soleil presque toujours radieux.

Là, à peu près mille ans avant notre ère, les doctrines philosophiques et les dogmes religieux de l'Égypte et de l'Inde se sont rencontrés par un double courant, et, tout à coup, se sont transformés, adoucis. Toutes les rudesses de ces religions primitives et de ces philosophies aveugles ont semblé disparaître, grâce à la nature particulière de cette grande race qui résume en

elle-même toutes les harmonies de la beauté. Et alors, Messieurs, on a vu soudain éclore, au sein de tous ces petits groupes de population forcément séparés par la nature même des lieux, des législateurs, des orateurs, des historiens, des poètes, des philosophes s'élevant au milieu de leurs concitoyens par la puissance du génie, maîtrisant toutes les formes de la pensée humaine, concevant tous les systèmes, et dictant non-seulement à leurs contemporains, mais à l'humanité tout entière, reconnaissante, attentive et pleine d'admiration, des leçons sur lesquelles nous vivons encore aujourd'hui.

Quant à moi, j'éprouve un attendrissement sympathique au spectacle de cette société dans laquelle, pendant quarante-quatre ans, un homme comme Périclès put exercer une sorte de magistrature absolue, alors que ce pouvoir souverain pouvait lui être disputé chaque jour et que chaque jour il pouvait en être dépouillé par la volonté du peuple, pour laquelle il témoignait le plus profond respect. C'était par l'éloquence, par le dévouement, par l'obéissance aux lois de sa patrie qu'en réalité il exerçait cet ascendant

qui ne lui était pas contesté ; et Plutarque, que j'invoque encore, nous rappelle que jamais il ne s'adressait aux Athéniens, quels que fussent d'ailleurs son ascendant et son crédit, sans faire en lui-même cette réflexion mentale : « Souviens-toi que tu es un homme libre, et que tu vas parler à des hommes libres. »

Et, à côté de lui, quels hommes, quelles personnalités ! Démosthène, Thucydide, Aristote, Socrate, Platon, qui, je le répète, n'ont pas été seulement les législateurs de leur pays, mais les législateurs et les génies du monde entier ! Quelle en a été la raison, Messieurs ? Elle nous est donnée par ceux qui se sont constitués les biographes de ces hommes illustres, et Plutarque comparant Démosthène et Cicéron, dit que ce qui les a unis, ce qui a fait leur puissance, c'est qu'ils aimaient leur patrie et qu'ils l'ont servie par la liberté.

Oui, ne l'oublions jamais, c'est là la condition nécessaire pour l'éclosion des chefs-d'œuvre de la pensée et de l'art, de l'art que j'allais passer sous silence, car, l'œil tourné sur ces splendeurs de la littérature, j'oubliais, j'en demande

pardon à la beauté éternelle, ces chefs-d'œuvre (malheureusement ils ne nous ont pas été conservés) qui sortaient du pinceau de Zeuxis ; mais le marbre, fouillé par le ciseau divin de Phidias ; a gardé, pour nous la transmettre, la majesté éternelle de Jupiter, la grâce de l'enfance, le sourire de la mère, la douceur de la vierge qui marche au sacrifice. Toutes les beautés sont sœurs, toutes les manifestations de la pensée ont besoin du même feu qui doit être le foyer qui les embrase, c'est-à-dire de la libre expression de la pensée humaine.

C'est ce qui me permet d'affirmer que cet état social (que nous avons le droit, je pense, d'admirer) n'a existé qu'à la condition de la vertu qui en était le fondement, du dévouement au devoir, de l'amour de la patrie, du respect des dieux, de l'observation des lois, et que toute société qui voudra renouveler ces prodiges devra se soumettre aux mêmes principes, en tenant compte, bien entendu, des différences amenées par le temps, la science et la civilisation.

Nous pouvons donc poser comme un principe et une règle complétant ce lieu commun qui a

servi de base à mon argumentation, que si la littérature est en proportion exacte de l'état intellectuel et moral du pays, la littérature ne peut atteindre la perfection idéale ou du moins en approcher, que chez un peuple moral et libre.

Et qu'on ne m'objecte pas, comme on l'a fait souvent, un exemple cent fois répété, celui que fournit la littérature du siècle d'Auguste.

Je suis loin de méconnaître l'éclat des génies qui l'ont illustré ; seulement ce qu'il faut répondre, et cela, Messieurs, est déjà pressenti par vous, c'est que ces grands génies étaient encore éclairés par les lumières de la liberté. Vous savez que lorsqu'Auguste monta au pouvoir après la guerre civile et les proscriptions qui avaient déchiré Rome, il conserva longtemps les apparences de la liberté qu'il avait supprimée de fait. Si nous voulons, dans les écrits de ceux que nous admirons davantage et qui, par leur immortel éclat, font la grandeur littéraire de cette époque, faire le départ de tout ce qui appartient à la république romaine, à ses mâles traditions, à ses saines doctrines de dévouement et de patriotisme, et de tout ce qui, au contraire, touche

à la personnalité du maître et aux complaisances de l'écrivain, dans les immortelles pages de Virgile et d'Horace nous rencontrerons, d'un côté, des beautés ineffables devant lesquelles nous nous prosternerons toujours, et de l'autre un véritable abaissement, dont nous détournons les yeux avec tristesse.

Ce que je dis du siècle d'Auguste s'applique très-exactement à celui de Louis XIV. C'est en effet une opinion aussi accréditée qu'elle est inexacte, que celle qui consiste à attribuer au monarque l'illustration de cette époque mémorable.

Je ne veux pas contester, Messieurs, pas plus que je ne l'ai fait pour Horace et pour Virgile, la gloire des grands écrivains de ce temps ; ils sont la splendeur de la patrie, ils ont jeté sur elle un éclat assez vif et assez durable pour que leurs noms ne soient jamais prononcés qu'avec respect ; mais ce que j'affirme, ou tout au moins telle est ma conviction profonde, c'est que leur force, celle qui les fera éternellement vivre, vient non pas du despotisme devant lequel ils ont eu le malheur de s'incliner, mais au con-



traire, de la secrète indépendance qu'ils ont gardée au fond de leur âme, qui leur a permis de protester au nom de l'antiquité, au nom de leur dignité personnelle, quelquefois au nom de la religion. C'est ainsi qu'ils ont pu transmettre à leurs successeurs les traditions qui bientôt ont produit le magnifique épanouissement du xviii<sup>e</sup> siècle.

Et d'ailleurs qui pourrait dire que le siècle de Louis XIV soit un siècle de servitude littéraire, lorsqu'aux deux extrémités on rencontre des hommes tels, au début, que Descartes et Corneille, et à la fin, que Voltaire et Montesquieu ?

N'est-il pas certain que ni les uns ni les autres ne représentent l'asservissement de la pensée ? Les premiers n'avaient-ils pas été précédés du merveilleux mouvement de la Réforme, qui avait jeté en Europe les premières semences de liberté ? Et pour ne parler que de Descartes, est-ce que vous croyez que le philosophe qui s'est consacré à la recherche de la vérité, qui s'est éloigné de sa patrie pour mieux cultiver l'étude grâce à une liberté qu'il ne rencontrait pas en France, celui

qui d'une main si ferme a tracé les règles de son admirable *Méthode*, dans laquelle je lis comme point de départ : « Ne recevoir une chose pour vraie qui ne soit évidemment et indubitablement telle, » n'a pas à l'avance posé la règle sous le niveau de laquelle devaient passer toute erreur, toute superstition, tout abus? et bien qu'il ait achevé sa vie pendant que le trône de France était occupé par le monarque orgueilleux qui se comparait au soleil, a-t-il jamais aliéné l'indépendance de sa pensée? n'en a-t-il pas légué le noble héritage aux penseurs qui sont venus après lui?

Quant à Corneille, son contemporain, il nous a laissé des épîtres dans lesquelles, il est vrai, se rencontrent des faiblesses qui paraissent inexplicables. Elles sont dues à son temps, il les lui faut pardonner; mais quand il est lui-même, c'est-à-dire quand, interrogeant sa conscience, il y trouve ces types de grandeur morale, ces nobles et héroïques personnifications qui vivent encore au milieu de nous, je vous en prends tous à témoins, quelle est la pensée qui l'anime? est-ce celle du despotisme ou de la liberté?

N'est-il pas le traducteur inspiré de ces vieux Romains qui ont succombé à la tâche en combattant la tyrannie? ne met-il pas dans leurs bouches les plus dures vérités qui jamais soient arrivées à des oreilles de monarque? Je pourrais multiplier les exemples; je me contenterai d'un seul, et empruntant quelques beaux vers à une de ses plus nobles conceptions, je veux vous rappeler les paroles qu'il prête au conseiller d'un homme qui voulait faire servir sa puissance à accomplir ses vengeances et à satisfaire ses haines :

La justice n'est pas une vertu d'État ;  
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes  
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;  
Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;  
La timide équité détruit l'art de régner.  
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre,  
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,  
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,  
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

Souvenez-vous, Messieurs, de toutes les créations de ce grand et fier esprit, et vous verrez qu'elles sont toujours la représentation de la vertu héroïque, du dévouement personnel, du

sacrifice et de la soumission au devoir, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus contraire à cette obéissance passive, à cette servitude intellectuelle et morale que le despotisme voudrait faire peser sur les âmes afin d'y asseoir son empire. D'ailleurs, Corneille avait eu de légitimes prédécesseurs ; je ne sache pas que Montaigne fût un penseur bien souple et bien discipliné. Il nous a conservé le *Discours sur la servitude volontaire* de son ami la Boétie, auquel il a consacré des pages si touchantes, et ce discours contient des vérités et des enseignements terribles, qui vous feraient frémir si je les mettais sous vos yeux.

La Boétie vivait en 1550 ; il était conseiller au parlement de Bordeaux : j'ai donc le droit de dire, pour la justice de l'histoire, que la société française ne s'était pas abandonnée à cet effacement qu'on prétendait lui imposer ; elle réagissait au nom de la liberté, au nom de l'antiquité, que les hommes de lettres surtout étudiaient et dont on rencontre les reflets non-seulement dans Corneille, mais dans Racine, qui est beaucoup plus le disciple de Tacite, d'Euripide et de Sophocle que l'homme de l'OEil-de-Bœuf

et de la cour de Versailles. Ce reflet des mâles vertus antiques, on le rencontre encore dans la résistance obstinée de quelques chrétiens sincères que l'on a pu traiter comme des fanatiques, mais qui n'en étaient pas moins les défenseurs de leur foi ; ils voulaient la soustraire au joug de Rome, et, sentant très-bien que ce précieux domaine ne pouvait être défendu qu'en fuyant les villes et la société dans laquelle le despotisme régnait sans partage, ils se retirèrent dans la solitude et demandèrent à l'étude, à la prière le secours qui soutint leur conscience contre la plus inexcusable des persécutions.

Voilà comment les lettres n'ont pas péri sous Louis XIV, comment elles ont conservé leur grandeur et leur éclat. Ce n'est pas le despotisme qui les leur a donnés, c'est parce qu'elles l'ont combattu qu'elles n'ont pas été découronnées.

Quant au XVIII<sup>e</sup> siècle, il a été, vous le savez, de bon goût de diriger contre lui de violentes attaques. On veut y voir à tout prix la personnification du matérialisme et dans le matérialisme on veut trouver la cause de la révolution.

Ce reproche, Messieurs, a été souvent répété. Il

est facile, d'un mot, d'en faire apercevoir l'injustice. Le matérialisme est une doctrine vieille comme le monde; de tout temps elle a été défendue et attaquée; elle appartient aux conceptions que la liberté ne redoute pas, elle ne peut devenir dangereuse que par la compression. Le matérialisme s'était fait jour en Angleterre au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle avec un grand éclat; il rencontra en France des partisans et des adversaires, mais parmi ces derniers il suffit de rappeler l'un des plus illustres, Rousseau, pour que le reproche adressé au XVIII<sup>e</sup> siècle, à supposer qu'il ait un fondement quelconque, — il n'en a aucun au point de vue philosophique, — disparaisse à l'instant. Quant à la Révolution, il semble qu'il faille un certain degré d'audace pour en faire peser la responsabilité sur les hommes généreux qui, cherchant à asseoir la nation française sur le fondement de ses véritables droits, se sont heurtés à une résistance aveugle, obstinée, que la force seule a pu réduire en poussière.

Cette glorieuse phalange d'esprits éminents, convaincus, qui, sacrifiant leurs intérêts à ceux de la vérité, bravaient les railleries, les persécu-

tions, les lettres de cachet, aimant mieux subir l'exil et la ruine que de renoncer à leurs principes, me paraît constituer pour le xviii<sup>e</sup> siècle le fondement d'une impérissable grandeur.

Il m'apparaît comme plus vaillant et plus fort que tous ceux qui l'ont précédé, il est à la veille de la bataille. Ceux qui descendent dans l'arène littéraire savent à merveille qu'ils sont menacés ; que leur importe ! On a parlé de l'incrédulité qui a envahi ce grand siècle, il n'y en a pas qui ait brillé davantage par la foi ! Mais quelle foi, Messieurs ? La foi à la raison humaine, la foi à l'humanité, le dévouement à ses intérêts, la recherche de tous les moyens qui peuvent la soulager des maux qui l'accablent et des oppressions séculaires qui pèsent sur elle. Voilà, le rôle social du xviii<sup>e</sup> siècle, et quant à son rôle littéraire, quand on a nommé Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau et Voltaire, on a posé trois figures assez éclatantes, revêtues d'une assez grande immortalité pour qu'il soit impossible de considérer le xviii<sup>e</sup> siècle comme en déchéance vis-à-vis des autres.

Le xviii<sup>e</sup> siècle s'est terminé, vous le savez,

par d'horribles convulsions, et il est assez difficile de rechercher, au milieu de cette tempête, ce qu'a pu devenir la destinée de la littérature. Elle n'a pas disparu cependant, car sur le seuil de cette carrière nouvelle où la nation allait s'engager, la liberté, debout, lui a indiqué de nobles travaux à accomplir. L'éloquence parlementaire, est apparue personnifiée par Mirabeau, et, à côté de l'éloquence parlementaire, la littérature des journaux, qui devait occuper dans le monde une si large place et qui est destinée encore à nous rendre des services éclatants. Au milieu des luttes qui bientôt s'engagent, il est difficile aux écrivains, aux hommes de lettres, de conserver suffisamment de sang-froid et de loisir pour polir leur pensée. Et cependant, réfugiée dans le journalisme, dans les pamphlets, et quelquefois dans les cachots, la littérature continue à s'affirmer, tantôt vigoureuse comme les passions du moment, tantôt dramatique, élégiaque, et il semble que quelques-unes de ses pages, écrites presque sur les marches de l'échafaud, soient la critique la meilleure du plus déplorable des régimes. Il y a telle de ces compositions



qui semble un souffle du printemps au milieu du plus violent des orages : vous avez tous à la pensée ce grand, cet infortuné génie que la muse n'a pu arracher au sacrifice, et dont le supplice peut être considéré comme un crime contre la littérature aussi bien que contre l'humanité.

Après ces douleurs, ces épreuves et ces luttes, un jour arrive où un soldat victorieux met la main sur la liberté et sur la France. Que pouvait devenir la littérature, alors que ce porte-épée prétendait ceindre la couronne des vieux monarques de l'Orient ? Il ne ressemblait en rien à celui qui trônait à Versailles, souffrant encore les œuvres de la pensée et croyant que les rayons de gloire qui en jaillissaient pouvaient bien s'échapper de l'astre dont il s'était fait lui-même la personnification. Il ne ressemblait en rien non plus à ces deux autres despotes qui se sont appelé le Régent et Louis XV, tyrans capricieux, cruels dans leur luxure, mais aimant la louange pourvu qu'elle fût délicate et fine, et trop légers, trop frivoles, trop incapables de se prendre au sérieux pour ne pas accorder une secrète fai-

blesse aux nouveautés de l'esprit qui devaient renverser leur successeur.

Avec le capitaine-roi, tout est changé : c'est un maître impérieux et dur, qui réduit tout à la consigne, et qui, en matière de littérature, veut chaque matin, à son petit lever, donner le mot de passe à son maréchal du palais, chargé de la transmettre au commandant de gendarmerie.

Voilà comment il entend les lettres. Il a ses historiens et ses poètes. Le seul écrivain de génie de son temps, et c'est une femme, soulève dans son sein des tempêtes de colère. Il veut être adoré, et les critiques que se permet la fille de Necker suscitent en lui des colères qui vont jusqu'à la plus incroyable des persécutions ; et l'écrivain, comprenant la dignité de son sexe et de sa mission, aime mieux briser sa plume, quitter Paris qui lui était cher, aller le regretter sur les bords du lac de Genève, que de s'incliner devant cette puérile, mesquine et odieuse tyrannie !

Que pouvaient être les lettres sous un pareil régime ? Vous l'avez deviné, et sans insister davantage il me suffit de rappeler qu'elles sont représentées par la pompe de M. de Fontanes,

par la versification beaucoup trop facile de l'abbé Delille, et par les imitations boursouflées de Baour-Lormian.

Vous chercheriez vainement ailleurs quelque trace de cet esprit littéraire qui ne peut pas vivre sans indépendance. Je me trompe : Napoléon I<sup>er</sup> régnait, lorsque, dans le silence de toute espèce de voix libres, dans le concert des flatteurs qui l'entouraient, on entendit un bruit qui grandissait peu à peu, dépassait la France, franchissait la frontière et causait partout une indicible émotion. Ce bruit était celui d'un livre fait par un jeune homme semblant avoir renfermé dans son cœur les orages qui souvent se déchaînent sur le rivage où il était né. Ardent et fier, impétueux et tendre, portant en lui le poids d'une ambition qui ne pouvait être satisfaite que par la conquête impossible de l'idéal, il avait quitté son pays, où l'accablait un mortel ennui ; il avait fait un voyage dans le Nouveau Monde, alors bien plus éloigné qu'il ne l'est aujourd'hui ; il en était revenu le cœur chargé d'émotions, d'aspirations vagues, de désirs, et prêtant l'oreille, interrogeant la nation, il avait

compris qu'il y avait en elle un sacrifice qui s'était prématurément accompli, des regrets amers, des souvenirs qui appelaient une réparation. Ce fut alors, Messieurs, que Chateaubriand prit la plume et qu'il écrivit ce livre du *Génie du Christianisme* de l'effet duquel nous ne pouvons aujourd'hui nous rendre un compte exact, parce que le milieu dans lequel il s'est produit n'existe plus. Cette impression cependant, je l'ai dit, fut immense : cela devait être, Chateaubriand défendait la cause des persécutés ; il se faisait le champion des nobles infortunes, et, en même temps, se plaçant dans les régions les plus élevées ; il faisait apercevoir aux populations courbées sous le despotisme qu'il y a quelque chose de mieux à faire en ce monde que de l'adorer et de le servir. Ce livre, dont la poésie semble avoir dicté toutes les pages, mais auquel la critique aurait tant à reprocher aujourd'hui, surtout après les conquêtes historiques modernes, ce livre semble procéder directement de Jean-Jacques Rousseau et un peu de Fénelon. Il est animé d'un bout à l'autre de l'esprit de la Révolution, on l'y devine, et

quoique l'auteur ait cru s'inspirer des Pères de l'Église, de saint Grégoire, de saint Jean Chrysostome et de Tertullien, en dépit de lui-même, les inquiétudes du temps où il écrit y apparaissent, et l'on voit, même à travers toutes les protestations de la foi du chrétien convaincu, percer les angoisses, les contradictions et le schisme douloureux du grand Lamennais.

C'est en effet, Messieurs, qu'il était impossible que Chateaubriand ne fût pas l'homme de la Révolution; on ne saurait trop le rappeler pour honorer son caractère. Séduit par l'éclat du trône, devant lequel s'inclinaient à peu près toutes les volontés, il consentit un instant à accepter une ambassade. Mais bientôt, quoique cette ambassade fût celle de Rome, et qu'elle eût été ardemment désirée par lui, il s'arrêta épouvanté sur le bord d'une fosse creusée avant le jugement de la victime, qui devait y descendre, non point en vertu d'une sentence légale, mais en vertu de l'ordre du maître qui l'imposait. Aussi vous ne vous étonnerez pas qu'après la chute de l'empire, Chateaubriand

ait conservé le souffle libéral qui avait fait la fortune de son premier écrit; il devient homme politique, il aborde l'étude de l'histoire avec ses qualités et ses défauts, toujours brillant, toujours plein de chaleur et de vie, et méritant d'être considéré comme le chef glorieux de cette école à laquelle il a donné son nom, et qui a exercé sur notre temps une influence considérable qui dure encore. Car, après lui, et procédant immédiatement de sa pensée, nous voyons bientôt apparaître un chantre inimitable, inspiré à la fois par la muse antique et par la muse moderne, et tirant de la langue française si souple, si gracieuse, si puissante, des accents jusque-là ignorés. Viennent-ils du ciel, viennent-ils de la terre? est-ce un langage humain, est-ce une mélodie d'en haut? C'est là, Messieurs, ce que se demande la génération enchantée, captivée, subjuguée, au milieu de laquelle éclosent les œuvres de M. de Lamartine.

Si j'avais à en faire la critique, j'aurais peut-être d'assez longues observations à vous soumettre. J'ai sous les yeux le volume même par lequel, il y a quarante-six ans, j'ai été initié à

tous ces enthousiasmes ; il a été bien des fois baigné de mes pleurs, mais au milieu de toutes les joies qu'il me causait, j'avais peine à me défendre d'un trouble inexplicable. Il y a dans cette littérature un élan mystique qui emporte l'âme au delà des réalités, et ne lui permet plus de les ressaisir. C'est un parfum qui monte au cerveau, qui lui procure des rêves et des contemplations, qui le rapproche de l'infini, mais qui en même temps l'énerve ; et, dès lors, elle peut ne pas être pour les âmes le commerce le plus salubre et le plus sûr.

M. de Lamartine cependant ne doit être rappelé qu'avec respect : non-seulement il a brillé dans notre pays par la grandeur de son talent, mais encore, et tous ceux qui ont eu comme moi l'honneur de l'approcher peuvent en témoigner, il a toujours conservé dans les diverses situations de sa vie une âme élevée. Des erreurs ont pu l'atteindre, il les faut voiler ; pour lui nous n'avons pas le droit d'être sévères, nous ne pouvons que l'entourer d'une affectueuse sympathie, en affirmant d'ailleurs que, quel que soit le jugement de la postérité, l'histoire de

notre pays le placera dans cet Olympe majestueux et serein où trouvent un refuge toutes les grandes intelligences ayant résumé en elles la double harmonie de la beauté morale et de la beauté intellectuelle.

Aussi M. de Lamartine serait certainement le plus grand de nos poètes modernes, si Dieu n'avait pas marqué de son sceau et couronné de son génie une autre personnalité plus puissante que la sienne, je veux parler de M. Victor Hugo.

Oh! quand nous sommes en présence de cette noble figure, nous n'éprouvons plus les hésitations et les doutes qui nous attristaient tout à l'heure. Là tout est ferme, majestueux et grave. Quelle grâce et en même temps quelle force! comme il réunit en lui les contrastes! il semble qu'il soit à la fois impétueux et tendre, profond et ingénieux, qu'il résume toutes les grandeurs et toutes les misères, toutes les aspirations comme tous les désespoirs de l'humanité; il les enferme en effet dans son cerveau puissant, et son histoire, comme la peinture de ses passions, en sortent en éclairs lumineux et terribles.



---

Certes, je pourrais, comme pour M. de Lamartine, s'il s'agissait de le critiquer, reconnaître, je ne dirai pas avec beaucoup d'entre vous, mais avec vous tous, qu'on peut reprocher à M. Victor Hugo quelques incorrections qui souvent paraissent volontaires, comme celles que le grand sculpteur de la Renaissance, le divin Michel-Ange, semble avoir laissées sur ses immortelles statues, afin d'attester à la fois et leur puissance et la sienne.

Mais si M. Victor Hugo fait quelquefois regretter un peu d'incorrection, un peu d'enflure, un goût excessif pour des images trop répétées, comme il rachète ce que je n'ose pas appeler des défauts, par les qualités les plus profondes et les plus solides!

Quand il est apparu dans sa gloire, quand il s'est manifesté dans tout son éclat, nous étions à ce moment solennel où un mouvement littéraire et artistique emportait, par le plus impétueux des courants, la génération de la fin de la Restauration, pleine de foi et d'espérance, de naïveté et d'ambitieuse ardeur.

La Restauration n'avait pas eu la sagesse de

faire oublier son origine, elle avait promis pour ne pas tenir, ce qui est un acte peu loyal d'abord, puis très-impolitique, pour les monarques qui veulent conserver leur charge. L'éloquence parlementaire, à cette époque, était une des gloires les plus éclatantes de la littérature moderne. Elle répandit de la tribune sur toute la nation la flamme de ses discussions, qui pénétrèrent les cœurs de la jeunesse. Et celle-ci, tout aussi impatiente que ses maîtres, plus exigeante peut-être, élargit le champ où la liberté devait descendre glorieuse et triomphante. Ce n'était pas seulement pour la politique qu'elle la demandait, c'était aussi pour les sciences et pour les arts. Il fallut que, prenant possession de l'homme, elle l'envahît tout entier, pour l'exalter et l'agrandir. Et alors vous vous souvenez de cette lutte généreuse qui a conservé son nom technique : lutte entre les classiques et les romantiques ; vous vous rappelez les grands combats où brillait Alexandre Dumas, cet esprit ingénieux, facile, puissant, et, à côté de lui, plus grand que lui, j'ai le droit de le dire assurément sans le blesser, Victor Hugo, dont la

muse n'abandonna jamais les hauteurs préférées, et sut toujours conserver les nobles et fières allures qui relèvent et passionnent.

Victor Hugo, le chef de ce mouvement, eut la joie de le voir réussir, car à la fin de la Restauration, quand une révolution politique éclata, la victoire littéraire était assurée. Et vous vous souvenez, Messieurs, de la continuation de ces triomphes. L'école historique entre en scène avec sa hardiesse, son indépendance et sa loyauté. Elle va bientôt changer la face du monde, car elle donne à la science des bases certaines. Et ce mouvement, en se prolongeant, amène l'épanouissement de plus en plus large de l'esprit humain. La poésie, l'art, l'éloquence, la littérature jouissent de la même faveur, et je serais bien injuste si, après avoir prononcé le nom de Victor Hugo, je ne faisais aussi mention de celui qui mérite, comme lui, à l'égal de lui, je ne veux pas dire plus que lui, ce nom sacré de poète, c'est-à-dire M. Alfred de Musset.

Alfred de Musset est certainement celui qui a donné à la poésie française le ton le plus délicat et le plus exquis ; il y a en lui une énergie con-

tenue, une grâce capricieuse, quelque chose de fort et de tendre qui attache et qui captive, comme une série de surprises, de saillies inattendues, d'échappées sur le cœur qui font frémir ou verser des larmes. Et bien que souvent il ait paru incapable d'enthousiasme, bien que sur ses lèvres fines on ait toujours peur de deviner un sourire railleur, bien qu'il ait écrit par exemple :

Aujourd'hui l'art n'est plus, personne n'y veut croire,  
 Notre littérature a cent mille raisons  
 Pour parler de noyés, de morts et de guenilles :  
 Elle-même est un mort que nous galvanisons,

il a par tous ses écrits démenti cette morale découragée : je n'en veux d'autre preuve que les vers qui suivent ceux que je viens de mettre sous vos yeux, et dans lesquels éclatent magnifiquement les véritables aspirations et les besoins de l'âme du poète :

L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,  
 Souffre dans son cachot de mortelles douleurs :  
 Du fond de son exil, elle cherche ses sœurs,  
 Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles  
 De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

Et encore ceux-ci, ce sont les derniers. Je vous demande pardon de vous faire ces citations, elles valent d'ailleurs à coup sûr beaucoup mieux que mes paroles, et bien que vous les connaissiez tous, vous les applaudiriez encore :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche  
Planter son premier clou dans sa mamelle gauche.  
Le cœur de l'homme, hélas ! est un vase profond.  
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure.  
La mer y passerait sans laver la souillure,  
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Alfred de Musset est donc un poète, un grand, un inimitable poète, et la première place lui appartiendrait si elle n'avait point été occupée par Victor Hugo, et s'il m'était possible de traduire le jugement que j'ose porter sur ces deux grands génies, par une comparaison qui viendra au secours de ma faiblesse, je dirais que l'un, Alfred de Musset, est un portrait de Van Dyck, c'est-à-dire la grâce unie à la force, avec cette vigueur un peu malade qui se voile comme d'une sorte de mystérieuse beauté, avec sa rêverie, avec son sarcasme et son caprice, conservant

cependant, en dépit de tout ce qu'on peut dire, une magistrale et princière distinction.

Victor Hugo, c'est Pierre-Paul Rubens qui l'a mis au monde. La majesté de la forme, la décision des traits, la magnificence du coloris, je ne sais quoi de puissant, d'affirmatif dans la vie, une pleine possession de soi-même qui ne peut-être disputée par aucune puissance rivale, tout cela apparaît couronné de cette flamme poétique que le grand peintre a su donner à tout ce qu'il a touché de son pinceau, quelles que soient d'ailleurs les exagérations que son génie se soit permises. Mais quand je reviens à Victor Hugo, par lequel je veux terminer, j'ajoute que sa gloire est entière, et qu'elle ne périra pas, car il n'a pas été seulement un poète, il a été un homme dans l'excellente acception du mot. Il s'est pénétré des besoins et des sentiments de son temps, il a compris que la France rajeunie, libérale, pleine de généreuses émotions, d'ardentes aspirations, marche à la conquête d'un idéal qu'il lui est réservé d'atteindre dans l'avenir. Et voulez-vous que je vous en cite un seul exemple? Personne mieux que lui, plus profon-

dément que lui, avec plus de talent, d'autorité et de grâce, n'a compris les enfants : il les a devinés, j'ai tort, il les a transfigurés. Il semble que par la puissance de son génie il se soit emparé de tous les charmes inimitables qui sans cesse nous ravissent en eux, dont nous jouissons enivrés, que nous sommes dans l'impossibilité de reproduire, et par une sorte de magie il les a de nouveau mis au monde pour nous les faire mieux admirer.

Oui, il a compris ce qu'étaient les enfants, et en cela, Messieurs, permettez-moi de le dire, il a été de son temps. La société antique sacrifiait l'enfance, la société qui nous a précédés la traitait avec une dureté funeste, pesait sur elle de manière à étouffer quelquefois le germe des plus heureuses facultés. L'enfant a repris ses droits. Nous avons compris que non-seulement il devait être entouré de nos tendresses, couvert de nos baisers, sauvegardé par le respect, mais encore qu'il comptait dans la société, et qu'il fallait, y prenant sa place, qu'il fût, dans la famille, protégé par la loi et par les mœurs. Eh bien ! c'est là ce que Victor Hugo a admirablement senti ; il res-

tera dans l'avenir — et ce sera une de ses plus grandes gloires, si ce n'est pas la plus grande — comme le poète des enfants et des mères. Dans cette société que notre enthousiasme, un peu plein d'illusions peut-être, entrevoit, où les cœurs seront rapprochés, les haines éteintes dans la mesure du possible, où les hommes se tendront la main non plus pour s'entre-déchirer, mais pour s'aimer, les vers de Victor Hugo seront la légende du passé, réfléchissant ce brillant avenir que nous aurons désiré sans pouvoir y atteindre, et les générations qui nous succéderont, pleines de reconnaissance, entoureront sa mémoire d'une auréole assurément bien méritée. Un siècle qui peut offrir à ceux qui le suivent trois poètes comme ceux que je viens de nommer, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, et des prosateurs comme M. de Chateaubriand, M. Guizot, M. de Lamennais, des historiens comme Augustin Thierry et Michelet, — je ne parle pas, Messieurs, de tous ceux qui existent, j'ai dit qu'ils avaient noblement continué l'œuvre de leurs devanciers; si je les nommais, je blesserais leur modestie, mais votre intelligence m'a



suppléé, — un siècle, dis-je, qui se présente avec un semblable tribut littéraire n'a de concurrence à redouter avec aucun autre, et il peut entrer le front levé dans la postérité.

Mais est-ce assez? et malgré ces gloires, ces mérites, ces services rendus, dont nous avons d'autant plus le droit d'être fiers que nous n'y sommes pour rien et qu'ils ne nous appartiennent que par le bien que nous en retirons, n'est-il pas vrai que nous avons été, à une époque bien voisine de nous, menacés du plus grave des dangers? Quand je pose cette question, tous ceux qui me font l'honneur de m'entendre la résoudre. Vous savez à merveille à quel événement je veux faire allusion, et si la loi met sur mes lèvres un sceau que j'entends respecter, elle laisse libre ma conscience qui va directement à la vôtre pour être comprise et approuvée.

Eh bien, Messieurs, qui pourrait contester qu'à cette heure suprême la littérature a été en face d'un péril qui pouvait lui être mortel? S'ils avaient prévalu, les conseils et l'opinion de ceux qui estiment qu'un peuple n'est bien gouverné

qu'à la condition de ne pas penser, que la France a essentiellement besoin d'être dirigée et qu'elle attend de la main du pouvoir ses principes moraux et littéraires, comme on voudrait qu'elle en reçoive de ses législateurs, n'est-il pas incontestable que la littérature aurait péri? Elle ne vit que d'indépendance. Qu'est la pensée, si elle ne peut s'affirmer librement, et ne cesse-t-elle pas d'être si, avant de se produire au dehors, elle est dans la nécessité de se courber devant un joug qui la dégrade?

Si l'indépendance de la pensée périt, la littérature s'efface, tout s'altère et se corrompt, les caractères s'abaissent, les études s'affaiblissent, l'histoire est faussée; les esprits qui ne vont pas chercher leur consolation dans les affaires ou dans le mouvement des plaisirs; croient être libéraux quand ils s'aiguisent à de fines personnalités ou à de dangereux scandales; l'ironie devient la seule forme que puisse prendre la littérature qui se déshonore. Tandis qu'elle doit avoir toutes les vertus viriles, on la contraint à ruser comme une esclave; alors toutes les traditions sont perverties; ne demandez pas au

génie d'éclairer le monde, on lui reprocherait de l'embraser; tout se rapetisse, le roman et le théâtre, ils deviennent les miroirs devant lesquels on conduit les courtisanes! De proche en proche, cette littérature dégénérée, après avoir traversé la fange des boudoirs suspects, sera conduite la corde au cou jusqu'à la bove des rues!

Heureusement, Messieurs, et ce sera l'éternel honneur des écrivains de ce temps, ils ont résisté vaillamment; il est un groupe au moins, que signalent la reconnaissance et l'admiration du public, qui n'a pas consenti à laisser profaner sa muse, qui n'a pas voulu courber le genou devant la fortune, malgré son insolence et son succès; demeuré debout, fort de sa conscience et de sa dignité, il a donné aux hommes de cœur de ce temps la plus noble des consolations et le plus salulaire des encouragements, en même temps qu'il s'est acquis un incontestable droit à la reconnaissance de ceux qui nous suivront.

Heureusement pour eux, la liberté politique est venue à leur secours, car sans elle

rien n'est possible, et avec elle, une nation n'a à redouter aucune espèce de décadence. C'est là ma ferme conviction, et c'est ce qui me permet d'affirmer que, quels que soient les hasards des années qui séparent encore ce siècle de celui qui lui succédera, nous pourrons, devant nos successeurs, nous présenter sans y faire trop mauvaise figure, sous tous les aspects que je viens d'essayer de parcourir. Non ! il n'est pas possible que ce généreux mouvement qui a éclaté en France, qui commence par les lettres pour y retourner, qui leur revient comme une récompense et comme un bienfait, il est impossible, dis-je, que ce généreux mouvement s'arrête, il prendra une expression de plus en plus large, de plus en plus féconde et humaine. J'en ai pour témoin l'attitude de la vaillante jeunesse qui m'entoure et à laquelle je porte une affection si tendre et si sincère. J'entends dire quelquefois qu'elle s'engage dans de détestables voies, qu'elle se laisse détourner par les plaisirs, qu'elle est entraînée à de frivoles jouissances qui l'éloigneraient des mâles contemplations auxquelles je la convie : n'en croyez rien, Messieurs ; ceux

---

qui parlent ainsi ne la connaissent pas et la calomnient. Qu'il y ait dans la jeunesse française des hommes dont la vie est trop facile, qui cèdent à d'involontaires égarements, rien n'est plus naturel, et les sociétés, quelles que soient leurs aspirations vers la perfection, n'ont jamais eu la prétention de posséder la sagesse universelle. Mais, savez-vous ce que je désire de toutes les forces de mon âme pour ceux qui sont ainsi attardés dans les sentiers mauvais où ils ne peuvent que se perdre? ce que je leur souhaite, c'est la punition et la leçon de l'exemple, c'est le succès de leurs jeunes rivaux qui, eux, connaissant le prix des veilles et du travail, s'y consacrent avec abnégation, et tôt ou tard dans ce chemin étroit et difficile conquerront la considération et l'estime de leurs concitoyens, quelquefois aussi ces récompenses matérielles qui ne sont jamais à dédaigner en ce monde, parce qu'elles nous servent à faire le bien; en présence de cette fortune qui est la récompense du travail et du talent, oh! soyez sûrs que les tentations au profit de la vérité seront bien grandes, et que vous verrez peu à peu les rangs des jeunes

frivoles, des jeunes *inutiles*, comme on les a si justement appelés, s'éclaircir peu à peu. Il n'y restera plus que les vieux obstinés qui, n'ayant plus la force de changer de conduite, en seront réduits à déplorer ces plaisirs trop faciles, nuisibles pour l'âme comme pour le corps, et qui ne laissent après eux que de stériles et impuissants regrets.

Voilà ce que j'ai à leur dire, et je serais bien injuste si je n'ajoutais en terminant, qu'à côté de la jeunesse, qui est pour moi la caution de l'avenir de nos succès et de notre gloire littéraires, de l'estime qui doit environner notre patrie, se place un auxiliaire précieux : je veux parler des femmes. Elles ont toujours, dans notre patrie au moins, joué un rôle considérable, qui n'a jamais été aussi important que celui que leur assurent et leurs mérites et leurs qualités sociales.

Ce n'est pas seulement dans les salons qu'elles doivent régner. Dans un pays libre, elles doivent être libres aussi, et pour être les dignes compagnes de citoyens, des mères de citoyens, il faut qu'elles apprennent à être citoyennes, qu'elles

cessent d'être indifférentes aux destinées de leur patrie, qu'elles se pénètrent de la science, qu'elles s'affranchissent de tous les jougs, excepté de celui du devoir et de la moralité; qu'elles soient dans nos maisons les représentants toujours adorés des grâces et de la pudeur, mais qu'elles renoncent à jouer le rôle de meubles élégants et frivoles qu'on peut admirer, mais dont on ne tire aucun parti. Non ! non ! leur tâche est immense ! Je ne suis pas téméraire en affirmant qu'une partie de l'avenir est dans leurs mains. C'est elles qui forment les hommes. Sur les genoux de sa mère, l'enfant ne doit pas seulement apprendre la tendresse, il faut que son jeune esprit, comme au matin la fleur cherche le soleil, s'y ouvre à l'intelligence, reçoive ces conseils qui fortifient, élèvent, instruisent et restent pendant tout le cours de la vie comme les plus salutaires leçons.

Voilà ce que je demande aux femmes, et je le leur demande non-seulement comme homme, je ne dirai pas comme philosophe, c'est un mot ambitieux que je ne voudrais pas prononcer, mais comme interprète de la société moderne

s'avancant et se manifestant avec ses transformations et ses exigences inévitables.

En effet, ce qui fait sa grandeur, c'est précisément ses aspirations vers la liberté, c'est sa volonté d'être elle-même, en littérature comme en tout autre chose, de ne relever que de sa propre raison et du consentement de tous. N'oublions pas ce vaste mouvement littéraire qui a commencé à Chateaubriand, qui s'est illustré par la gloire de Lamartine, de Victor Hugo et d'Alfred de Musset, qui a recueilli l'héritage de tous ces nobles penseurs, de ces graves historiens, de ces orateurs préférés, qui a formé notre âme au sentiment du bien : il doit être agrandi par des efforts nouveaux, auxquels nous avons à convier tous ceux qui ont une âme pour comprendre, des yeux pour voir, et un cœur pour concevoir de nobles espérances.

Je vous disais que le XVIII<sup>e</sup> siècle avait surtout été le siècle de la raison. Ceux qui ont entrepris la grande bataille à la suite de laquelle l'ancien régime a succombé peuvent être considérés comme les glorieux croisés de l'émancipation humaine. Nous avons recueilli les fruits de leurs



---

travaux, nous devons aller plus avant, et notre siècle doit être celui de la science, car notre société est dominée par un impérieux désir de connaître, de s'affranchir de tout ce qui est hypothétique, de briser toutes les superstitions, d'entrer à pleines voiles dans le domaine du vrai, et le vrai ne peut être attesté que par la science. Voilà la dernière œuvre à laquelle la liberté doit mettre sa main puissante, représentée dans notre généreuse, grande et sympathique nation par cette forme qu'on appelle la démocratie. Oui ! c'est elle qui doit résumer et formuler tous nos progrès. Mais, ne l'oublions pas, la démocratie ne doit pas seulement sa puissance aux droits qu'elle donne, elle les doit surtout aux obligations qu'elle impose. Elle appelle l'homme à être lui-même, c'est-à-dire à se commander avant de chercher à influencer sur son semblable, à le respecter autant qu'il se respecte lui-même, à pratiquer cette vertu tant recommandée et si difficile à laquelle nous manquons toujours, cette vertu de la tolérance, qui consiste à savoir se subir mutuellement, à ne pas considérer un adversaire comme un ennemi, à penser qu'il y a

toujours au fond de la conscience humaine quelques traces de raison et de bonne foi, que la vérité et la douceur peuvent toucher.

Lorsque ces vérités seront comprises, alors la société pourra jouir d'elle-même, car ce n'est pas assez de désirer d'être libres, il faut avant tout savoir l'être.

C'est donc là la leçon que nous devons tous nous faire à nous-mêmes, et s'il est vrai que la manifestation de la pensée dans sa forme la plus glorieuse, la plus puissante et la plus universelle, c'est-à-dire la littérature, dépende des mœurs, tâchons d'en prendre de viriles et de fortes, pratiquons tout d'abord ces vertus civiques sans lesquelles toutes les conquêtes de nos pères et les nôtres ne seront qu'un vain échafaudage que le premier orage renversera. Si nous y parvenons, et telle est ma ferme espérance, nous aurons assis la société française sur des bases qui ne seront plus ébranlées. Les esprits chagrins pourront bien dire : « Mais avec de telles doctrines et leurs applications, les dieux de la terre s'en vont ! » Oui, devons-nous leur répondre sans hésiter, leur règne

---

est fini, mais celui des hommes commence !

Et c'est grâce à la pratique des vertus du citoyen qu'ils pourront jouir, sans conteste, de la liberté qu'ils auront conquise après l'avoir méritée, et décerner ainsi, par leurs mœurs régénérées, à la littérature qui en sera l'expression, la plus belle, la plus brillante et la plus pure couronne qui jamais ait été posée sur son front.



# DE L'AVENIR

DE

## L'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Discours prononcé le 31 janvier 1869  
au Grand-Orient.

---

MESDAMES ET MES CHERS CONCITOYENS,

Vous venez d'entendre raconter, en termes excellents et légitimement applaudis, l'histoire de l'origine et des progrès de la Société pour l'instruction élémentaire (1). Je viens à mon tour vous en parler quelques instants, non pas que j'aie l'honneur d'être un homme d'école, — et j'ai peur de vous en trop faire apercevoir, — mais parce qu'il existe entre nous des sentiments qu'il est bon de mettre en commun, et dont les uns et les autres nous pouvons profiter.

1. M. Albert Le Roy venait d'ouvrir la séance par une allocution.

Celui qui tout d'abord se présente à mon esprit, quand je me lève au milieu d'une aussi belle compagnie, c'est celui de la gratitude pour le concours que vous voulez bien nous prêter. J'y vois une espérance, une protestation et un enseignement ; une espérance, elle est au fond de vos cœurs comme du mien, et s'il est vrai qu'une nation soit forte, non pas par le nombre de ses soldats, mais par la culture intellectuelle et par le développement moral de ses enfants, n'est-ce pas un fait considérable et plein d'heureuses promesses, que cette sympathie presque universellement déclarée en faveur de la cause de l'instruction populaire ? Elle a sa source dans la plus noble inspiration, elle poursuit le but le plus considérable que la société puisse atteindre, celui d'effacer à jamais toutes les inégalités, de briser les castes, de faire disparaître toutes les classes qui jusqu'ici n'ont été entre les hommes que des séparations malheureusement trop réelles ; de les rapprocher et de les confondre pour les purifier et les unifier au foyer ardent de la science et de l'amour.

Savoir et aimer, c'est la vie résumée dans ses

termes éternels et sublimes qu'on ne peut séparer, car ils se confondent pour se fortifier. Nous pouvons bien ignorer qui nous sommes. Un écrivain considérable qu'on n'accusera certainement pas d'avoir été un sceptique, M. de Tocqueville, disait, en parlant de l'homme, qu'il apparaissait soudainement, qu'on le voyait un jour traversant un chemin, aux deux extrémités duquel se trouvent deux abîmes, l'un d'où il sort et l'autre où il se perd. Quelles que soient la grandeur et la vérité de cette parole, bien que nous soyons à nous-mêmes notre propre mystère, et qu'il nous soit difficile de résoudre cette question redoutable qui consiste à nous demander qui nous sommes et d'où nous venons, il n'en est pas moins vrai que nous sentons en nous un besoin intérieur d'ouvrir notre âme à la lumière et à la chaleur, que nous ne sommes pas les maîtres d'arrêter les conceptions de notre esprit quand il prétend saisir tout ce qu'il peut connaître ; que nous éprouvons d'ineffables ravissements à exercer notre raison, à reculer son domaine, et, fermement appuyés sur elle seule, à nous approcher de plus en plus de la vérité.

Mais le savoir isolé de l'affection ne serait rien par lui-même, il serait impuissant et demeurerait stérile. Et l'amour, que serait-il à son tour s'il n'était pas élevé, ennobli, épuré par la science? La science sans l'affection, c'est une fleur sans parfum, et l'amour sans la science, c'est une jouissance furtive, obtenue dans les ténèbres, déroband aux regards la beauté qui en est la source.

Voilà, mes chers concitoyens, ce dont tous nous avons conscience, et si là est la vérité, vous comprenez que l'intérêt social est de répandre à flots sur toutes les couches de la population la lumière qui la doit vivifier, comme celle du soleil, comme l'oxygène qui compose l'air que nous respirons anime et vivifie tous les êtres qui peuplent la surface du globe.

Or, en vous voyant réunis ici, je puis bien concevoir cette espérance que la cause de l'enseignement est gagnée, et formuler cette idée qui n'a rien de téméraire, que désormais elle a pris possession de toutes les intelligences et de tous les cœurs, et qu'elle ne reculera pas sur le chemin qu'elle a parcouru.



J'ai dit en même temps que votre présence dans cette enceinte était une protestation; ne vous effrayez pas, le mot peut ressembler à une menace, en réalité il n'en cache aucune. Le devoir de celui qui a l'honneur de parler en présence de ses concitoyens consiste avant tout à connaître ses droits : je sais ce qui m'est permis, je sais ce qui m'est défendu — je ne dis pas à toujours, — mais nous vivons dans le temps présent, et la sagesse consiste à se résigner, surtout quand on ne peut pas faire autrement.

Je vois donc le domaine qui m'est interdit, et je ne veux pas y mettre le pied, même par une surprise. J'aperçois, grâce à la majesté de la loi que je respecte, la Politique comme une sorte de divinité inaccessible, entourée de nuages, couchée sur un lit de repos, abritée par un dais que portent messieurs les procureurs impériaux, et je n'ai nul souci de leur chercher ici une inutile querelle.

Mais en restant dans les termes absolus de cette convention que nous faisons les uns avec les autres, il ne nous est pas tout à fait interdit de vous apprendre, si vous l'ignorez, qu'il existe

---

en France un ministère de l'instruction publique. J'ajoute que l'homme éminent qui est en possession de ces hautes fonctions est dévoué aux intérêts qui lui sont confiés ; et plus je suis convaincu de la droiture de ses intentions et de l'excellence de ses sentiments, plus je mesure avec une certaine douleur le chagrin que lui ont imposé de récentes nécessités, plus je serais heureux d'y pouvoir apporter mon contingent d'adoucissement.

Cet honorable fonctionnaire, imitant en ceci l'exemple qui lui avait été donné par ses prédécesseurs, a toujours éprouvé pour la Société d'instruction élémentaire un intérêt particulier. Sous les ministères précédents, car il n'a fait en ceci que suivre la voie tracée, cet intérêt se manifestait par une allocation au budget, allocation très-modeste, mais qui, par une sorte de fatalité, a suivi une progression précisément inverse de celle des dépenses ordinaires ; elle est allée toujours en rétrogradant. La Société élémentaire a été autrefois inscrite au budget pour une somme de deux mille francs ; réduite successivement à quinze cents, puis à mille, et

enfin dans ces derniers temps à cinq cents francs.

Ces cinq cents francs, si j'avais besoin d'une image pour vous faire comprendre ce qu'ils représentent comparés au budget total de la France, je pourrais vous en donner une idée en vous parlant de la mince vésicule de vapeur que l'œil humain ne saurait apercevoir dans le torrent qui s'échappe d'une de ces puissantes machines entraînant les plus grands navires sur les flots de l'Atlantique. Eh bien ! ces cinq cents francs, ils restaient au budget comme une marque d'estime... C'était, permettez-moi de le dire, un très-grand honneur pour nous ; l'estime, elle était enveloppée dans ce qu'il y a de plus mince et de moins palpable, mais enfin l'estime et son enveloppe nous suffisaient, et je dois vous dire que, consacrant le peu qui passe par nos mains à essayer de faire le bien, nous ne sommes pas assez riches pour être exigeants ni dédaigneux. Nous tenions donc beaucoup à l'estime, nous tenions aussi un peu aux cinq cents francs.

Mais voici que M. le Ministre a eu la douleur de nous faire connaître qu'il était dans la nécessité de nous les retrancher. Que voulez-

---

vous, Messieurs, les temps sont durs, les soldats nombreux et dispendieux... Je vous le demande, qu'arriverait-il à un père de famille auquel on viendrait dire : « Votre sécurité est incessamment menacée par des malfaiteurs qui peuvent vous surprendre la nuit et le jour, et vous n'avez pas d'autre manière de vous préserver, vous et votre famille, que de blinder votre demeure ; vous ne pouvez prendre vos repas en paix qu'autant que vous serez mollement assis sur une couche de fusils à la *Remington*, car il paraît que c'est un progrès sur les autres, et qu'ils tuent un peu plus de monde dans le même temps. Vous ne coucherez que sur des couleuvrines, et vous serez dans la nécessité absolue d'employer votre patrimoine à ces acquisitions indispensables ; » notre bon bourgeois évidemment aurait bientôt fait de se ruiner, sa famille ne tarderait pas à être sans pain, et ses enfants en guenilles ne pourraient plus fréquenter l'école. Je ne veux pas faire d'application, je n'en ai pas besoin ; mais il est clair que cette nécessité, M. le Ministre de l'instruction publique la subit, il ne l'a pas fait naître, si, comme

il nous l'a dit, il a été désolé d'avoir à s'y résigner. Et nous, Messieurs, nous avons l'esprit si bien fait, nous qu'on appelle quelquefois des pessimistes, nous poussons si loin l'optimisme que nous nous en sommes réjouis, et savez-vous pourquoi ? Le voici : c'est que par là M. le Ministre nous a forcés à compter sur nous ; en nous fermant sa bourse, il nous a condamnés à regarder dans les nôtres. Si on les prend isolément, elles sont fort petites, mais si on les rapproche, elles deviennent pesantes, et en en détachant l'obole qu'on soustrait ainsi à un frivole plaisir, on arrive sans peine à dépasser les libéralités ministérielles. Que dis-je ? M. le Ministre nous a valu cette rare fortune pour laquelle il le faut remercier, d'avoir laissé bien loin derrière nous le temps des miracles. Vous vous souvenez de cette parabole ingénieuse et touchante d'une multitude affamée de la parole, qui venait autour du maître, mais qui, ne pouvant pas recevoir l'alimentation nécessaire, commençait à ressentir les plus vives inquiétudes, quand par un prodige soudain un panier de pain et un panier de poissons purent nourrir

quinze mille hommes? Eh bien, ici nous allons plus loin, permettez-moi de le dire, car là du moins il y avait comme point de départ un panier de pain et un panier de poissons, et nous c'est avec cinq cents francs que nous n'avons plus, puisqu'on nous les avait retirés, que nous avons pu, il y a trois semaines, en recherchant dans vos cœurs, obtenir la somme de mille deux cent vingt-quatre francs, versée dans la caisse du trésorier de la Société.

Vous le voyez donc, il faut voter des remerciements à M. le Ministre de l'instruction publique. Il nous a fait nous réunir pour causer de l'instruction populaire; en même temps il veut bien s'occuper de la nôtre, nous devons donc profiter de la leçon, et j'avais raison de vous dire qu'avec une espérance, votre présence ici représentait une protestation, à coup sûr bien inoffensive; elle est aussi un enseignement pour tous ceux qui ont foi dans la liberté, enseignement qui leur apprend à marcher seuls, à se débarrasser des lisières, à ne se plus préoccuper de cette idole de l'État qu'il faut respecter sans doute quand il est l'exécuteur des lois, mais des

liens duquel il faut savoir s'affranchir quand on veut faire virilement le bien.

J'espère que cet enseignement ne sera pas perdu, non-seulement dans cette généreuse et grande cité, mais dans la France tout entière. Et quand on verra que par le plus noble des plaisirs, par la plus douce des sympathies, on peut recueillir cet argent dont votre président nous parlait tout à l'heure en si bons termes, et qu'il faut non pas mépriser, mais au contraire glorifier par le bon usage qu'on en fait, l'argent qui représente le travail puisqu'il est l'épargne, l'argent qui représente également l'intelligence qui vivifie le travail, quand on saura qu'on peut se le procurer par cette noble voie, soyez sûrs que l'exemple sera contagieux, et peut-être qu'en se souvenant de ce fait, si petit qu'il nous paraisse, les générations reconnaissantes dresseront, dans l'avenir, des statues à celui qui a bien voulu apprendre aux hommes à se passer de MM. les ministres !

Mais puisque nous voilà réunis pour accomplir le programme qui tout à l'heure était tracé par votre honorable président, nous avons à nous

poser cette grande question à laquelle j'essaierai de toucher sans abuser de votre attention : quel est l'avenir de l'enseignement populaire ? Je ne voudrais pas répéter une parole justement célèbre et prononcée dans une tout autre occasion. Dire que l'enseignement populaire n'est rien, ce serait une injustice. Je crois cependant ne pas sortir des bornes de la vérité en affirmant qu'il est peu encore, et cependant que doit-il être ? Ah ! sur ce point je n'éprouve aucun embarras, il doit être tout ! Oui, tout, dans l'acception absolue du mot ! Et la nation qui ne comprendrait pas une vérité si simple serait condamnée à languir, peut-être à mourir dans la décrépitude. Et soyez-en sûrs, — je ne fais ici qu'exprimer vos propres convictions, — celles auxquelles le plus grand rôle est réservé en ce monde, qui sont destinées à marcher à la tête de la civilisation, qui recueilleront le plus de grandeur, de richesses et de gloire, ce seront les nations qui n'auront négligé aucune de leurs forces productives, celles qui auront développé toute leur activité par la science et par la morale.

Nous avons donc le droit de dire, et sous ce rap-



port il me semble que je ne saurais être ni trop affirmatif ni trop absolu, que l'avenir de l'enseignement populaire doit nécessairement tendre à une instruction commune et à une éducation qui rapprochent et qui confondent tous les citoyens.

C'est de cette façon du moins que se formulent dans mon esprit les destinées de cet enseignement intimement lié à la force morale et à la prospérité de mon pays.

Et veuillez, mes chers concitoyens, y réfléchir un instant en vous repliant sur vous-mêmes, vous allez nécessairement arriver à partager mon opinion. Considérez en effet l'homme dans son individualité. Quelles sont les conditions de sa supériorité? Évidemment l'expansion et le développement de toutes ses facultés physiques, intellectuelles et morales, dans l'ordre souverain de la justice et de la vérité. Et ce développement, prenez-y garde, il ne peut être obtenu que par la direction. Ce serait une très-grave erreur que de supposer l'enfant doué de facultés innées dont le simple épanouissement pourrait le conduire à la maturité de l'homme fait. Ce serait une erreur, même dans une société sauvage.

Quant aux sociétés civilisées, cela n'a pas besoin d'être démontré; elles n'existent que par la tradition, que par l'héritage de toutes les conquêtes intellectuelles et morales de celles qui les ont précédées. C'est là leur force, c'est leur substance, ce sont les assises sur lesquelles s'appuie la pyramide s'élançant par un mouvement ascensionnel jusqu'auprès de la vérité qui est l'idéal. Et je me figure, en jetant les yeux sur une société ainsi conçue, qu'elle peut être représentée par un vaste amphithéâtre composé de degrés s'élevant sans cesse. Les degrés du bas sont déserts, ils ont été peu à peu abandonnés. Les hommes de génie sont au faite et, le front baigné dans la lumière, ils appellent à eux les autres hommes, qui subissent leur prestige, gravissent à leur voix les degrés intermédiaires, et si tous ne peuvent atteindre à ces hauteurs sublimes où parvient le génie, tous doivent du moins monter assez haut pour contempler le spectacle qui se dévoile sous leurs yeux, et n'être pas étrangers à cette grande évolution à laquelle ils sont associés.

Mais pour opérer cette ascension glorieuse,

l'homme isolé est impuissant, il n'y réussirait pas, il serait pris de mortelles défaillances et tomberait sur le chemin. Que lui faut-il donc ? La science, l'amour et le dévouement d'un maître. C'est à lui qu'il appartient de saisir cette jeune intelligence, de la transformer, de la dégrossir, de lui inspirer de bonnes et salutaires pensées : et alors pénètre en elle comme une vie intérieure qui n'a rien de commun avec l'existence organique dont elle ignore les secrets et les lois : elle se sent dans sa propre indépendance capable de faire le bien, d'éviter le mal, elle est libre, elle est puissante, elle se peut affirmer par des œuvres qui seront utiles à la société tout entière.

Et tenez, le poète antique ( il faut toujours revenir à cette source d'éternelle beauté) avait rendu merveilleusement, suivant moi, ce phénomène par la plus saisissante des images. Ce bloc de marbre inerte et sans forme, le sculpteur l'attaque avec son ciseau, il fait tomber pièce à pièce l'enveloppe grossière qui dérobaît la beauté cachée dans ses molécules inertes. Et voici que la lumière va descendre sur cette image, que le front va s'illuminer, que les joues

frémissent; que de la bouche entr'ouverte s'échappe cette parole divine trahissant la créature qui vient d'en haut, et l'artiste s'agenouille plein d'adoration et d'amour devant cette œuvre qui est bien la sienne, car elle est celle de sa pensée et de son cœur!

Eh bien! Messieurs, voilà l'image de l'éducation. Et quand tout nous apprend qu'elle peut réaliser ces prodiges, je vous le demande, si elle est la condition nécessaire de l'élévation morale de l'homme, serait-il sage, serait-il politique d'en concentrer les bienfaits dans le cercle d'un petit nombre? ne serait-ce pas à la fois une impiété et une folie, un ostracisme injuste décrété au détriment des plus faibles, et contre lequel il n'y aurait jamais d'autre recours que celui de la violence et de la force?

Ah! sauvons-nous d'un pareil malheur, sauvons-nous-en et sauvons la société par les seuls moyens qui peuvent la préserver, c'est-à-dire par la justice; reconnaissons que la nature n'a pas fait de catégories entre les hommes, qu'ils sont tous nés égaux, qu'ils ont tous les mêmes droits, et que prononcer parmi eux le nom de

privilège, c'est violer cette loi d'égalité qui seule peut faire leur force et leur puissance. Il faut donc le faire disparaître de l'éducation et de l'instruction, il faut que l'instruction et l'éducation soient le patrimoine de tous sans exception. Que diriez-vous d'un cultivateur qui laisserait la meilleure partie de son champ en friche sous le prétexte de donner tous ses soins à un petit coin qu'il aurait préféré ? Les belles moissons qui couvriraient ce lieu favorisé ne remplaceraient pas assurément celles que le propriétaire aurait perdues par son ignorance et par son injustice. La société, c'est le cultivateur. Jusqu'ici elle a dans ses couches profondes tenu enfouis des trésors ignorés. Que de diamants sont restés ensevelis, que l'art et le travail auraient pu dégrossir ! Combien d'hommes n'ont pu s'élever jusqu'à la surface, étouffés qu'ils étaient par la compression de la misère et de l'inexorable nécessité ! Eh bien ! les philosophes, les moralistes, les législateurs, doivent comprendre qu'il y a là un sacrifice véritable de la force humaine ; qu'avant qu'elle se soit développée on tue misérablement tous ses germes de grandeur ; que la société conspire contre elle-

même par de semblables faiblesses ou de si criminels aveuglements, qu'elle se suicide en partie, qu'elle se prive peut-être de rédempteurs. peut-être de génies qui meurent ainsi sans avoir vu le jour où ils auraient pu développer leurs facultés régénératrices.

Je sais, et c'est là une objection souvent présentée, que des esprits prévenus traitent de semblables idées de chimère pure, ils vont même jusqu'à ajouter qu'elles sont subversives. Je leur demande où ils sont, dans quel temps ils croient vivre ; si, nouveaux Épiménides, ils ne sont point encore plongés dans un sommeil que les révolutions n'auraient point interrompu. Est-ce qu'il ne s'est rien passé dans le monde, est-ce que nous en sommes encore aux théories et aux doctrines sociales du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle ? Est-ce que ce n'est rien que ce dogme de la souveraineté populaire qui a été proclamé sur les ruines du droit divin périssant par l'excès de ses fautes ?

Mais, Messieurs, si la souveraineté populaire est assurément le plus grand, le plus majestueux, le plus fécond des principes, elle peut être

aussi le plus inquiétant et le plus dangereux. Quoi! vous ne comprenez pas cette vérité éclatante? Vous consentez à accepter un pareil état de choses, et souvent, — je ne veux pas rechercher la sincérité de votre parole, — souvent vous le glorifiez; vous en voulez l'application intelligente. Or, je vous le demande, qu'est-ce que la démocratie? La démocratie, c'est l'autorité du plus grand nombre. Que doit être l'autorité? La sagesse, si je ne me trompe. D'où vient la sagesse? La sagesse vient de la lumière, la lumière vient de l'instruction et de l'éducation. Or, si, par votre système, vous placez la force dans le plus grand nombre auquel vous refusez la lumière, et par conséquent la prudence et la sagesse, où allez-vous? Oh! je le sais bien, vous allez à la servitude: mais nous n'en voulons pas!

Nous ne voulons pas que, sous prétexte de conserver dans la société cet ordre qui n'est plus de notre temps et qui ne repose que sur la fausse hypothèse de ces couches étagées les unes au-dessus des autres, réservant exclusivement le commandement à celles qui sont supérieures pour ne laisser aux autres, sous le voile d'une

souveraineté nominale, que le droit d'obéir, on nous expose à un véritable péril public. Eh quoi ! me dira-t-on, vous voulez que tous les hommes soient appelés à une instruction et à une éducation égales, vous voulez qu'on puisse interroger les aptitudes de chacun, solliciter tous les esprits, éveiller toutes les âmes qui s'engourdissent ? Mais alors où est le travail, où est la règle, où est le gouvernement ?

Je respecte infiniment tous mes adversaires, et je me plais, même quand ce serait une hypothèse, à leur prêter d'excellentes intentions. Mais il ne m'est pas défendu de répondre à ceux dont je viens de formuler l'opinion. C'est précisément par respect pour l'autorité que nous ne voulons pas que vous répandiez les ténèbres sur une partie de la société, alors que c'est elle en réalité qui exerce le pouvoir.

Ainsi la nécessité de l'instruction et de l'éducation me paraît démontrée par les objections mêmes qui semblent la repousser ; et il est certain que la société française ne pourra être paisible, jouir de ses droits et exercer sans agitation tous ceux qui lui viennent de sa liberté



légitime, que lorsque le principe de l'autorité aura été mis en harmonie avec le principe du développement intellectuel et moral.

Et d'ailleurs, supposez pour un instant réalisée cette hypothèse que tout à l'heure, en empruntant le langage de mes adversaires, je traitais de chimère; assistons pour un instant au développement d'une société qui malheureusement n'est pas la nôtre, et dans laquelle se seraient subitement abaissées toutes ces barrières qui ne peuvent être qu'artificielles, mais qui malheureusement reposent sur des inégalités jusqu'ici trop réelles. Supposez qu'une instruction et une éducation communes aient confondu tous les rangs, que les aptitudes qui peuvent se distinguer aient eu leur libre essor, et qu'en même temps — car je ne veux pas établir l'égalité des intelligences, ce serait une véritable folie — règne l'égalité des droits. Ce à quoi, en effet, mon esprit se refuse profondément, c'est à concevoir comment des hommes peuvent ne pas comprendre les relations qui doivent les unir avec leurs semblables, et celles qui les mettent en contact avec la nature

en leur permettant de lutter contre elle quand elle les menace, de profiter de ses dons quand elle leur est bienfaisante. Oui, tous les hommes, dans cet ordre d'idées, sont égaux : ils ont les mêmes facultés, ils doivent avoir les mêmes droits ; et s'il en est ainsi je reprends mon hypothèse : supposez la société ainsi organisée, est-ce que vous ne verrez pas disparaître la plupart des causes d'agitation, de trouble, de faiblesse, de stérilité qui nous tourmentent ? n'est-ce pas un fait incontestable que l'ignorance fournit au crime le plus redoutable des contingents ? En l'attaquant et en la faisant disparaître, mais c'est la moralité de l'homme qu'on asseoit sur une base inébranlable ! Connaître ses obligations et ses devoirs, c'est se sentir digne d'être libre, et pour être digne d'être libre, il faut avant tout être un honnête homme. Ce n'est pas assez : non-seulement on veut être un honnête homme, mais encore on veut être un homme bien élevé. Entendez et comprenez avec moi l'acception d'un pareil mot, il est grand et il ne faut pas le traiter avec dédain. La nation française, elle a été renommée autrefois pour sa

parfaite urbanité, on ne parlait alors que des classes qui marquaient dans l'histoire ; les autres étaient laissées dans l'ombre. L'urbanité, si elle n'est pas la vertu, en est au moins l'apparence et la plupart du temps le commencement. La grossièreté du langage, la vulgarité des habitudes, la trivialité des idées, ce sont autant de fléaux qui, dans le menu de la vie, affaiblissent l'homme et le prédisposent au mal ! Eh bien, quel est donc notre aveuglement, que nous nous résignons avec une certaine gaieté de cœur, quand nous aurions lieu de nous en affliger, à voir cette grossièreté du langage, cette trivialité des idées se perpétuer dans les classes qu'on appelle les classes inférieures ! il semble que là elles soient dans leur domaine et qu'il soit complètement impossible de les en bannir. Permettez-moi de vous lire quelques lignes empruntées à un écrivain dont l'esprit, à la fois doux et austère, fin et pénétrant, a laissé dans le monde des lettres une trace qui ne périra jamais. Je veux parler de M. de La Bruyère. Voici ce qu'il dit de cette grossièreté que très-certainement l'instruction

et l'éducation communes feraient disparaître :

« L'incivilité n'est pas un vice de l'homme, elle est l'effet de plusieurs vices, de la sottise, de la vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie ; pour ne se répandre que sur le dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce qu'elle est toujours un défaut visible et manifeste. »

Ce sont là, Messieurs, des observations aussi justes que profondes. M. de La Bruyère les écrivait pour les grands seigneurs, je les veux appliquer à mon pays tout entier.

Je désire pour lui non-seulement l'instruction de l'esprit, l'élévation morale, mais encore la douceur des habitudes, le respect de soi-même et des autres, ces égards, cette déférence, qui embellissent la vie, qui font de son commerce un échange de bons rapports. C'est là ce qu'on ne peut obtenir que grâce à une transformation qu'on traite de chimère et qui, vous le voyez, serait la plus bienfaisante des réalités ; et ne croyez pas, avec les esprits chagrins auxquels je faisais allusion tout à l'heure, que la cul-

ture intellectuelle ou morale puisse en quoi que ce soit nuire à l'activité de l'homme et l'arrêter dans ses travaux; c'est une bien faible objection, et, grâce à Dieu, l'expérience s'est chargée de la réfuter à cette époque déjà lointaine dont vous parliez il y a un instant votre honorable président. Au berceau de la Société pour l'Instruction élémentaire, il semble qu'il se soit fait contre elle une coalition de préjugés et de passions; des hommes, parfaitement autorisés par leur caractère et leurs antécédents, allaient jusqu'à dénoncer (et vous avez entendu dans quels termes) ceux qui s'occupaient d'instruction publique, comme des malfaiteurs sociaux qui devaient arrêter la machine en en brisant les ressorts. Ah! vous voulez faire lire les paysans et les ouvriers! — disait-on; — soyez sûrs qu'ils abandonneront la terre et les ateliers pour se jeter dans les carrières libérales, et se refuseront au travail manuel. On le disait alors, Messieurs, comme on l'a dit depuis et sans plus de vérité; et j'ai entendu dans une autre enceinte un homme de très-bonne foi, et avec une sincérité que pour ma part j'allais presque jusqu'à regretter, affir-

merque pour développer un certain courage sur les champs de bataille il était indispensable de ne pas savoir lire, et il prouvait par les exemples, suivant lui, les plus topiques, que les lettres amollissent le cœur. Messieurs, nous avons eu des leçons terribles qui sur ce point nous auraient éclairés, si la théorie n'avait pas suffi. La Prusse, il y a quelques jours à peine, terrassant l'Autriche malgré l'inégalité des forces, nous a fait voir de quel côté se trouve la victoire, du savoir ou de l'ignorance. Mais nous n'avions pas besoin de cette preuve, car dans notre France l'expérience avait déjà été faite ; certes, tous les enfants de cette noble nation sont vaillants, nous le pouvons dire sans immodestie, et savez-vous pourquoi, Messieurs, ils répandent leur sang sur les champs de bataille avec un si généreux dévouement, pourquoi sous le feu de l'ennemi ils montrent toujours leur poitrine les yeux fixés sur le drapeau qui est aussi une seconde patrie, pourquoi ? C'est parce que dans cette nation se rencontre particulièrement une vivacité d'intelligence, une promptitude de conception, je ne sais quoi de spontané qui va au-devant de la vérité,

qui écarte l'erreur, un sens droit qui est un des attributs distinctifs de la France. Mais joignez à l'éducation la culture intellectuelle, l'homme n'est plus seulement brave parce qu'il est intelligent, parce qu'il a été ainsi créé; il est brave parce qu'il connaît la valeur morale de l'acte qu'il accomplit; il meurt en sachant ce qu'il fait pour l'honneur, pour la grandeur de son pays. Nous avons en ceci, comme exemple et comme modèle éternel, les Grecs qui, eux, ne dédaignaient pas la culture intellectuelle; nous avons les hommes de la Convention, nous avons les hommes de la République, nous avons les jeunes gens des Écoles, qui ont montré dans les luttes soutenues contre l'ennemi un courage si dévoué, si ferme, si admirable; et nous pouvons dire, sans crainte d'être démentis, que c'est à l'école que se forment les véritables héros !

Au surplus, je suis dans la triste nécessité de revenir un peu à l'objection que tout à l'heure je combattais, et de reconnaître que si l'hypothèse que j'ai présentée n'est pas une pure chimère, elle n'est pas encore une réalité. Nous en sommes séparés par des étapes peut-être bien

---

longues, et cette hypothèse pût-elle se réaliser instantanément, il faudrait encore un certain temps pour qu'elle pût produire ses fruits; car la science et l'éducation sont une semence qui se développe lentement, et le temps seul la peut faire fructifier. Il n'y a donc de notre part aucune témérité à produire en public ces affirmations qui ne doivent avoir pour conséquence que de déterminer le but vers lequel nous marchons. En effet, s'il nous est impossible de faire tout ce que je viens de dire, au moins devons-nous nous y essayer; au moins devons-nous nous sentir fortifiés contre toute espèce de défaillance, être de plus en plus animés de cette sainte ardeur qui poursuit les abus et qui cherche à faire triompher la vérité; et comment pourrait-on douter, dans le temps où nous vivons et après des exemples éclatants, de l'utilité d'une grande instruction? Je prononce ce mot encore en n'en voulant rien retrancher, et, voulant répondre à la question pour laquelle cette réunion a été inaugurée, à savoir: Quelle doit être l'œuvre de l'enseignement populaire? je vous demande la permission d'affirmer que, selon moi, cette œuvre



est d'effacer toutes les inégalités factices qui peuvent encore nous parquer en catégories, en établissant des distinctions qui ne doivent plus exister.

Suivant moi, ces différences entre l'enseignement supérieur, l'enseignement du second degré et l'enseignement primaire, elles doivent être plus officielles que réelles; non pas que je ne reconnaisse que les hautes sciences sont le privilège d'un petit nombre d'intelligences, mais elles doivent être accessibles à tous comme les emplois publics, comme les fonctions que l'État décerne. Peu sans doute pourront y atteindre; seulement, si peu y atteignent, est-ce une raison pour que les hommes placés à côté de ceux qui arrivent à ce degré supérieur ignorent quoi que ce soit des connaissances générales dont ceux-ci toucheront la perfection? Évidemment non, et c'est là la pensée que je voudrais vous faire bien comprendre, tant elle est profonde en moi, en même temps que je voudrais vous donner une formule qui rapprochât toutes les variétés des connaissances, qui les rendit accessibles, au moins dans les généralités, à tous les intelligences. Quoi! me dit-on, vous voudriez qu'à l'école primaire on pût ap-

prendre la science et toutes les sciences, et même la philosophie? Et pourquoi pas? Jusqu'ici nous avons vécu dans les langes d'une instruction artificielle qui a singulièrement gêné l'expression des idées, et il semblait que pour connaître la vie extérieure et l'existence intérieure de l'homme il fallût avoir été doué d'un génie supérieur. La science et même la philosophie ont leurs éléments, leurs côtés généraux par lesquels elles sont accessibles à tous, et c'est par ces côtés généraux que tous doivent pénétrer dans leur domaine. Est-ce une nouveauté? Si c'est une nouveauté, il faut convenir qu'elle est bien ancienne : il y a plus de trois cents ans vivait un homme dont on ne saurait trop relire les œuvres, car à l'érudition la plus vaste il mêle la philosophie la plus saine; on l'a souvent accusé d'être un sceptique parce qu'il n'était pas courtisan, parce qu'il avait l'esprit indépendant, parce que, son âme fière se possédait elle-même; il a tracé pour les générations futures d'impérissables leçons; je veux parler de Montaigne. Eh bien! Montaigne, qui est peut-être celui des anciens qui a écrit sur les enfants les lignes les plus justes et les plus sensées,

combattait déjà, à son époque, l'opinion de ceux qui pensent que les enfants, dans un âge assez tendre, sont absolument impuissants à comprendre les idées générales, scientifiques ou philosophiques, et il disait, en parlant du temps très-court qui est réservé à l'instruction : « Otez toutes ces subtilités épineuses de la dialectique, prenez les simples discours de la philosophie, ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Boccace ; un enfant en est capable à partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou à écrire ; la philosophie a des discours pour l'enfance de l'homme comme pour sa décrépitude. » Rien n'est plus juste et plus vrai, et je pourrais ajouter, si je ne craignais de vous retenir trop longtemps qu'après avoir énoncé ces vérités, Montaigne s'occupe de leur application, et il veut, avant tout, que les enfants soient conduits à l'instruction par l'attrait et par la douceur. Il écrivait tout près de Bordeaux, dans cette ville qui se glorifie à juste titre d'une certaine concitoyenneté avec un homme si célèbre. Et combien il eût été utile que ces pages immortelles fussent tombées sous les yeux de ces instituteurs

égarés et fanatiques qui ont placé leurs moyens de coercition dans des châtimens indignes et qui, sous prétexte d'instruire la jeunesse, ont commencé par profaner l'enfance !

Oui, mes chers concitoyens, puisse cette vérité être comprise : que les maîtres soient doux, indulgens, pleins de patience ! ils disciplineront les enfans par le charme de leur commerce tout autant et plus que par la rigueur de la règle. Ce que je leur demande, c'est de vouloir les initier à ce qu'ils savent, et je leur demande en même temps de savoir le plus possible ; et, si je voulais être sincère, je dirais : de savoir tout ou un peu de tout. Est-ce qu'il est absolument impossible d'initier les enfans aux éléments de la physique, qui leur apprend les lois générales du monde ; de la chimie, qui leur montre la composition moléculaire des corps ; de la botanique, qui les intéresse et qui les charme ; de l'astronomie, qui leur fait lever les yeux au ciel et comprendre l'ineffable grandeur de l'infinie création ? Toutes ces choses, est-ce que vous croyez qu'il faut les avoir longuement étudiées pour en donner une idée aux enfans ? Non, assurément,

mais il faut que l'instituteur se pénétre de la nécessité de ne rien laisser ignorer à ces jeunes âmes de ce qu'il a amassé de savoir dans la science; il faut que, par une sainte et noble ardeur, il prenne confiance en lui-même, qu'il s'élève à cette science qu'il doit répandre sur eux. Il faut qu'il se fasse semblable à cette mère dont on vous faisait tout à l'heure si justement l'éloge, qui passait la nuit à étudier le rudiment et la grammaire grecque, pour pouvoir le lendemain, plus belle que toutes ses compagnes qui passent leur soirées dans des fêtes frivoles, sourire à son premier-né et d'un doigt intelligent lui montrer la difficulté contre laquelle son inexpérience allait se heurter.

Voilà le rôle du maître, et si je le lui demande pour les sciences naturelles, à bien plus forte raison, permettez-moi de le dire, le lui demanderai-je pour les sciences morales, car là tout est leçon; le moindre événement, le fait le plus vulgaire comme le plus héroïque, contient, si le maître sait l'en dégager, la loi morale avec laquelle on apprend à l'enfant à pratiquer le bien et à éviter le mal. Je veux encore que, s'affran-

---

chissant de toutes les superstitions et de tous les préjugés, le maître ne décide que par lui-même, qu'il consulte sa conscience, qu'il y puise sa force et qu'il trouve en lui la vertu de préserver les âmes des enfants de tous les dangers auxquels elles sont exposées. Sont-ils des chimères, ces dangers? est-ce que je ne suis pas en droit de dénoncer publiquement à mon pays l'ignorance qu'on y laisse persister au grand scandale et au grand péril de tous? Est-ce que nous n'avons pas vu récemment de lugubres tragédies jetant sur une société tout entière une lumière sombre, inattendue? Est-ce que nous ne nous sommes pas aperçus un jour que nous marchions à côté de l'abîme le plus redoutable et le plus immonde? Souvenez-vous de cette affaire horrible qui, il y a quelques semaines, épouvantait l'opinion, de ces conspirations tramées dans l'ombre, de ces entraînements que le génie du mal semble avoir préparés! Et qu'y avait-il là qui dût particulièrement nous émouvoir? C'est moins encore la scélératesse de ceux qui n'avaient pas su dominer leurs détestables passions, que les ténèbres

dans lesquelles tous ces maléfices avaient été insidieusement organisés. Toutes les notions du bien et du mal étaient confondues dans ces âmes abandonnées par l'instruction et l'éducation. Des femmes, agenouillées au pied des autels, le corps tout frémissant de luxure, allumaient les cierges qu'elles faisaient brûler à l'église, de la même main qui versait le poison à leurs époux. Et leur abominable complice apparaissait comme le couronnement de cet odieux édifice, exploitant bien moins leurs vices que leur profonde ineptie. Voilà ce que nous avons vu ! et nous demeurons calmes, et nous allons nous plaindre quand quelques hommes troublent notre tranquillité en nous disant : « Tout n'est pas bien dans cette société, il y a de grands abus, des plaies cachées qu'il faut guérir ! » Oui, il les faut guérir par la lumière, par la science, par l'instruction, par la morale !

Nous appelons à cette grande œuvre tous ceux qui ont l'amour de leur pays, tous ceux qui ont une noble intelligence et un cœur bien placé, nous y convions surtout les femmes, parce que ce sont elles qui peuvent, dans cet admirable

travail de régénération, apporter le plus utile et le plus puissant concours.

Tout à l'heure votre honorable président vous le disait : la Convention a pensé que les jeunes filles seraient les meilleurs institutrices. Cette grande pensée s'est vérifiée ; non-seulement elle est conforme à la nature des choses, mais l'expérience en a démontré les excellents effets. En Amérique, presque toutes les institutions primaires sont dirigées par des jeunes filles ; et ce n'est pas seulement celles qui reçoivent les petits enfants, mais on voit des jeunes filles de seize à dix-huit ans, supérieures en éducation et en intelligence, donner des leçons à de jeunes garçons de leur âge, et ne rencontrer de leur part que la sympathie et la déférence la plus respectueuse. Quant à moi, je demeure convaincu que ce n'est pas là une exception due au caractère des Américains ; leurs institutions, sans doute, y sont pour beaucoup, et je ne suis pas de ceux qui pensent que celles de la France ne devraient pas recevoir des modifications considérables. Mais avant tout, tenez compte du caractère particulier de la femme, de sa douceur, de sa



patience, de son esprit de détail, de sa vigilance maternelle. Dieu la met au monde pour être mère, elle l'est malgré elle, à son insu ; elle l'est auprès de son frère, et cette tendresse affectueuse, qui tient à la fois de la bonté du cœur et du sentiment du devoir, elle la répand partout autour d'elle ; elle est donc prédestinée à être institutrice ; et quand je dis ces choses, je ne veux pas, comme vous le comprenez fort bien, toucher à des questions plus hautes. Je vous l'ai fait pressentir, je ne veux pas sortir de mon sujet, et j'ai hâte surtout d'arriver au terme de cette allocution ; j'aurais pu cependant, chemin faisant, me demander avec vous ce qu'il fallait penser du grave problème qui a été récemment posé en face de l'humanité en ce qui touche l'émancipation des femmes. Nous ne devons pas oublier que, sur ce point comme sur tant d'autres, la France malheureusement n'a plus l'initiative dans le domaine des idées. Il y a deux ans environ, de l'autre côté du détroit, un honorable député de Westminster a proposé au parlement une motion en vertu de laquelle les femmes veuves et célibataires de l'Angleterre

seraient admises au droit électoral. L'assemblée se composait de 296 votants ; la motion de l'honorable M. Stuart Mill a obtenu 73 voix, ce qui, dans un autre pays, pourrait être pris pour une majorité. Elle a été rejetée cependant, ou plutôt, permettez-moi de le dire, ajournée. Si j'avais eu l'honneur de siéger dans le parlement d'Angleterre, les femmes auraient eu 74 voix, et même j'aurais demandé à faire à la proposition de M. Stuart Mill une motion qui l'aurait élargie ; par respect pour le mariage, je n'aurais pas voulu laisser supposer que les hommes font peser sur leurs femmes un joug despotique. C'est dans le respect de leur conscience qu'ils trouvent leur véritable force. Attenter à la dignité morale de leurs compagnes serait un crime et une faute qui tueraient leur bonheur ; et quant à moi, je ne vois pas comment les femmes françaises, pouvant se choisir sans l'autorisation de leurs maris un confesseur, ne peuvent pas choisir un député.

Mais laissons là ces choses qui nous mèneraient trop loin, et que les dames qui me font l'honneur de m'écouter me permettent de le leur

dire : leur cause est dans leurs mains. Ce n'est pas le tout que de réclamer des droits, il faut vouloir les exercer. Elles se plaignent aujourd'hui, elles ont raison ; elles répètent qu'elles sont délaissées et elles le sont en effet beaucoup trop. Mais pourquoi ? Parce que leur éducation les sépare de nous ; hélas ! nous nous prévalons beaucoup trop de cet avantage qui nous est singulièrement funeste. Nous nous croyons habiles et forts en nous renfermant dans le domaine qui nous est réservé et en laissant aux femmes leur frivolité et leur grâce, mais c'est nous-mêmes que nous punissons, et nous sommes en réalité des aveugles et des sots, car si les femmes y perdent, par le défaut d'association aux idées généreuses qui nous peuvent préoccuper, nous y perdons bien plus encore, et nous imitons ce cultivateur dont je vous parlais tout à l'heure : nous laissons la plus belle partie du domaine humain en friche, nous nous contentons de n'y faire pousser que des fleurs, tandis que ce sont les fruits les plus succulents et les plus savoureux que nous pourrions récolter. Dites-moi : quelle force ne puiserions-nous pas dans la

tendresse si vive, dans la sagacité toujours si vigilante, dans la perspicacité presque divine qui distinguent les femmes, si nous voulions mêler aux leurs non-seulement nos tendresses, mais encore nos âmes tout entières, et si nous n'avions la particulière manie d'avoir pour nous une sorte de terrain réservé dont l'entrée ne leur est pas permise ! Eh bien , encore une fois, ici comme partout, abaissons les barrières ! On vous parlait tout à l'heure de la nécessité de l'éducation commune entre les jeunes filles et les jeunes garçons. C'est là, en effet, Messieurs, où se trouve le secret de la solution que l'avenir très-certainement nous apportera. Il ne s'agit plus, comme dans les républiques antiques où la force et la beauté physique étaient surtout ce qu'on voulait développer par l'éducation, de faire descendre dans l'arène des jeunes filles et des jeunes garçons pour les y faire lutter sans voiles sous les yeux de leurs parents ; c'est la science qui les éclairera, c'est la moralité qui les conduira, ces troupes charmantes qui viendront dans les combats scolaires se défier, se vaincre et remporter de généreuses victoires ou subir d'honorables

défaites. C'est ainsi que grandiront les générations futures, qui réaliseront les progrès que nous avons été impuissants à obtenir.

Mais, pour cela, il est absolument indispensable que les femmes le veuillent, qu'elles s'y mettent, permettez-moi cette expression triviale, qu'elles dédaignent tout ce qui ne les conduit pas à un si noble but. Si jamais il était atteint, la société subirait la plus heureuse transformation. Les femmes sont trop sûres de leur empire; c'est beaucoup notre faute, et nous ne sommes pas disposés à nous en corriger. Elles nous présentent un joug, nous l'acceptons tel qu'il nous est imposé, en le bénissant; il vaudrait mieux pouvoir le relever assez haut pour que nul, de l'homme ou de la femme, ne courbât la tête. C'est là l'idéal, c'est celui qu'il faudrait réaliser.

Oui, nous subissons leur empire et nous ne pouvons pas y échapper; il s'impose à nous à tous les instants de notre vie, doux, charmant, irrésistible. C'est dans les bras de notre mère que nous ouvrons les yeux, que nous balbutions la première parole, que nous sommes initiés aux connaissances élémentaires. A côté de notre mère,

trois fois bénie, qui vit dans notre respect quand la mort nous l'a ravie, se trouve notre sœur ; puis, quand à l'adolescence succède la jeunesse, quand un tumulte intérieur nous avertit de la mission qui nous est donnée en ce monde, nous courons, à travers tous les obstacles, à la recherche de la compagne que notre amour nous désigne ; elle entre dans notre maison, elle en est l'honneur, la décence et la joie ; elle en est l'espérance et la fécondité ; bientôt autour d'elle vont paraître de belles créatures qui nous devront l'existence et auxquelles nous donnerions beaucoup plus que tout notre être, si nous pouvions nous multiplier et nous immoler cent fois pour elles ; et puis voilà que le temps s'écoule, les berceaux se désertent, les petites créatures grandissent, on peut encore les porter, on croit que l'on pourra toujours les tenir dans ses bras ; mais elles montent, elles montent, elles atteignent le cœur, et puis les lèvres, on n'a plus besoin de se pencher pour les embrasser, et un jour on s'aperçoit que le bouton a été remplacé par la rose, que la jeune fille est devenue femme ; alors il faut compter avec elle, il ne faut plus prononcer un

mot qui la puisse choquer. Le poète ancien disait avec raison que la chasteté des femmes conservait l'honneur de la maison. Oui ! elle en est la gloire, et assurément je ne veux pas la bannir ; mais je veux la fortifier par la science, je veux qu'à côté de la vertu simple et charmante, l'homme soit obligé de respecter l'intelligence et le savoir de ces trois femmes associées à son foyer pour le bénir et l'honorer, de sa mère, de sa femme et de sa fille !

Et s'il en peut être ainsi, quel est donc celui qui voudrait se priver de ces joies ineffables, qui voudrait retourner en arrière, qui dirait aux classes inférieures : « Vous êtes à jamais condamnées à l'ignorance ; » et qui dirait aux femmes : « Vous êtes à jamais condamnées à la frivolité ? » Non ! non ! Une pareille doctrine n'est pas faite pour nous, nous la devons hautement désavouer. Une société qui veut être grande et forte ne peut vivre que par la guerre à l'ignorance. Il faut qu'une sainte croisade soit prêchée contre elle. Et ce mot de croisade me rappelle ce spectacle grandiose et presque inouï qu'a offert le moyen âge, à cette

époque d'enthousiasme et de ferveur religieuse où la foi a précipité un si grand nombre d'hommes vers le sépulcre du Christ pour le délivrer de la souillure des infidèles. Alors, Messieurs, oubliant son intérêt personnel, quiconque possédait un champ le vendait pour acheter une cuirasse, une épée et un cheval. Une ardeur irrésistible animait tous ces croyants qui se dirigeaient en foule vers l'Orient, d'où la plupart ne devaient pas revenir. Je n'ai pas à juger un pareil mouvement au point de vue politique et social, je l'envisage dans le sentiment qui en a été l'origine, et ce sentiment a été sublime. Mais savez-vous, Messieurs, qui a surtout influé sur la résolution et sur les cœurs des croisés ? Ce sont les femmes, ce sont elles qui ont commencé le sacrifice par l'immolation d'elles-mêmes en se séparant héroïquement de leurs pères, de leurs époux et de leurs fils, en les armant de leurs propres mains, en fortifiant leurs âmes prêtes à défaillir, en leur montrant leur amour qui les suivrait sur les lointains rivages où ils allaient s'engager en de si périlleuses aventures. Alors, d'un bout à l'autre de cette Europe tressaillante, pleine d'émotions,



un mot d'ordre a été prononcé, et partout il a été adopté; et ces fiers guerriers qui n'avaient pas peur de la mort, repliés sur eux-mêmes, sentant leur faiblesse, ont compris la nécessité de s'unir à ceux qui allaient partager leurs périls par un lien à la fois mystique et sacré. Et la chevalerie est née, résumant à merveille la grandeur de cette conception que nous avons aujourd'hui peine à comprendre dans son héroïque devise : « Mon Dieu, mon roi, ma dame. » Je ne peux pas nier que nos pères ne fussent de fervents chrétiens, et je suis convaincu qu'ils étaient dévoués à la monarchie, mais je ne suis pas moins certain que c'est avec raison, et parce qu'il était le plus excellent, qu'ils avaient réservé pour la fin de la devise ce doux mot de « ma dame. » Oui, c'est celui qui les consolait et les fortifiait, ils le prononçaient sous un ciel incandescent, au milieu des batailles, dans l'enivrement de la victoire, dans la fièvre de l'action; c'était cette chère et douce image de leur dame qui apparaissait constamment à leurs yeux charmés. Vous voyez l'empire que la femme a exercé et quelles grandes choses il a produites. Eh bien,

est-ce que cet empire ne peut pas aujourd'hui tourner au profit du bien ? Je le demande à tous ceux de mes concitoyens qui me font l'honneur de m'entendre, de quoi ne seraient-ils pas capables, de quel enthousiasme leur cœur ne serait-il pas saisi, si, au seuil de la guerre à l'ignorance, la main d'une femme leur montrait le but !

Que cette croisade soit donc partout prêchée, et pour résumer cette trop longue allocution, que l'enseignement primaire se généralise ; qu'il s'élève, qu'il se fortifie, que partout où l'on voudra améliorer le sort des instituteurs, des réunions publiques soient convoquées dans cette noble pensée ! Nous connaissons maintenant le moyen de venir au secours de ceux qui ont droit à notre sympathie. C'est de notre intelligence qu'il dépend d'en savoir convenablement user ; nous sommes en face de grandes difficultés, nous n'avons pas vaincu tous les obstacles, la société française, si brillante, a eu, vous le savez, à traverser de dures épreuves ; elle a peut-être compris quelle était la responsabilité qui pouvait peser sur elle et quelles inexpiables conséquen-

ces amenait un moment de faiblesse et d'abdication ; le châtement a été dur, je suis convaincu qu'il ne sera pas éternel.

Le chantre immortel de l'*Enfer* place les deux personnages qu'a imaginés sa fiction puissante dans une forêt profonde, obscure, où tout est ténèbres. Leurs cœurs sont pleins d'angoisses, leurs pieds se heurtent aux ronces du chemin, l'un des voyageurs est sur le point de défaillir, mais l'autre le soutient et, ranimant son courage, il lui dit : « Regarde à l'horizon, j'y vois blanchir l'aube ; encore un peu de force ! » Il le prend dans ses bras, il l'entraîne, et bientôt tous deux tombent agenouillés et reconnaissants, inondés par les flots d'une splendide et bienfaisante lumière. Ces ténèbres que nous traversons encore, mes chers concitoyens, ce sont celles de l'ignorance ; ne nous y attardons pas, marchons résolûment et, soyez-en certains, nous arriverons au terme de cette route laborieuse, et à notre tour nous jouirons de cette lumière souveraine qui s'appelle la science et la liberté.



DE L'AMOUR  
DE  
SA PROFESSION

Discours prononcé

le 21 mars 1869, au théâtre du Prince impérial.

---

MESDAMES ET CHERS CONCITOYENS,

Je crains bien que l'excès des sentiments affectueux de notre honorable président<sup>1</sup> ne m'ait à son insu imposé une tâche dont la portée pourrait aujourd'hui dépasser mes forces. Dans aucun cas, elles ne sauraient atteindre la limite du désir que j'éprouve d'être digne de votre sympathique bienveillance, et de clore comme je le voudrais les travaux que nous avons essayés

1. M. Saint-Marc Girardin avait ouvert la séance par un discours publié dans le *Journal des Débats* du 26 mars.

devant vous. Déjà dans plusieurs réunions précédentes se sont élevées des voix plus autorisées que la mienne, qui ont parlé du travail, de ses austères devoirs et de ses récompenses finales. Le travail, c'est la grandeur, c'est la dignité, c'est l'indépendance de l'homme, et je ne sache pas qu'on puisse choisir un plus noble sujet.

On ne le saurait trop honorer ni trop s'en entretenir : vous me permettez donc de vous y ramener encore. J'ai le dessein d'étudier avec vous rapidement par quelle loi mystérieuse mais certaine nous nous trouvons liés à notre labeur quotidien. Peut-être ce sujet paraîtra-t-il au premier aspect trop familier, trop circonscrit, et pour ainsi dire entaché d'une sorte d'intimité personnelle ; et cependant quand on le veut bien considérer, on s'aperçoit vite qu'il touche aux plus hautes questions, à celles qui sollicitent davantage notre intérêt et notre attention. Envisagé en lui seul et dans son isolement, l'homme est bien peu de chose s'il est quelque chose ; mais, en se rapprochant de ses semblables, en s'inspirant de leurs sentiments et en joignant ses actions aux leurs, il grandit immédiatement pour devenir

le peuple, la patrie, la civilisation et l'humanité. Aussi peut-on affirmer que le plus petit acte, la pensée la plus solitaire, pourvu que l'un et l'autre soient conformes à la loi supérieure qui gouverne et domine notre nature, tendent infailliblement au bien commun et doivent l'opérer dans une certaine mesure; quoi qu'il en soit, et quand même ils se produiraient sans témoin, ils ont toujours cet infaillible résultat; ignorés, ils n'en laissent pas moins après eux un immortel héritage, le souvenir du service rendu et du progrès réalisé.

Vous le comprenez donc, il n'est pas indifférent de se demander si cette loi que j'ai énoncée existe en effet, cette loi qui nous attache à notre œuvre propre non pas seulement par le lien de l'habitude, mais par un autre attrait bien plus profond, bien plus intime, et qui, étudié de près se rattache à l'ensemble général de toutes les forces qui dominent le monde. Comment ces forces éparses peuvent-elles concourir au même but? Comment sont-elles reliées? Quel est l'intérêt qui peut les rapprocher? c'est-là, vous en conviendrez, une source d'études qui, si nous

voulions l'épuiser, nous mènerait fort loin, mais nous nous enfermerons les uns et les autres dans les limites qui nous sont prescrites.

Il est vrai que quelques amis trop indulgents peut-être pour moi m'avaient conseillé de traiter un autre sujet qui eût été peut-être plus de votre goût et certainement qui eût été plus du leur. Ce sujet était l'examen de la condition civile des femmes : un sujet grave entre tous et qui m'a fait reculer par sa difficulté même, par la responsabilité qu'il faisait peser sur moi à raison du peu de temps que j'avais à y consacrer, obsédé que je suis par mille soins divers. J'ai cru que je ne pouvais pas témoigner plus hautement du respect profond qu'il m'inspire qu'en en remettant l'étude à une réunion ultérieure, parce qu'ainsi que vous l'a si bien dit notre honorable président, ce ne sont pas des adieux qui nous séparent, c'est un simple ajournement. Rapprochés les uns des autres par des sentiments étroits de solidarité, nous avons appris à nous connaître et à nous apprécier, et nous nous reverrons dans un temps qui, je l'espère, ne sera pas éloigné. C'est à ce moment que je renvoie ce que



j'aurais voulu vous dire sur ce grave sujet, et cependant je n'éprouve dès à présent aucun embarras à déclarer qu'ennemi consciencieux et résolu du despotisme, et l'ayant, dans la mesure de mes forces, toute ma vie poursuivi et combattu dans l'État, je ne le pourrais voir d'un œil indifférent chercher un lieu d'asile au sein de la famille et s'asseoir triomphant au foyer domestique qu'il profanerait. A mon sens, la vertu comme l'ordre ne peut sortir que de la liberté; la tyrannie n'a jamais produit que la corruption et la révolte, elle est mauvaise partout; partout elle doit être condamnée. Et comment est-il possible de s'abstenir d'une réflexion si simple quand on touche même par allusion à un semblable sujet? L'antiquité qui nous a laissé tant de splendides souvenirs était cependant souillée par une lèpre sociale qui suffirait à elle seule pour nous empêcher de regretter ses fausses grandeurs : cette lèpre sociale, vous le savez, c'est l'esclavage, dont les philosophes prenaient la défense. Cette honte de l'humanité, c'est à peine si elle a disparu d'hier, et ce sera l'éternel honneur des hommes que le hasard des

événements avait investis pour un jour, en 1848, du pouvoir qu'ils ont su faire respecter et dont ils n'ont jamais abusé, d'avoir chassé de nos lois ce flétrissant souvenir d'un temps qui ne peut plus se renouveler ! Mais ce sera aussi, permettez-moi de l'ajouter, une gloire éclatante pour cette noble femme, pour cette mère de famille, pour cette républicaine qui dans son pays a pris l'esclavage corps à corps et l'a déshonoré pour le proscrire, de l'avoir rendu à jamais impossible, si bien que la victoire brillante de l'Union triomphant de la révolte n'a fait en réalité qu'achever l'œuvre commencée par les protestations d'une conscience généreuse, inspirée par la religion du cœur, et défendant la cause du juste au nom du malheur et du droit éternel !

Mais si l'antiquité nous a légué cette honte de l'esclavage, malheureusement ce n'est pas le seul abus dont elle nous ait transmis l'héritage. A côté des vaincus qui étaient réduits en servitude, et qui dans les mains du maître ne se multipliaient que pour perpétuer leur dégradation et leur abaissement, se trouvaient les femmes, qui, dans la plupart des législations,

étaient aussi réduites en esclavage, privées de tout droit sérieux, condamnées à subir l'obéissance passive ; elles étaient la chose de l'homme ; humiliées sous son commandement, elles perdaient à la fois et la responsabilité et la dignité morale. Je ne veux pas dire que de semblables monstruosité aient passé tout entières dans notre législation et dans nos mœurs, mais ce que chacun reconnaîtra avec moi, c'est qu'il en reste encore quelques traces et qu'il est nécessaire de les faire disparaître. Je ne méconnais pas les bienfaits de la philosophie, je sais quels progrès elle a réalisés, mais je vois aussi d'un œil convaincu ceux qu'il nous reste à faire accepter par les mœurs et par les pouvoirs publics.

Grâce à Dieu, l'œuvre est commencée. Des écrivains généreux, des libres penseurs, des moralistes persuasifs, ont entrepris cette grande campagne à laquelle on peut être certain que la victoire appartiendra un jour. Vous connaissez tous et vous avez entendu dans cette enceinte cet écrivain ingénieux<sup>1</sup> dont je ne puis faire un meilleur éloge qu'en disant qu'il a été digne

1. M. Legouvé.

---

de la réputation paternelle, qu'il a accepté son héritage pour l'agrandir, qu'il a consacré lui aussi sa vie à cette noble cause avec un dévouement, un talent, une supériorité de vue et une pureté de cœur qui sont les auxiliaires les plus précieux pour ce triomphe que je me permets de présager. Mais, ainsi que je vous l'ai dit, nous réservons la discussion d'un sujet au-dessus duquel flottent encore tant d'erreurs et de passions, pour une réunion ultérieure. Le sujet de celle d'aujourd'hui est plus calme, il appelle vos sérieuses mais paisibles investigations; si je ne me trompe, il est ainsi en harmonie avec la nature de l'œuvre pour laquelle j'ai l'honneur de paraître devant vous, et pour le bénéfice de laquelle vos mains fraternelles ont déposé l'obole qui vous a permis de franchir le seuil de cette enceinte. Cette œuvre, vous le savez, c'est la *Société pour l'enseignement professionnel des femmes*, et ce mot est une définition qui me dispense de toute espèce de commentaires. Des femmes d'un esprit généreux et élevé se sont rencontrées sur un terrain commun. Là, elles ont

apporté un bon vouloir qui ne devait jamais se démentir, des vues élevées sur l'éducation, et par-dessus tout un sentiment profond, et que je me permettrai d'appeler religieux, des grands devoirs que leur impose l'état actuel des femmes dans la société moderne. J'excéderais de beaucoup les justes limites dans lesquelles cet entretien doit se renfermer, si je voulais, je ne dis pas énumérer, mais indiquer seulement toutes les misères, toutes les douleurs, toutes les hontes auxquelles l'état social dans lequel nous vivons condamne malheureusement les femmes. Les motifs de ces douleurs et de ces hontes, il faut les chercher dans les mœurs, dans la constitution économique de notre pays, dans ce reste de barbarie qui dépare encore notre législation et dont je vous parlais il y a quelques instants. Étudier ces causes, les rechercher, les présenter à l'opinion publique, c'est là, messieurs, l'œuvre des écrivains, des philosophes et des orateurs. A Dieu ne plaise que je veuille en quelque manière diminuer leur mérite, ni atténuer la grandeur des services qu'ils rendent ! L'écrivain qui,

dans l'intimité de son cabinet, seul à seul avec sa pensée, cherche à s'éclairer à la pure lumière de la vérité, s'en pénètre, en fait le soutien de chacun de ses efforts, concentre son esprit sur des idées généreuses, et les transmet ensuite à ses semblables à l'aide de ces communications rapides que nous a fournies la science moderne, et qui, en quelques instants, peuvent rendre une grande population tout entière consciente de l'œuvre d'un seul ; cet écrivain, dis-je, est digne de toute notre estime, il remplit dans la société une fonction considérable qui doit être particulièrement honorée. Le philosophe qui dans ses spéculations pures, dédaigneux de toute espèce d'ambition, se passionne uniquement pour la sagesse, est un homme digne d'admiration. Quant à l'orateur, hélas ! on en a dit souvent beaucoup de mal, et le divin Platon, dont je n'ai certes pas le droit de médire, avait, dans son traité sur *la République*, organisé une commission mixte de transportation qui conduisait les poètes et les orateurs à la frontière, après les avoir préalablement couronnés de fleurs. Je

n'aurais pas, je l'avoue, un semblable courage, j'ai toujours eu pour le verbe humain une très-sympathique admiration ; à mon sens, il est la lumière qui pénètre, le trait qui perce, par-dessus tout, le lien qui unit les intelligences, qui rapproche les cœurs, et ses enivrements enthousiastes, ses témérités sublimes, sa logique dominante, me paraissent toucher de trop près aux plus nobles attributs de l'homme pour qu'il me soit possible de le traiter en suspect.

Toutefois, quel que soit le sentiment qu'on puisse porter sur ceux qui, dans un but utile, exercent ainsi leurs plus précieuses facultés, laissez-moi vous dire qu'ils me paraissent bien petits en présence des dévouements quelquefois obscurs qui se consacrent exclusivement à la pratique du bien. Là est le véritable triomphe de la foi. L'action, c'est la puissance de l'homme, et quand bien même elle se concentre sur un terrain modeste, elle n'en a pas moins la prééminence sociale que tous les hommes de cœur doivent lui accorder. Eh bien, cette action, celle qui a amené les personnes dont je vous parlais il y a quelques instants à réaliser l'œuvre

---

qu'elles ont conduite à bonne fin, elle puise sa source dans ces grands sentiments dont j'essayais de vous donner une juste idée. Les nobles femmes qui s'y dévouent, dédaigneuses de toute espèce de gloire, ne songeant point au succès, si ce n'est à celui qui doit encourager et favoriser le bien, se sont mises courageusement au travail, elles se sont dit qu'il était urgent de rechercher dans les couches confuses de cette grande population les jeunes filles qu'on pouvait former au travail, et, permettez-moi cette expression, de les revêtir d'une sorte de cuirasse contre laquelle désormais viendront s'éteindre tous les traits du mal, et leur donner un secours qui leur permettra de se racheter de la misère que l'iniquité sociale fait si durement et si injustement peser sur elles; car quiconque a du travail, je me sers d'un mot qui rend incomplètement ma pensée, quiconque a une aptitude spéciale à un travail déterminé, de l'application, de l'intelligence et de l'attachement pour une œuvre circonscrite et désire la conduire à sa plus grande perfection, quiconque est doué de semblables forces peut défier tous les obstacles. Si l'on donne



à la femme, en la mettant en possession de cette force, sa valeur personnelle, la voilà qui est affranchie du joug de la pauvreté : bien plus, elle pourra regarder en face le lâche libertin qui n'insulte que l'oisiveté et l'ignorance, mais recule en rougissant devant la femme indépendante demandant ses moyens de subsistance à sa capacité personnelle.

C'est donc une œuvre de rachat, une œuvre de rédemption, c'est ce qui restait de l'esclavage antique dans nos mœurs modernes résolument abordé et définitivement vaincu. Et comment pourrai-je toucher à ces choses sans prononcer le nom de celle qui a fondé cette sainte entreprise et qui s'y est noblement dévouée, madame Marie Élixa Lemonnier?

Douée de facultés supérieures, d'un cœur ardent et délicat, elle n'a pas jugé que sa mission de femme fût accomplie en ce monde alors qu'elle allait obscurément mais assidûment soulager les misères qui l'entouraient; elle a jeté les yeux sur un horizon plus étendu, elle y a vu les tristes vérités dont je vous révélais une faible partie. Obsédée par cette sainte douleur qui

---

s'empare des grandes âmes en face des souffrances de leurs semblables, voyant tant d'innocentes et charmantes créatures dévorées par un mal qu'elle était impuissante à combattre tant qu'elle les prenait individuellement, elle a voulu à ces institutions mauvaises et perverses qui étaient la cause de ce mal, opposer la digue d'une institution sainte et bénie qui un jour pût les dominer. Telle a été son ambition, et je ne prononce pas son nom à coup sûr pour lui rendre un honneur qu'elle mérite si bien, mais qui est si fort au dessus de mon faible témoignage, non plus que pour rendre hommage à celles qui continuent son œuvre avec le même courage, la même abnégation, sans rechercher des encouragements dont elles n'ont pas besoin; mais enfin, quand nous sommes ici entre nous, que nous ne doutons pas les uns des autres, que nous savons quels sont nos sentiments intimes, nous pouvons bien nous donner la satisfaction d'offrir un exemple de telles vertus, et Dieu fasse que cet exemple soit contagieux, et que nous-mêmes nous puissions en profiter les premiers!

D'ailleurs, il m'a paru qu'il n'était pas inutile de faire entendre ces quelques paroles auxquelles certainement vous voudrez bien vous associer et de les opposer aux injures qu'une fureur fanatique a répandues sur une tombe à peine fermée. Et, quant à moi, il me semble encore que je ne puis pas mieux l'honorer qu'en vous entretenant en quelques mots du sujet de cette réunion, dont peut-être je me suis beaucoup trop écarté. Rechercher quelle peut être la loi qui attache l'homme à son travail, n'est-ce pas entrer précisément dans les vues des fondatrices de la Société d'enseignement professionnel des femmes? Tel a été, en effet, leur dessein. Elles ont pensé qu'elles accompliraient non-seulement une œuvre utile pour celles qui devaient en recueillir le fruit, mais encore une œuvre d'économie sociale, et que, quand elles auraient ainsi doté une femme d'un métier particulier, d'une profession, elles auraient mis dans ses mains une ressource destinée à se développer par un effort auquel la femme qui en serait en possession ne pourrait pas même essayer de se soustraire. Et pourquoi? Quelle peut en être la

raison? Elle est bien simple; et, quand on y regarde de près, on découvre facilement que le travail, qui est pour nous une loi, nous est aussi un bienfait. Mais pour être utile il doit avoir ce double caractère, de satisfaire à un besoin social, sans quoi il deviendrait stérile et vain, et de s'exercer dans un cercle circonscrit, sans quoi, trop étendu, il serait condamné à l'avortement; et vous voyez tout de suite quelles sont les conséquences de la proposition que je prends la liberté d'établir, et qui correspond, je le crois, à toutes les données du bon sens, c'est que le travail doit être à la fois social et individuel: c'est pourquoi il mérite ce nom de *profession*, sur lequel j'insiste; la profession nous sert non pas seulement parce qu'elle est notre gagne-pain, non pas seulement parce qu'elle est la compagne sévère de nos heures utilement employées, c'est-à-dire de celles qui ne laissent après elles aucun regret, mais encore par cette double raison que l'exercice de la profession est pour nous, parfois même à notre insu, le témoignage social le plus réel et le plus efficace que nous puissions prêter

---

en face de nos semblables, en même temps qu'elle est la source de nos satisfactions les plus pures. Je dis que l'exercice de la profession a ce double caractère; et comment en effet se refuser à admettre que la profession, pour être utile, doive avant tout avoir un caractère social? La profession, c'est le titre de noblesse de l'homme moderne, c'est ce qui lui donne sa véritable importance, c'est ce qui le sépare de la tourbe des fainéants et des inutiles, qui n'ont jamais été pour les nations qu'un embarras et un danger, c'est ce qui lui permet de rendre des services, et je ne sache pas qu'il nous soit possible de résumer plus exactement la véritable source des joies humaines auxquelles l'homme doit s'attacher. Ainsi, de ce que la profession a ce caractère, de ce qu'elle est, pour chacun de nous, notre véritable titre de noblesse et qu'elle nous permet de nous affirmer au milieu de nos concitoyens et de leur être utiles, il suit directement que nous nous attachons à elle par ses côtés élevés; quand nous paraissions au milieu de nos semblables, nous y sommes appréciés par le bien que nous

pouvons faire, et soyez sûrs que nous ne tarderons pas à en recevoir une secrète mais efficace récompense. Pourquoi? Par cette raison excellente qu'il y a toujours à tout bien social accompli une rémunération attachée dont les hommes qui ont un peu de sentiment savent à merveille se rendre compte.

Je vous disais que la profession a ce caractère éminemment social, sans quoi elle serait mauvaise et condamnable, et toute espèce d'activité de l'homme qui ne tourne pas au bien commun, qui ne l'a pas pour but, est en effet une activité égarée, une activité condamnable et qu'il faut proscrire.

La profession de l'homme, elle est, permettez-moi cette image, comme un rayon détaché du faisceau qui compose le prisme, et mieux encore elle est une note accentuée, puissante, vibrant par elle-même, et cependant se confondant avec d'autres notes pour produire ce résultat particulier qui ne charme pas seulement, mais qui domine : c'est la langue humaine unie à l'expression pour ainsi dire divine, c'est l'accord qu'on rencontre dans le rythme musical. Per-

mettez-moi d'insister un instant sur cette comparaison, qui sera ma seule démonstration. Franchissez cette enceinte : pour ainsi dire à nos portes (je ne veux pas vous condamner à une trop longue excursion), vous allez rencontrer une foule attentive, comme vous bienveillante, comme vous animée de sentiments sympathiques, et à laquelle je pourrais faire ce compliment qu'il me serait impossible de vous adresser : que peut-être elle a mieux choisi que vous l'innocente et honnête distraction à laquelle elle a voulu se livrer<sup>1</sup>.

Eh bien, au milieu de cette foule et dans un coin de la vaste salle qui la contient, se trouve un groupe d'hommes, tous différents d'aptitudes sociales, mais tous réunis par une pensée commune, pleins de respect pour l'œuvre à laquelle ils vont se consacrer par des moyens différents et variés. Les voici réunis. Ils sont sous l'œil d'un seul homme, qui n'est pas leur maître, bien qu'on l'appelle très-improprement leur chef, mais qui est avant tout leur ami, et qui n'a été choisi pour les diriger que parce

1. Le concert populaire.

qu'il est un peu plus habile. Le voyez-vous jetant autour de lui de rapides regards, constatant que chacun est à sa place, échauffant par un signe celui qui est distrait, rappelant celui qui s'éloigne. Enfin le moment est venu, il lève son bras vers le ciel et l'harmonie commence, et alors ses torrents se répandent dans toute la salle, elle inonde les âmes, pénètre les cœurs, et, en ébranlant les sens, elle fait éprouver cette volupté magique qu'aucune espèce de langue autre que la musique ne pourrait produire et rendre. Eh bien! ce résultat qui, en définitive, aboutit à une merveilleuse unité, si bien que vous n'entendez qu'une voix, qu'un son, qu'un rythme, qu'un chant de triomphe; il est dû à des efforts multiples, qui, par leur diversité, ont abouti à ce concours merveilleux qui charme et subjugue toutes les âmes. Et quelle est la raison de ce concours et de ce triomphe? Précisément ce que j'avais l'honneur de vous signaler, le culte religieux pour la pensée d'ensemble et en même temps le soin scrupuleux pour l'exécution de chaque détail. En effet, le violon ne ressemble pas à la flûte, le violon-



---

celle n'a rien de commun avec le hautbois. Tous, penchés sur leurs pupitres, artistes sublimes autant qu'ils sont modestes, n'attendant leur récompense que de la perfection avec laquelle ils exécutent l'œuvre d'un grand maître, chacun de ces concertants est pénétré de ce qu'il fait ; il serait impossible de le détourner un instant de cette occupation qui le captive ; mais, précisément parce que tous obéissent à une pensée commune, ils arrivent à ce résultat merveilleux que vous admirez avec raison. Eh bien, mes chers concitoyens, permettez-moi de le dire : la société, en définitive, n'est qu'un concert, elle est une réunion d'efforts distincts. Chacun de ces efforts laissé dans son isolement ne produirait qu'un effet personnel et sans puissance. Groupez-les, unissez-les par une pensée commune, et alors vous aurez cette harmonie à la fois savante, pleine de séve et de force qui domine toutes les volontés et charme tous les cœurs. Mais si vous voulez, après avoir joui des sensations que vous a procurées un semblable spectacle, interroger chacun de ceux qui y ont concouru, voici le résultat infailli-

ble auquel vous arriverez : vous les trouverez tous, comme je vous le disais (et non seulement je les calomnierais, mais encore je rendrais leur succès impossible si je supposais le contraire), vous les trouverez tous sans exception, jusqu'aux plus humbles, pénétrés de respect et de déférence pour le grand Beethoven, pour Meyerbeer, pour Mendelssohn, pour tous ces grands génies dont ils se croient indignes, bien qu'ils en soient les interprètes dévoués et fidèles; mais, à côté de ce sentiment, je suis convaincu, quoique je n'en aie pas fait l'expérience, que chacun d'eux préfère son instrument à tout autre; ils sont assez pleins d'égards pour le voisin pour n'aller pas jusqu'à dire qu'il leur est inférieur; ils se contentent de le penser, et mesurant leur importance personnelle aux difficultés qu'ils ont traversées à ces heures de mortelles défaillances que connaissent tous ceux qui ont touché au succès légitime, ils se disent, en définitive, celui qui joue de la flûte, qu'il n'y a pas d'instrument qui lui soit comparable; c'est elle qui reproduit la voix humaine; le violoncelliste, qu'il n'y a pas de mélodie approchant

de celle que son instrument peut produire quand il en fait vibrer les cordes. Le violon tiendra un langage bien plus orgueilleux encore ; et ce qu'il y a de certain, c'est que tous sont parfaitement convaincus. Est-ce un mal ? non assurément ; c'est le plus grand bien qui se puisse imaginer, car, sans cette préoccupation, sans cette affection pour ce qu'on fait et qui est en raison de la peine que ce qu'on fait vous a coûté, vous n'arriveriez jamais à ce merveilleux ensemble, à cette exécution parfaite que je vous signalais tout à l'heure et que je désirerais, je l'avoue, voir se réaliser dans la société au milieu de laquelle nous vivons.

Là, malheureusement, il faut le dire, une observation même inattentive pourrait constater un grand nombre de lacunes, des musiciens distraits, de fausses notes, et des accords qui ont manqué volontairement ; nous n'en sommes point à cette perfection qu'il nous est possible de reconnaître aux œuvres musicales. Il n'en est pas moins vrai que nous devons y tendre, et que, préoccupés du but vers lequel nous marchons, nous devons ainsi recueillir, comme espérance et

comme consolation, cette certitude, que les hommes qui se dévouent à leur profession arrivent à l'aimer, et qu'en rendant un service à la société tout entière, ils se le rendent à eux-mêmes en se procurant les plus vives jouissances. Et ce qui peut vous frapper, bien que chacun n'y réfléchisse pas toujours parce qu'on a en ce monde autre chose à faire qu'à réfléchir, c'est que de même que chaque instrument est absolument nécessaire à la perfection d'une œuvre musicale, de même l'ensemble de toutes les professions est absolument nécessaire, je ne dirai pas au bien-être, mais à l'existence même de la société; si par hasard on venait à en supprimer une, il est certain que la confusion serait extrême et que le mouvement social pourrait être arrêté comme une machine à vapeur dont on a brisé un rouage. Quel doit être le but de la société, et quel est aussi le devoir de ses membres? Le devoir de la société est de procurer à chacun le développement de toutes ses facultés et la satisfaction légitime de ses besoins physiques et moraux. Il semble que ce problème soit infiniment simple; je me gar-

derais bien de le prendre par le menu et de vous le détailler, car ce serait un récit qui nous mènerait beaucoup trop loin. Mais de là il résulte que si la profession la plus humble et la plus dédaignée venait à manquer, tout serait troublé; les plus puissants et les plus dédaigneux de toutes ces choses arriveraient à une inquiétude et à une souffrance dont ils seraient bien vite forcés de se rendre compte en proclamant l'incontestable utilité de ce que la veille ils méprisaient.

C'est la loi de la solidarité humaine énoncée sous un de ses aspects, ce qui vous montre que toutes les professions, qui s'enchaînent et se commandent les unes les autres, ont une égale importance. Dire que l'une doit être placée après l'autre, c'est une erreur. Évidemment, il faut trouver un système social qui les place au même degré. Celui qui est le plus près de la terre, qui rend un service qu'on peut dire servile, il est aussi grand que le poëte qui nous charme par son esprit, que l'homme d'État qui essaye de nous gouverner et qui souvent nous fait aller à la dérive! En un mot, il faut reconnaître que

rien n'est à retrancher dans cette organisation, que chacun y tient sa place, et que si vous relevez les hommes vis-à-vis d'eux mêmes et vis-à-vis de leurs semblables, vous arriverez à cet état de choses qui peut paraître idéal, qui ne me semble à moi en aucune façon irréalisable, c'est-à-dire, au point de vue des devoirs professionnels et moraux, à décréter pour tous les citoyens une égalité réelle qui sera leur honneur et leur force.

Permettez-moi d'ajouter encore une considération. Rien ne m'a jamais plus frappé d'admiration, et jusqu'à un certain point d'étonnement, que l'accomplissement de ce qui me semble une merveille véritable, c'est-à-dire la distribution en nombre à peu près égal des aptitudes correspondantes aux diverses professions. Non pas que je veuille dire qu'aucune profession ne soit exercée par force. Je sais faire le compte des esprits mécontents, indécis, mobiles, de ceux que l'intelligence n'a pas suffisamment favorisés; mais ce sont des exceptions, et si j'en tiens compte, c'est uniquement pour essayer de n'être infidèle en rien à la vérité dans l'examen

que j'ai entrepris ; convenez pourtant avec moi qu'en écartant ces faits tout individuels, nous sommes chaque jour les témoins de cet étonnant spectacle d'une société ne pouvant se tenir debout si la moindre fiche sur laquelle elle repose vient à manquer, et qui rencontre toujours, avec le même dévouement, la même bonne humeur, la même fidélité à leurs obligations professionnelles, des hommes qui viennent comme sur un échiquier se mettre à la place que la Providence paraît leur avoir à l'avance assignée. Je prononce ici peut-être un mot téméraire, et sur lequel je ne voudrais pas insister ; et cependant est-ce qu'il n'est pas difficile de se défendre du sentiment que j'exprimais tout à l'heure et qui est à la fois l'admiration et la reconnaissance ? Tenez : dans l'ordre de la nature, les choses se passent ainsi. Par une belle soirée d'été, lorsque tout est calme, quand tout invite à un voluptueux repos, quand les plantes elles-mêmes semblent livrées au sommeil et que l'homme qui parcourt les champs déserts peut s'abandonner à une libre rêverie, vous croyez qu'il ne s'opère pas dans la nature un travail

incessant de transformation et de vie? Mais la moindre bouffée venant caresser ces plantes qui paraissent inactives leur enlève des semences invisibles qui, se confiant elles-mêmes aux caresses du vent, vont chercher des calices entr'ouverts et frémissants où elles apportent la fécondité, si bien que pendant que le philosophe ou le poète rêvait, tout autour de lui germait, fleurissait et fructifiait, et que par un admirable ensemble des forces éternelles, tout concourt au grand œuvre, rien ne se repose, tout incessamment travaille pour produire la richesse et l'harmonie. Eh bien! si je ne me trompe, il y a aussi des vents ignorés, des zéphirs capricieux, remplissant incessamment les vides qui se font chaque jour parmi les générations humaines; ils vont par une loi mystérieuse, cachée, mais incontestable, chercher chaque aptitude sous le nom vulgaire de vocation. Comment expliquer autrement ces mouvements intérieurs que nous pouvons remarquer chez nos enfants, et que tous, jusqu'à un certain point, nous avons ressentis nous-mêmes? Est-ce que nous n'avons pas été marqués tous, comme par la destinée,



pour l'œuvre que nous pouvons le mieux accomplir? Est-ce que la sagesse des parents ne consiste pas à distinguer la vocation chez ceux qu'ils enveloppent de leur intelligente tendresse? Est-ce que l'homme, arrivé à choisir, ne doit pas se consulter lui même, descendre au fond de son cœur, interroger sa conscience, et aller droit devant lui, quand il a la perception du but qu'il doit atteindre? s'il est honnête et sage, soyez sûr qu'il ira tôt ou tard au succès.

C'est là précisément la raison pour laquelle la proposition qui fait le sujet de cet entretien me semble justifiée. Nous n'avons pas de peine à comprendre maintenant, puisque tant de forces réunies concourent au même résultat, comment on aime sa profession. On aime sa profession parce qu'elle est utile socialement, on aime sa profession parce qu'elle est fructueuse, parce qu'elle est la dignité, parce qu'elle est l'habitude de chaque jour, parce qu'elle est la retraite dans la famille, parce qu'elle est l'espoir. Je me rappelle avoir lu dans un livre qui n'est pas aussi vieux que celui que votre président vous citait tout à l'heure, je me rappelle

avoir lu que Franklin regardait comme le plus beau moment de sa vie celui où, imprimeur et petit imprimeur, il roulait de ses mains la brouette contenant le papier encore humide qu'il allait livrer à la presse ; il n'avait pas encore le souci des grandes affaires, les considérations générales n'avaient point envahi son esprit, mais autour de lui ses enfants souriaient, sa femme était heureuse, un horizon borné s'offrait à ses désirs, mais c'était la sécurité, la joie intérieure, le contentement de soi-même, la satisfaction du devoir accompli ; n'est-ce pas en effet le plus gracieux et le plus aimable tableau du bonheur ?

Le sentiment de l'amour de sa profession qui nous est ainsi inspiré par toutes les forces vives de notre nature, il faut bien qu'il soit un résultat nécessaire de leur concours pour qu'il ait toujours existé ; il n'est pas nouveau et nous pouvons le rencontrer jusque dans les documents les plus anciens. Je suis bien convaincu, pour ma part, que si les ouvriers de la tour de Babel pouvaient être interrogés<sup>1</sup>, chacun d'eux répon-

4. Allusion à un passage du discours de M. Saint-Marc Girardin.

drait que son état était le meilleur. Mais puisque votre honorable président vous a cité la Bible, je veux l'interroger à mon tour, d'autant plus que c'est sous la sauvegarde de son autorité et de son goût; je n'aurais pas eu quant à moi la mémoire assez fidèle pour retrouver le passage qu'il a bien voulu m'indiquer, et qui est précisément le sujet même de la discussion à laquelle je me suis livré. Je ne savais pas vraiment, quand j'ai choisi à la hâte un pareil sujet, que j'eusse été précédé dans cet examen par celui qui écrivit; y a quatre mille ans au moins, le livre de l'*Ecclésiastique*. Ce livre, il a une certaine autorité vénérable, il a traversé les âges, il a été bien souvent discuté et fort différemment jugé, considéré par les uns comme un oracle sacré, par les autres comme un monument d'erreur; quant à nous, nous le prenons comme un souvenir, nous appartenons à cette école qui ne dédaigne aucun enseignement, qui considère la vérité comme son bien personnel, toujours sujette à la revendication, et qui la prend même entre les mains de ceux qui ne lui inspirent pas une confiance sans réserve.

Eh bien, dans un des chapitres de l'*Ecclésiastique*, je rencontre précisément la peinture à la fois vive et magique de l'amour que les ouvriers ont pour leur profession et pour leur art. Je vous passe quelques détails, et notamment celui qui représente le forgeron debout dans la fournaise, desséchant ses membres à l'action dévorante du feu, mais tellement préoccupé de sa fonction, de son œuvre, qu'il ne s'aperçoit pas du mal qu'il supporte. Je veux vous présenter des images plus douces, et je les emprunte à l'exemple du simple potier. La fabrication de l'argile n'est pas réputée ce qu'il y a de plus élevé en ce monde, et cependant permettez-moi de vérifier par un simple fait ce que j'avais l'honneur de vous dire il n'y a qu'un instant : combien, tous tant que nous sommes, nous serions embarrassés si, en rentrant chez nous le soir à l'heure où la famille se réunit autour de cette table qui est pour nous l'occasion de joies honnêtes et pures quand nous y voyons assis ceux que nous aimons, un malin démon en avait enlevé tous les objets de poterie et qu'il ne se trouvât personne pour les refaire ! Il n'est donc pas trop mal qu'il se soit rencontré,

même du temps de l'*Ecclésiastique*, un potier amoureux de son œuvre, et voici comment le saint auteur en parle :

« Ainsi le potier s'assied près de son argile, il tourne la roue avec ses pieds, il est dans un soin continuel pour son ouvrage et ne fait rien qu'avec art et mesure.

« Son bras donne la forme qu'il veut à l'argile, après qu'il l'a remuée et l'a rendue flexible avec ses pieds.

« Son cœur » — j'avais donc raison de dire que le cœur n'est jamais étranger au succès, « son cœur s'applique tout entier à donner la dernière perfection à son ouvrage en le vernissant, et il a grand soin que son fourneau soit bien net. »

Voilà, messieurs, une image simple, mais vraie du soin délicat avec lequel l'ouvrier s'attache à l'exécution de son œuvre ; soin délicat qui ne peut s'expliquer, comme dit l'*Ecclésiastique* avec une juste finesse, que par le concours du cœur et de l'esprit s'unissant pour donner toute la perfection possible à l'œuvre de l'artisan.

Je voudrais bien poursuivre ma lecture, mais je rencontre, si je le fais, des principes contre

lesquels je dois vous prémunir et qui, grâce à Dieu, ne sont plus de notre temps.

Après avoir fait cette peinture exquise du potier, de son amour pour le vase qui va sortir de ses mains, l'auteur ajoute :

« Toutes ces personnes espèrent en l'industrie de leurs mains, et chacun est sage dans son art. »

Ceci est encore de mon sujet, ainsi que le verset qui suit : « Sans eux nulle ville ne serait ni bâtie, ni habitée, ni fréquentée. » Mais voici où je ne puis suivre l'auteur de l'*Ecclésiastique*, je lui en demande la permission, et je suis bien sûr qu'il ne me la refusera pas.

« Mais ils n'entreront point dans les assemblées. Ils ne seront point assis sur les sièges des juges, ils n'auront point l'intelligence des lois sur lesquelles se forment les jugements, ils ne formuleront point les instructions sur les règles de la vie ; ils ne trouveront point l'éclaircissement des paraboles. »

Eh bien, messieurs, c'est ici que se révèle la grandeur du progrès de l'humanité, qui, restant éternellement la même quant aux sentiments intimes du cœur de l'homme, s'avance, grâce à

des lois dont il nous est impossible de découvrir le secret. L'homme s'est débarrassé des langes qui ont longtemps serré ses membres dans son enfance et les ont empêchés de se mouvoir librement il apporte certainement à son œuvre la même habileté, le même zèle, le même dévouement; mais je le vois aussi qui, après avoir travaillé avec conscience, — et son orgueil naïf me réjouit et m'enchanté, — rencontre en sortant de sa demeure des citoyens qui ne sont que ses égaux; il peut s'asseoir dans les conseils de ceux qui jugent ses pairs, il peut être un magistrat consulaire, toutes les carrières sont ouvertes à son activité et à ses efforts. Si ce n'est pas là encore l'état social au milieu duquel nous vivons, nous n'avons qu'à traverser l'Atlantique : là est notre modèle, l'image de notre avenir, là est notre consolation et notre espoir, là sont des mœurs fortes et viriles qui un jour seront pour nous aussi une rançon d'affranchissement, et vous avez encore présents à la mémoire les accents pleins d'éloquence de celui qui, à la place que j'occupe<sup>1</sup>, vous a raconté la vie de ce généreux

1. M. Cochin.

héros, de ce martyr dévoué de la liberté qui par sa vertu a été porté au faite de la puissance suprême chez une nation républicaine, après avoir travaillé de ses mains et traversé les ateliers où il s'est honoré lui-même par son dévouement à ses devoirs.

Si je voulais, après cette profession du potier dont je viens de parler, parcourir, je ne dirai pas toutes les autres, mais les principales et les plus importantes, je ne serais pas embarrassé pour justifier, par des raisons qui me semblent, irréfutables, les motifs légitimes et profonds de l'affection que chacune d'elles inspire. Pour ne parler que de la plus ancienne, je ne dirai pas de la plus noble, elles ont toutes droit au même titre, mais enfin de la plus indispensable de toutes, de la profession de l'homme des champs, qui ne comprend, messieurs, de quel merveilleux attrait elle est, ou du moins elle devrait être environnée? Non pas que je veuille répéter devant vous ces sentimentalités de collège qui nous apprenaient, quand nous étions sur les bancs, que rien n'est comparable à la félicité des agriculteurs! Non! mais parce



qu'il y a en effet dans ces occupations saines et simples tout ce qui peut donner la vigueur du corps en même temps que la liberté et l'indépendance de l'esprit. Et pourquoi sommes-nous témoins d'un spectacle qui correspond si peu à ce qui devrait exister si nous ne consultations que les lois de la logique? Je n'ai pas le droit de vous le dire, mais vous avez le droit de le deviner. La partie si forte, si énergique de la nation qui exerce cette profession nécessaire, elle porte peut-être encore un joug que, grâce à Dieu, la civilisation et la philosophie sont en train de briser. Quand dans nos campagnes, qui laissent encore si fort à désirer pour la culture, on aura ouvert des routes nombreuses, quand partout il y aura des écoles, quand le crédit y sera représenté utilement et non pas par ce mensonge des établissements officiels qui ne s'affirment que pour ajouter leurs irrégularités bien payées aux irrégularités municipales, alors, messieurs, dégagés de toute espèce de pression administrative, ceux qui exercent cette profession si belle pourront en comprendre et la grandeur et les devoirs.

Si des champs je passe aux villages, aux

---

bourgs, aux villes, c'est là que je me rappelle mon orchestre avec ses notes variées, concourant toutes à la même harmonie, et je n'ai qu'à choisir pour trouver le courage, la simplicité, le dévouement, l'intelligence. Soit que j'embrasse ces groupes de jeunes hommes, charpentiers ou maçons, qui élèvent les édifices, qui abritent nos familles et qui nous permettent de nous reposer de nos travaux, soit que je jette les yeux sur cette armée d'ouvriers habiles qui préparent ou fabriquent nos vêtements, et j'y comprends, bien entendu, ces myriades de femmes dont les doigts élégants produisent les miracles de la mode, destinés à relever la grâce, et quelquefois à la dénaturer, il m'est impossible de ne pas me sentir saisi d'une sorte d'attendrissement et de respect, et de ne pas trouver dans ce mouvement généreux, dont malheureusement je ne puis pas examiner un à un les détails, la preuve de cette proposition qui fait le fond de mon entretien, et qui est la foi de toute mon existence, à savoir que ce n'est pas seulement la dignité, — elle y est assurément pour beaucoup, — mais que c'est certainement le

zèle, le sentiment du devoir, le culte de la profession qui produit toutes ces grandes choses. Et quand je me mets en face des progrès de la science, qui ne recule jamais et, courageuse pionnière, préparant des conquêtes nouvelles pour ajouter à celles que déjà elle nous assure, je suis bien convaincu que chacune de ces professions grandira, fructifiera, et qu'avec l'éducation morale que l'avenir y ajoutera, nous verrons se réaliser l'idéal que je signalais tout à l'heure en l'appelant de tous mes vœux.

Il n'y a, messieurs, je dois le dire en terminant, et je le dis, qu'une seule profession qui me semble en baisse. Laquelle? Vous l'avez présentée. Elle a été autrefois, dit-on, utile, glorieuse et protectrice. Elle a fait de grandes choses, mais elle a laissé derrière elle de lamentables ruines, et enfin, à mesure que les siècles s'accumulent, les difficultés qui l'entourent semblent s'accroître. Nous en pouvons être convaincus par la raison excellente que, si la profession existe encore, il arrive quelquefois qu'on ne trouve pas de candidats sérieux pour les places vacantes. Nous l'avons vu deux fois en ce siècle,

et nous sommes encore les témoins de cette étrange aventure d'un trône qui reste vide sans que personne se soucie de l'occuper.

D'où vient un semblable phénomène, qui tout d'abord est de nature à nous causer quelque étonnement? Est-ce qu'il serait une objection à la thèse que j'ai eu l'honneur de développer devant vous? Est-ce que la profession ne serait point aimée? Messieurs, je crois qu'elle l'a été au contraire beaucoup trop. Et c'est précisément parce qu'elle a été trop aimée, qu'elle est aujourd'hui discréditée. N'oubliez pas d'ailleurs qu'en commençant ces trop longues observations, je vous ai dit qu'une profession n'était possible qu'à la condition de s'inspirer surtout du bien-être social. Qu'est-il arrivé à celle-ci? a-t-elle satisfait à de semblables conditions? Il y a eu en effet, je le reconnais, un concert entre ceux qui l'exercent sur les différents points de la terre; mais ce concert, il a été bien vite détruit par l'égoïsme de chacun et par les résistances légitimes de ceux qui le subissaient, si bien que c'est pour avoir trop songé à eux-mêmes qu'ils ont rendu la place à peu près intenable.

Il y a là une grande leçon dont il sera bien difficile de ne pas profiter. Cet amour de la profession, il ne doit pas demeurer stérile, il ne doit pas seulement se borner à la satisfaction individuelle que peut causer la contemplation et la certitude du succès. L'amour de sa profession doit être joint à l'amour de ceux qui l'exercent en commun. Si j'avais le temps, si je n'avais beaucoup abusé de votre patience, je vous rappellerais les conditions qu'à traversées l'industrie, les réglementations qui lui ont été imposées, les tyrannies qui paraissaient devoir tarir dans son sein les sources de la prospérité et de la vie. Elle ne s'est sauvée que par le rapprochement des intérêts communs, que par l'organisation, les corporations, qui étaient détestables sans doute quand elles étaient un cercle que la liberté ne pouvait franchir, mais qui avaient ceci d'excellent, qu'elles étaient une barrière contre le despotisme du dehors. Aujourd'hui nous n'avons plus à les redouter, mais au moins sachons ne pas considérer uniquement notre intérêt personnel, franchissons le seuil de nos demeures, allons

chercher nos semblables pour les associer à nos efforts, et que cet amour de la profession, qui prend sa source dans le sentiment du bien-être commun, nous inspire des résolutions assez fortes et assez sensées pour que nous ne laissions pas dépérir dans nos mains le germe que ces mains elles-mêmes doivent féconder. C'est là, messieurs, mon espérance, et j'avoue qu'elle ne me paraît pas impossible à réaliser. Unies par cette solidarité que nous devons considérer comme la condition même du travail moderne, comme la force et l'honneur de l'humanité, les professions doivent s'avancer dans l'avenir en faisant reculer devant elles la paresse obstinée ou vicieuse. Il n'y aura plus de place pour elle, parce que chacun aimera sa profession. Quant aux êtres inutiles, je ne demanderai jamais contre eux de contrainte rigoureuse, ni de châtimens, si ce n'est ceux de l'opinion, si ce n'est le discrédit, l'impossibilité de trouver une place honorable au milieu de ceux qui se livrent à une activité de tous les jours; je ne veux pas les faire conduire à la frontière, mais je veux que sur le sol de la France, il leur soit impossible de subsister

sans rendre hommage à la double puissance du travail et de la liberté.

Voilà ce que j'espère. On me dira que c'est un rêve, c'est possible ; c'est un rêve innocent et honnête : je le fais tout éveillé, vous en êtes les complices, c'est mon excuse ; car je serais bien malheureux de penser qu'après avoir parlé de l'amour de sa profession, je ne vous ai pas fait un peu aimer le rôle que vous me permettez de remplir devant vous.

Et maintenant nous allons nous séparer. Votre honorable président vous a dit que j'avais eu l'honneur d'inaugurer ces réunions ; je ne veux pas, à coup sûr, avoir le regret de les fermer ; elles sont pour jamais ouvertes, elles ont été, je ne dirai pas un exemple, le mot serait ambitieux et ne me convient pas, elles ont été un précédent. Or, un précédent, chez une nation intelligente, spirituelle et qui a le désir d'être libre, ne peut porter que d'excellents fruits. Nous nous reverrons donc, j'en ai la conviction profonde ; c'est là ma consolation et ma force. Nous allons, les uns et les autres, remplir des devoirs qui ne sont pas plus sérieux que ceux que nous accomplis-

sons ici, mais qui ont une tout autre portée. Peut-être ce rapprochement passager, qui me sera toujours cher et restera pour moi un doux souvenir, ne sera-t-il pas tout à fait indifférent aux résolutions salutaires que commande aux uns et aux autres l'intérêt le plus pressant de notre pays : nous aurons appris ici à nous connaître, à nous aimer, à mettre en commun, non nos ressentiments et nos colères, nous ne devons en avoir contre personne, mais notre réprobation la plus formelle contre tout ce qui peut amoindrir les droits de l'humanité, c'est-à-dire contre l'arbitraire, le despotisme et l'ignorance !



# DE L'INÉGALITE

DES

## CONDITIONS SOCIALES

Discours prononcé le 23 janvier 1870  
dans la salle du grand Orient.

---

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis presque tenté de me plaindre de la bienveillance excessive de votre illustre président<sup>1</sup>, car il me crée une responsabilité dont je sens le fardeau en mesurant, d'un coup d'œil qui ne me trompe pas, tout ce qui me manque pour remplir le programme qu'il a tracé devant vous avec tant d'autorité.

Aussi ne vous laissez pas prendre à cette illusion. J'en conserve pour ma part la reconnais-

1. M. Carnot.

sance que je dois à l'amitié, en gardant le sentiment de mon insuffisance, et en comprenant fort bien qu'il m'est impossible de répondre à de semblables promesses. Et toutefois, je les écarte, je ne veux songer qu'au devoir que m'impose votre cordiale sympathie.

En venant le remplir, avec la satisfaction que fait éprouver le commerce des hommes libres, je m'abandonnais à un sentiment de fierté civique tout naturel, quand je pensais au droit qui me protège ici et dont vous êtes les représentants. Ce droit, nous l'exercions l'année dernière dans la même enceinte, avec la même fermeté résolue, mais peut-être avec moins de confiance et de sécurité. C'est qu'il apparaissait pour la première fois après de longues années d'un silence forcé et son retour, accueilli avec enthousiasme, n'était pas cependant exempt de préoccupation et d'inquiétude. Vous le savez, un petit groupe d'hommes libéraux estima qu'il était possible de donner à ce droit la forme particulière de conférences libres, pouvant s'ouvrir sans autorisation préalable, et n'existant qu'en vertu d'une déclaration. Leur effort a été couronné de suc-

cès <sup>1</sup>; il a été démontré que les idées les plus diverses pouvaient se manifester sans inconvénient, et même, — la leçon n'est pas de trop, — qu'elles gagnaient en autorité tout ce qu'elles pouvaient conquérir de calme, de mesure, d'impartialité dans l'expression.

Aujourd'hui, l'expérience est faite. On peut dire qu'elle se fortifie par la contagion de l'exemple. La province a rivalisé avec Paris; de toutes parts, les citoyens se sont empressés de se réunir pour jouir du plus ineffable, du plus pur des plaisirs, celui de l'intelligence, pour affirmer en même temps leur liberté par la complicité d'une bonne action; ils ont tous compris combien était salutaire, sérieux, civique, un acte de cette nature, et combien la société qui en contracte l'habitude se dispose à se gouverner elle-même et à ne prendre pour guide de ses actions que la lumière de sa conscience et la justice traduite par la loi.

Je ne veux rien exagérer, mais cependant je

1. La recette de ces conférences était attribuée à des œuvres de bienfaisance ou d'utilité publique.

crois que je méconnaîtrais l'évidence, si je ne proclamais pas avec vous que cette ambition généreuse a été pour quelque chose dans le grand et fécond mouvement qui agite la société française, et qui, après avoir fait tomber de ses yeux le bandeau qui depuis si longtemps les voilait, lui a fait apercevoir en même temps et les chaînes qu'elle porte encore, et les armes pacifiques avec lesquelles elle peut définitivement les briser.

Ainsi, rendons un éclatant hommage aux hommes de cœur qui nous ont ouvert cette voie, qui nous y ont soutenus ; c'est pour vous, pour moi, une rare bonne fortune que de pouvoir personnifier cet honneur, en le reportant à l'homme illustre et modeste qui préside cette assemblée, et en lui disant ici publiquement que la retraite à laquelle l'a condamné la souveraineté du suffrage populaire, loin de le diminuer, a honoré et grandi son caractère. Nous savons qu'il s'est toujours préoccupé de l'intérêt public plus que du sien propre, qu'il n'a jamais voulu sacrifier sa dignité personnelle en la soumettant aux caprices d'une éphémère popularité. Aussi, messieurs, il ne souffrirait pas

que devant lui j'accusasse d'ingratitude cette grande puissance qu'on appelle la démocratie, car il lui appartient toujours, il lui reste fidèle, et quant à elle, elle n'attend qu'une occasion pour lui prouver son affection et son estime, en réparant une regrettable erreur.

Il vous l'a dit, les loisirs qui lui sont faits, il les consacre à l'instruction élémentaire, ce flambeau destiné à éclairer la route des générations qui nous suivent, et c'est aussi au profit de cette grande œuvre que se tient cette réunion. C'est à son profit que je me suis engagé à parler devant vous, et peut-être me trouvez-vous bien peu sage, bien téméraire dans le choix que j'ai fait. Vous savez quel sujet j'ai choisi : l'inégalité des conditions sociales.

Il y a un peu plus de cent ans que ce sujet était traité avec une incomparable éloquence par un philosophe qui a eu la gloire d'être le précurseur de la révolution française, et nul ne saurait avoir la prétention de se mesurer avec lui. Mais outre cette considération qui est déjà de nature à épouvanter, est-ce qu'on n'est pas tenté de reculer en présence du problème que soulève

cette question? Je ne crois pas qu'il en existe de plus haut, de plus étendu, de plus complexe; il touche à tout et principalement aux points les plus délicats, les plus irritants et les plus obscurs; il est plein de périls. Je ne veux pas dire que ce soit là ce qui m'a attiré; seulement je suis dans la nécessité d'avouer que cela ne m'a pas tout à fait découragé, et il m'a paru que, malgré toutes les difficultés d'une semblable matière, elle pouvait cependant être effleurée devant vous sans aucune espèce d'inconvénient. En définitive, qu'est-elle, si ce n'est l'étude de l'homme lui-même? L'inégalité des conditions dans la société ne ressort-elle pas de sa nature essentielle? Se replier sur l'homme, l'examiner, chercher à se rendre compte de son existence dans le temps, des fonctions qu'il est appelé à y accomplir, n'est-ce pas céder à un attrait puissant, impérieux, irrésistible, au besoin de connaître? et ce besoin ne nous tourmente-t-il pas surtout quand il s'agit du sujet qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire de nous-mêmes? N'est-il pas vrai que, tous tant que nous sommes, nous nous préoccupons avant tout de ce

que nous sommes, de ce que nous avons été, de ce que nous serons ; que ces problèmes se posent à notre esprit, et que notre âme pour ainsi dire captive révoltée, dans les organes qui la contiennent, voudrait sans cesse toucher à l'infini dont elle a le sentiment sans en avoir la conception ? Aujourd'hui je n'ai pas la prétention de dire qu'en examinant devant vous de semblables questions, je les puisse résoudre ; il y faudrait des livres. La science et le temps me manquent ; mais sans les approfondir, nous pouvons cependant essayer d'en tracer les traits principaux, et permettez-moi d'ajouter que, si je me suis trompé, si mon ambition est trop haute, si j'échoue dans une pareille entreprise, le mal ne sera pas bien grand, parce que votre indulgence est là pour me relever de ma faute, et que je puis être excusé par le désir de bien faire.

Eh bien, vous le savez, et tout à l'heure j'ai rappelé son nom, Jean-Jacques Rousseau, en 1754, a écrit un discours qui est resté, sur l'*Inégalité des conditions* parmi les hommes. En relisant cette œuvre si forte de dialectique, si brillante de style, il est impossible de ne pas la

considérer comme un magnifique sophisme. Il faut dire que, quatre ans auparavant, ce sophisme avait été couronné par l'Académie de Dijon, qui proposait cette question au concours et que Rousseau avait pu, aux applaudissements du public, faire entendre contre la civilisation la plus éloquente comme la plus vaine des philippiques. Mais, à mon sens, l'excuse n'est pas suffisante, et il me paraît complètement impossible d'admettre que l'auteur ait été convaincu. Je comprends fort bien que les poètes remontent le cours des temps, et placent complaisamment à leur origine, entourée de nuages, l'innocence et la félicité, comme deux fées bienfaitresses assises au berceau de l'humanité. Alors tout est vague, tout est poétique, et par conséquent tout est permis. Il en est autrement d'un philosophe qui veut se rendre compte des choses, d'un historien qui étudie les annales humaines; pour peu qu'il fasse une excursion dans le domaine de la réalité, il s'aperçoit bien vite que, quelles que soient les origines de la race humaine, elles ont été marquées par des mœurs grossières et barbares. Supposer qu'à ce moment, sur lequel, j'en



conviens, les notions exactes nous manquent, le bonheur ait été possible, et l'égalité parfaite, c'est évidemment se jouer de soi-même. Je viens de dire que les notions exactes nous manquent sur cette époque primitive de l'humanité. Quels qu'aient été en effet les travaux de la science, nous en sommes encore réduits à de simples conjectures sur l'âge véritable du globe que nous habitons; il faut en convenir, au grand scandale du formalisme actuel, notre globe est peut-être dans la société moderne le seul qui ne puisse présenter son acte de naissance.

Comment se sont succédé les transformations physiques qui l'ont bouleversé et façonné nous le supposons, nous ne le savons pas; nous ne savons pas davantage comment s'est effectuée sa prise de possession par la race humaine, question plus obscure encore, sur laquelle nous n'avons que des notions vacillantes et indécises. Seulement, ce qu'il nous est permis d'affirmer, c'est que, dans ces âges primitifs, l'égalité que Rousseau rêvait avec un cœur si généreux n'était pas la condition de nos premiers ancêtres. Soumis à la violence, jouets des pires supersti-

tions, dégradés par une honteuse promiscuité, ne sachant opposer au mal ni les notions morales qui consolent, ni les ressources matérielles qui peuvent le guérir ou le tempérer, ils végétaient inertes, sans ressort, sans possibilité de s'associer, de s'entendre, et devaient être nécessairement la proie de la violence et de la servitude.

Ici un problème se pose. Pourquoi cette créature merveilleuse qu'on appelle l'homme, qui est à elle-même un perpétuel sujet d'étonnement et d'étude, a-t-elle subi cette douloureuse et humiliante initiation ? Pourquoi celui qu'on appelle peut-être avec un excès d'orgueil le roi de la création en a-t-il été la première victime, pourquoi a-t-il payé ce tribut de souffrances, de douleurs et d'ignorance ?

Hélas ! messieurs, après avoir posé la question, je voudrais vous la laisser résoudre, mais je suis bien sûr, quelles que soient les lumières que renferme cette assemblée, que probablement elle deviendrait déserte si la solution lui en était imposée, et peut-être le départ aurait-il lieu comme dans l'Évangile, en commençant par

les plus anciens et les plus instruits. Nous sommes condamnés à ignorer ce mystère. Il nous domine comme un fait inéluctable ; quant à l'expliquer, le plus sage est de ne le point entreprendre, d'accepter ce que nous sommes forcés de subir, je ne dirai pas sans murmurer, sans chercher les moyens d'amélioration, mais en reconnaissant que nous sommes ici en face d'un fait, contre lequel, dans une certaine mesure, tous les efforts humains sont stériles.

Ce qu'il faut, en effet, immédiatement reconnaître, c'est que cette inégalité que nous rencontrons aux premiers âges dans les conditions les plus rebutantes et les plus barbares, si elle s'est adoucie avec le temps, s'est aussi compliquée : elle a pris d'autres formes, non moins intolérables, et dans ce grand mouvement qui s'est opéré au sein de l'humanité comme au sein de la nature, on a vu toujours persister cette même loi, que l'homme dans sa faiblesse est impuissant à détruire.

Ce que nous en pouvons conclure et ce qui en effet résulte de la nature des choses, c'est que cette inégalité que nous rencontrons dans le

passé, que nous subissons dans le présent, il est fort à croire que nos enfants seront condamnés à la subir à leur tour, qu'elle est dans la nécessité d'une ordonnance dont la raison nous échappe, mais dont nous sommes forcés de constater les résultats. Et prenez - y garde, j'appelle sur ce point votre attention afin de bien asseoir le raisonnement sur lequel j'insisterai tout à l'heure, cette inégalité qui nous affecte, qui nous accable, et qui surtout est en complète contradiction avec le sentiment de justice dont nous sommes pénétrés, cette inégalité, elle est partout, elle n'est pas particulière à l'homme, elle n'est pas spéciale à sa race, elle est la loi supérieure et fatale de la vie universelle, dont la vie de l'homme n'est qu'un élément partiel.

Jetez les yeux autour de vous, il vous sera impossible de ne la pas constater dans chacun des faits qui vous affecteront, et certes, ce serait une entreprise puérule, inutile, que de venir démontrer ce qui est l'évidence même. La nature semble ne vivre qu'à cette condition. Tous les êtres sont similaires par un point, ils sont tous disparates par une foule d'autres. Chacun d'eux

a son individualité concourant à une œuvre d'ensemble, ceux mêmes qui semblent inertes, insensibles, — au moins nous les jugeons tels en apparence, — se présentent avec ce double caractère d'être confondus dans l'ensemble et distincts dans leur spécialité. Et au milieu de ces grands phénomènes nous rencontrons aussi des inégalités qui, si elles étaient étudiées, nous choqueraient au même degré. Ainsi dans le sillon où il est déposé, le germe le plus faible est étouffé par le plus fort, de même que dans ce monde sidéral qui échappe à nos observations, un astre peut être embrasé par le choc d'un astre rival et disparaître pour lui faire place!

Qu'est-ce à dire? Que nous sommes en face d'un fait, qui s'impose à nous, qui nous permet l'observation et non pas le raisonnement et l'explication. Et dès lors, vous vous étonnerez beaucoup moins de le retrouver dans l'histoire de la race humaine. Il n'est, à vrai dire, que l'application d'une loi générale qui gouverne l'ensemble de tous les êtres. Il y atteint le même degré d'évidence.

Il suffit de regarder autour de nous et de

---

nous interroger pour être convaincu que l'homme, investi d'une mission définie, sortant d'un abîme pour disparaître dans un autre, paraissant une minute dans le temps qu'il remplit cependant par la grandeur de ses conceptions et l'élévation de ses idées, l'homme ressemble à l'homme et en est essentiellement différent. Il est pourvu des mêmes organes, ses organes sont destinés aux mêmes fonctions, il marche évidemment vers le même but, il y marche par des sentiers qui lui sont propres, et dans chacun des millions d'actes qui se sont accomplis dans le temps, qui s'accomplissent dans chacun des jours où nous vivons, je pourrais, si je le voulais, vous marquer le double caractère de l'être humain, la sociabilité dont il est empreint, et l'inéluctable originalité de sa vie personnelle. Cette vérité n'est-elle pas justifiée par les faits les plus simples? est-ce que tout n'est pas divers dans la race humaine? est-ce que deux enfants nés de la même mère, élevés avec la même tendresse, ne présentent pas, non-seulement des différences d'aptitudes corporelles, de force musculaire, de vigueur d'organisation, mais encore d'intelligence

et de sentiment qui nous confondraient, si nous n'avions, depuis que nous sommes au monde, l'habitude de semblables phénomènes?

L'homme n'est pas seulement divers quand il regarde autour de lui, il est divers quand il se contemple lui-même : il n'est pas un homme qui, pendant le cours de son existence, soit toujours semblable à lui-même. L'enfance ressemble-t-elle à la jeunesse, la jeunesse à l'âge mûr, et la vigueur de la maturité a-t-elle quelque chose à démêler avec les défaillances inexplicables de la vieillesse, qui préparent et précèdent l'heure dernière? Vous le voyez donc, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, sans vous parler encore du sexe, de la maladie, des accidents inévitables qui peuvent nous affecter, nous rencontrons une loi fatale, contre laquelle toute espèce de protestation est stérile, qui ressort de nous-mêmes comme une émanation de notre propre nature : l'inégalité qui doit avoir dans l'humanité des conséquences nécessaires, comme elle en a dans l'homme qui est son embryon et son image. Et quant à moi, je ne verrais pour détruire cette inéga-

lité d'autre remède, — celui-là est héroïque, — que de trouver un système qui permit à l'homme de refaire l'homme lui-même. Or, les systèmes jusqu'ici, vous le savez, n'ont pas manqué de hardiesse, mais vous savez aussi, — il faut le dire à leur gloire ou à leur honte, — qu'ils n'ont pas été jusque-là, qu'ils ont reconnu certaines limites infranchissables, au delà desquelles s'arrête la puissance de l'homme. Vous n'avez pas oublié cette anecdote saisissante mettant le pouvoir humain aux prises avec sa propre abdication en face de la supériorité des lois naturelles, et vous voyez d'ici, — ceux du moins qui connaissent ce trait historique, — à la croisée d'un de ses palais ce capitaine victorieux qui se croyait sur la terre un demi-dieu, tant l'éblouissement de sa fausse gloire lui était venu de l'abaissement des rois et des peuples prosternés à ses pieds! Tout lui paraissait permis, il se croyait le droit de disposer de la vie humaine et de la trancher avec indifférence au profit de sa politique. Un jour, il causait avec un savant illustre, il se complaisait à raconter la grandeur de ses exploits, l'éléva-



tion de sa fortune ; il rencontrait cependant de timides observations sur les bornes de cette toute-puissance dont il s'enorgueillissait, et alors, se plaçant en face de l'infini, il ne voulait reconnaître d'autre souverain que celui qui s'impose à l'humanité tout entière ; et comme sur ce terrain encore il avait à subir quelques objections de son interlocuteur, tout à coup il tire sa montre et lui dit : « Ce fragile instrument, je pourrais le faire, et, grâce à cette habileté, marquer avec précision le cours du temps. Mais cet arbre qui est devant moi, mais ce brin d'herbe que je foule, à peine éclos ce matin et destiné à mourir ce soir, je ne puis les reproduire ! » Et si, jetant les yeux au delà sur la route, il avait aperçu le plus humble de ceux qu'il avait l'insolence d'appeler ses sujets, un paysan courbé par l'âge et par la misère, disputant son existence à toutes les difficultés, il aurait pu dire à un de ses chambellans : « Il me plaît que cet homme couche en prison et qu'on lui fasse un procès, » il aurait pu lui ravir son débris d'existence, mais après le lui avoir ravi, il aurait été impuissant à le lui rendre, et

aurait reconnu encore les bornes de son pouvoir !

Eh bien ! cette image vous fait comprendre comment se révolter contre l'inégalité qui ressort de la nature humaine est une folie : c'est une entreprise sans résultat. Il y a des constatations qu'il faut savoir faire, et des nécessités qu'il est sage de subir. Seulement, je vous le disais, et vous l'avez déjà pressenti, l'inégalité que nous avons constatée dans la nature, où elle est pour nous un objet de curiosité et d'étude, démontrée dans la race humaine, offense violemment, directement toutes les notions de justice qui sont au fond de notre conscience en vertu d'une loi éternelle, loi plus respectable que celle de cette inégalité contre laquelle nous protestons ; de telle sorte que nous voilà en présence de cette contradiction qui nous trouble et dont cependant il faut sortir. Quoi ! l'homme associé à l'homme pourra profiter de l'inégalité que la nature a décrétée ! Nous l'avons envisagée dans l'état primitif et nous avons vu que cette inégalité favorisait les actes de domination et de violence. Permettez-moi de dire qu'à mesure que le temps se déroule, si les mœurs s'adoucissent, les inégalités

ne diminuent pas, elles deviennent peut-être plus nombreuses, et c'est là ce qui, jusqu'à un certain point, peut excuser le sophisme de Rousseau. Les inégalités ne sont pas seulement dans les conditions de bonheur ou de justice sociale, on les rencontre surtout, comme un défi plus éclatant porté à la conscience humaine, dans la moralité elle-même; la moralité est la plupart du temps en proportion inverse de la fortune; on voit l'audace, la barbarie, le crime, usurper le gouvernement des affaires de ce monde, et prendre la race humaine comme une boue sanglante dont ils se font un piédestal!

Non-seulement le pouvoir, mais encore richesse, ont souvent leurs assises dans le sang innocent répandu. Mais alors comment, en présence d'une semblable contradiction, accepter cette loi? comment la race humaine, sans se dégrader elle-même et sans se suicider, n'entreprendra-t-elle pas la lutte des géants contre la divinité pour remporter enfin une victoire que la justice consacrerait?

Que conclure au point où nous sommes, après avoir constaté l'existence d'une loi nécessaire et

en même temps son injustice ? Je serais le plus malheureux et le plus téméraire des hommes si, par l'expression d'une pensée indépendante, je pouvais blesser l'opinion de qui que ce soit. Je respecte toutes les opinions quand elles m'apparaissent avec la sincérité qui est leur honnête cortège. Elles rencontrent quelquefois chez moi un adversaire, jamais un ennemi ; je suis donc sûr, avec de semblables sentiments, de ne point provoquer votre hostilité, même alors que je contredirais votre propre pensée ; et m'étant posé à moi-même une question redoutable, je crois qu'il est plus sage de ne point passer à côté et de tenter de la résoudre.

En présence de cette contradiction évidente, à mon sens incontestable, entre deux grandes lois, l'une qui atteste l'inégalité des hommes réunis en société, l'autre qui nous avertit de l'iniquité de cette condition fatale, que faut-il penser, que faut-il faire ?

Ce qu'il faut penser, c'est que ce problème n'est après tout qu'une variété du problème beaucoup plus vaste et non moins redoutable, qu'on appelle le problème du mal.

Comment le mal existe-t-il? Quelle est la loi de sa propagation, comment le concilier avec le bien et avec la justice? ce sont là, vous le comprenez, des interrogations qui peuvent frapper les hommes d'épouvante, et en présence de tous les périls qui la menacent, la raison humaine oscille au-dessus d'un abîme; elle serait prête à s'y jeter avec désespoir, si elle n'était retenue par l'idéal et si elle ne trouvait pas pour la ravir jusqu'à lui les ailes de feu de la raison et de l'espérance!

Faut-il donc que l'homme admette la coexistence de deux principes également puissants et contraires, une sorte de querelle engagée depuis le commencement du temps et se perpétuant encore, les divinités égyptiennes aux prises les unes avec les autres, les géants cherchant à escalader l'Olympe, toutes ces batailles ingénieuses de la mythologie, et plus près de nous encore Jésus sur la montagne tenté par le diable?

Permettez-moi, messieurs, tout en parlant de ces choses avec respect, de n'en admirer aucune, de les écarter par la pensée comme des hypo-

thèses vaines, fragiles et offensantes pour la raison. Non, ce n'est point dans cette dualité, dans cette lutte de deux puissances l'une contre l'autre, que peut être une explication satisfaisante pour la conscience. Elle est ailleurs, et il faut ici que j'invoque, pour couvrir ma faiblesse et mon insuffisance, l'autorité de tous les génies qui ont jeté sur cette question obscure la lumière de leur pensée ; j'invoque Platon, Cicéron, les Alexandrins et le grand Augustin, qui était digne d'écrire après eux. Il faut, dis-je, envisager le mal comme étant le signe douloureux, mais certain, de notre immortalité future, comme le contenant, l'enfermant en lui et l'expliquant par le trouble qu'il jette dans notre âme et par la violence des aspirations qu'il y suscite, et en même temps, laissez-moi vous le dire, comme une incitation vers la justice, comme un véritable appel vers le progrès. Le mal, dans beaucoup de circonstances, peut être la consécration d'un effort arbitraire de l'homme, dans beaucoup d'autres il lui est supérieur et il est indépendant de sa volonté, mais par une loi dont l'explication échappe à notre faiblesse, il

est là pesant sur nous, nous accablant, nous imposant la douleur, nous montrant toujours le chemin de la perfection vers laquelle nous devons tendre.

Voilà, messieurs, mon explication ; je ne vous la donne certes pas comme un homme qui aurait la prétention ou le droit de la faire admettre. Je me suis rencontré en face d'une difficulté, je l'ai écartée. Je puis dès lors m'avancer sans crainte dans la route qui me reste à parcourir, et j'y trouve, en ce qui concerne le problème spécial de l'inégalité des conditions humaines, la justification la plus claire de la pensée que je viens d'avoir l'honneur de vous exprimer.

En effet, l'inégalité des conditions humaines tient avant tout à la constitution essentielle de l'homme. Tel il est individuellement, tel il se retrouve en société, avec les mêmes avantages, avec les mêmes inconvénients. Mais ce que nous savons tous, ce que l'histoire nous apprend, c'est qu'aux inconvénients et aux iniquités de cette inégalité naturelle, sont venus se joindre et en beaucoup plus grand nombre les inconvénients et les iniquités d'une inégalité

artificielle; c'est que là, la violence, la mauvaise foi, l'esprit de domination et de mal, qu'il faut étudier pour les combattre et les vaincre, ont accompli leur œuvre détestable en soumettant les multitudes à la tyrannie et à l'oppression. Voilà ce que nous enseigne l'histoire, et cette découverte, éclairée par les réflexions que je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre, nous indique la voie dans laquelle nous devons marcher.

Si les inégalités naturelles sont une injustice qu'on ne peut pas tout à fait détruire, cependant on peut les adoucir, les diminuer, les corriger; et si, à ces inégalités naturelles sont venues se joindre des inégalités redoutables qui n'ont pas d'autre cause que les passions mauvaises, les ambitions criminelles de quelques hommes, ah! celles-là, nous devons et nous pouvons en avoir raison, et nous ne devons avoir ni repos ni trêve tant que nous n'aurons pas employé tous les moyens qui sont au pouvoir de l'homme pour les faire disparaître, pour établir sur leurs ruines le règne de la justice et de la fraternité.



C'est là ce que nous enseignent les études les plus élémentaires. Tout à l'heure je parlais de Rousseau, et je disais que sa thèse ne pouvait avoir l'approbation des vrais philosophes et des historiens sérieux. Il faut bien cependant reconnaître, et je le fais par insinuation, que si l'inégalité chez les peuples des premiers âges et chez les peuples sauvages est plus violente, plus sanguinaire, plus despotique, elle laisse cependant à l'homme plus d'indépendance individuelle. L'isolement dans lequel il vit la plupart du temps est pour lui tantôt une force et tantôt une faiblesse, mais enfin, il peut en profiter quand il n'en souffre pas.

Au contraire, à mesure que les sociétés se perfectionnent, le spectacle change, et, sans vouloir, par de longs développements, vous faire assister à leur éclosion, je pourrais vous rappeler comment elles se sont formées, d'abord famille à famille, puis tribu à tribu. Mais, à peine ces formations se sont-elles accomplies, que l'esprit de domination s'y révèle, que les forts cherchent à opprimer et à asservir les faibles, et que la guerre, c'est-à-dire le meurtre, appa-

raît : car le meurtre de nation à nation, de tribu à tribu, pour prendre un nom plus noble, n'en est pas moins le meurtre, qui doit être éternellement détesté !

A la suite du meurtre, la conquête, c'est-à-dire l'assujettissement des vaincus, et après la conquête la servitude ; et nous rencontrons à l'origine même des sociétés ce grand fait navrant, douloureux, indiscutable, la mise en servitude d'un grand nombre d'hommes, réduits à l'état d'animaux pour la volupté et l'orgueil du petit nombre. Ah ! sous ce rapport, nous ne pouvons nous tromper. Aussi loin que nous remontions dans les annales humaines, que nous interroignons même les monuments muets qui peuvent nous éclairer, nous rencontrons la trace de cette abrutissante iniquité. Elle a existé chez les Hébreux, chez les Égyptiens, dans tout le monde oriental, et, — ce qui confond l'imagination, — avec l'adoucissement des mœurs, avec tous ces plaisirs délicats et spirituels qu'admet et qu'enfante une civilisation très-avancée, on est saisi d'épouvante et de consternation quand on voit qu'au milieu du siècle où Phidias sculptait ses

merveilleuses statues, où Apelle traçait d'un inimitable pinceau des chefs-d'œuvre dont la perte est le désespoir de notre temps, où Périclès charmait ses concitoyens par son éloquence, où les femmes elles-mêmes, participant au mouvement des affaires et à la vie intellectuelle, étaient à la fois l'honneur, la grâce et l'enchantement de ces contrées privilégiées ; cependant les philosophes admettaient que l'esclavage fût une institution nécessaire ! et dans le pays d'Attique, très-limité, comme vous savez, mais que j'ai choisi à dessein comme étant le foyer le plus éclatant de cette lumière, la population se composait de 21,000 citoyens libres et 400,000 esclaves !

Dans le monde romain la proportion augmente encore. Rome recueille par les rapines de ses soldats des richesses incalculables, qui viennent apporter chez elle les jouissances matérielles et la corruption. Alors pour un petit-maître de ce monde raffiné ce n'est pas trop de cent esclaves employés à prévenir chacun de ses caprices. Que diriez-vous si avec les auteurs du temps je vous montrais quelle était l'existence des grandes

dames romaines ! Et les sages les plus austères, les politiques les plus consommés, les jurisconsultes les plus scrupuleux s'entendaient pour préconiser cet avilissement de l'homme devant l'homme, tous croyaient qu'il était permis au maître de sacrifier l'existence de son esclave comme une chose vile : c'était pour lui la perte d'un animal et rien de plus. Voilà, messieurs, ce qui s'est perpétué pendant plusieurs siècles, non pas sans protestations, car ne croyez pas que cette multitude sans nom, sans famille, sans patrie, sur laquelle aujourd'hui, à une aussi grande distance, s'étend encore notre compassion, n'ait pas été sensible à l'idée de justice qui fermentait dans son sein. L'histoire nous apprend que trois grandes révoltes serviles ont mis en danger cette fière république romaine, dont les patriciens ne voulaient en rien changer les antiques institutions. Et la dernière, de quelle gloire n'a-t-elle pas environné l'homme illustre qui en a été le représentant ! Vous voyez encore son image tout près d'ici. Elle a été immortalisée par le ciseau d'un de nos plus habiles sculpteurs. La tête penchée sur la poitrine, les bras croisés, froissant d'une

---

main la chaîne qu'il vient de briser, et de l'autre le tronçon d'épée qui doit servir à la délivrance, Spartacus est là, prêt à s'élançer et à mourir pour la cause de la justice, violée en sa personne et dans la personne de ses frères ! Oui, il le faut éternellement rappeler : en présence du meurtre d'un de ses camarades, il s'élança sur la première arme qu'il trouva à sa portée, pour accomplir un acte de vengeance légitime. Quelques heures après le moment où, dans les rues de Capoue, s'accomplissait cette héroïque tragédie, les esclaves l'entouraient ; bientôt il avait une armée ; il a trois fois vaincu les légions romaines commandées par leurs consuls : il eut deux villes en sa possession pendant deux ans ; il a fait trembler le sénat éperdu, et peut-être eût-il été victorieux sans l'indiscipline de ceux qu'il commandait. Il est tombé le dernier sur le champ de bataille arrosé de son sang, sang généreux ! car il était versé pour la liberté naissante et Spartacus est resté, dans le souvenir comme dans la reconnaissance de tous les hommes de cœur, le type du courage et du sacrifice !

Messieurs, que de siècles se sont écoulés sans que ce généreux exemple ait trouvé d'imitateurs !

L'imagination se confond, l'esprit s'égaré, se trouble quand on pense que c'est seulement dans le temps où nous sommes que l'esclavage a été définitivement vaincu ; que tout y a passé, la philosophie, l'Église, l'art, la science, et qu'il a été constamment accepté et consacré, changeant de forme, la civilisation le faisant reculer, mais ne le détruisant pas. Et j'ai le droit de dire que ce sera l'honneur des hommes de 1848 d'avoir compris qu'ils auraient été infidèles à leur mission, qu'ils n'auraient accompli dans leur propre pays qu'une œuvre incomplète, s'ils n'avaient pas, après l'avoir tant de fois blâmé, tué définitivement dans son germe le trafic hideux de nos frères les noirs, pris enfants sur la côte natale et entraînés dans nos colonies où leur travail devait servir à augmenter nos richesses, victimes humaines injustement sacrifiées aux besoins de l'ignorance et de l'avidité. Ce noble exemple devait être surpassé par des hommes plus courageux que ceux dont je viens de parler, à qui je me permets de

ne donner dans cette question que le second rang. Car ce n'est pas dans le silence du cabinet et sur la table de l'homme d'État que les citoyens des États-Unis en ont fini avec cette monstruosité sociale. Pour la combattre, ils se sont donnés tout entiers. Leur existence, leur fortune, leur avenir, ils ont mis tout en jeu, et faut-il vous dire combien a été grand l'effort au bout duquel ils sont restés victorieux? Je ne sais pas, messieurs, ce que l'avenir réserve aux générations futures, mais il me semble qu'il leur sera difficile d'être les témoins d'un spectacle aussi grandiose, aussi épique, aussi émouvant que celui qui a fourni la tragique, dramatique et glorieuse aventure de cette guerre de cinq ans.

Est-ce que vous ne sentez pas encore ce frisson qui parcourut l'Europe, où des millions de mains se disputaient un petit livre? Quel était-il? que contenait-il? Le récit des grandes guerres faites par les puissants de la terre, des amours scandaleux de gens qui vont sur le trône faire parade des faiblesses humaines? Non, messieurs, c'était la plainte obscure d'un pauvre nègre,

c'était le journal de ses souffrances; et il semblait, sous la plume de l'éloquent écrivain, qu'on entendît les coups de verge dont ce malheureux était accablé, et il y avait dans ce roman — qui restait bien au-dessous de la réalité, j'en suis convaincu, — la ravissante figure d'une jeune fille envoyée par Dieu pour consoler la douleur, et qui apparaissait comme un ange au milieu de toutes ces misères sociales qu'elle ne comprenait pas et dont elle est morte! Ah! messieurs, ce qui sera la gloire de la nation américaine et de celles qui, dans son sein, prêchent l'indépendance et l'émancipation de la femme par la vertu, c'est que c'est une femme qui a écrit cette dramatique histoire. C'est à elle, il faut le dire bien haut, que revient le premier honneur de ce vaste embrasement qui a produit les conséquences que vous savez; les pleurs qu'elle avait fait répandre n'étaient pas encore séchés que le souffle de l'insurrection se levait sur les États d'Amérique.

Là, des hommes vaillants, dont il faut reconnaître le courage, dont l'opinion était égarée, mais qui se sont aussi sacrifiés à leur conviction,



étaient debout et en armes. Mais de l'autre côté, et vers le nord, quel magnifique mouvement! Ce ne sont pas quelques propriétaires privilégiés qui veulent défendre leur fortune en même temps que l'institution de l'esclavage, c'est la population tout entière frémissante, indignée, prête à s'immoler jusqu'au dernier homme, improvisant des armées et des généraux sortis du comptoir et de l'atelier, ne devant rien à ces détestables faveurs qui, sous prétexte de distinguer les hommes, les avilissent en les élevant, ne dépendant que du peuple et donnant l'exemple de toutes les vertus militaires : c'est Grant, devant Richmond, dédaignant les railleries, ferme dans ses convictions inébranlables, dans sa patience à toute épreuve, pendant que le glorieux et héroïque Shermann parcourt en quelques mois 1,600 lieues de pays à la tête de sa cavalerie, fait tomber Charleston et revient victorieux sous les lignes de Richmond! — Mais à ce moment, un grand forfait est accompli, l'homme qui dirige les destinées de ce peuple libre succombe sous les coups d'un fanatique; son sang généreux est le dernier répandu, le

drapeau libérateur de l'Union flotte sur les ruines de l'insurrection, et la race déshéritée vient en embrasser les plis fraternels!

Que vous dire après cette grande aventure! N'est-elle pas pour nous une raison d'espérer? et quand on a vu disparaître, malgré l'héroïsme des derniers défenseurs de l'esclavage, cette lèpre sociale qui a déshonoré l'humanité depuis qu'elle existe, comment voulez-vous qu'avec la discussion, avec ce réveil de l'opinion qui désormais gouvernera l'Europe et le monde, les abus secondaires puissent résister, et que la vérité ne vienne pas prendre possession définitive des choses de ce monde après avoir subi tant d'épreuves et les avoir glorieusement traversées?

Ce serait abuser de votre attention que d'insister; j'aime bien mieux vous citer un seul exemple, et reportant vos regards, non plus vers ces âges antiques, environnés de ténèbres, ni même vers ces faits complexes qui ont marqué les annales humaines à des époques intermédiaires, vous dire de regarder ce qu'était la France il y a cent ans, c'est-à-dire à une époque où Montesquieu écrivait l'*Esprit des lois* et les *Lettres*

*persanes*, où Rousseau publiait le *Contrat social*, où se levait cette généreuse et brillante légion des encyclopédistes marchant à la conquête de la science et de la vérité pure; où Voltaire, avec son impitoyable raillerie, mettait en fuite ses hypocrites adversaires. Alors la France était la terre de l'oppression et du privilège; elle était dominée par le despotisme, livrée à quelques-uns, laissant gaspiller sa fortune par des financiers, sans contrôle, sans législation fixe, sans justice; ah! c'était à désespérer de tout, alors qu'on voyait les hommes les plus généreux envoyés à la Bastille pour avoir abordé un problème social tout aussi bien que pour avoir encouru la disgrâce d'une royale courtisane! Cependant nos pères n'ont pas reculé devant la mort, ils l'ont affrontée la tête haute; sachant très-bien qu'ils avaient le droit pour eux, ils ont mis la cognée au vieil arbre; il est tombé sous leurs coups, et sur le terrain qu'ils avaient nivelé ils ont élevé l'édifice au fronton duquel nous lisons encore le grand mot d'égalité civile. Je le sais, je ne veux pas me payer d'illusions, l'inscription du fronton n'a été que trop souvent

---

démence par l'hypocrisie des institutions ; l'histoire est là pour nous apprendre qu'après cet héroïque effort, après avoir brisé ses fers, la nation française, dans un moment de fol aveuglement, a présenté de nouveau ses mains aux liens qu'elle a reçus de ce capitaine qui avait violé toutes les lois pour assurer sa puissance. Elle a cruellement expié sa folie, car son châtiment dure encore, mais nous avons la certitude que nous touchons au jour de la réparation. Et ce jour, il ne dépend que de nous de le faire luire. Pour cela que faut-il ? Ayant tout savoir fonder et pratiquer la liberté. Il ne peut aujourd'hui s'établir de gouvernement qu'à la condition de la respecter et de se placer à l'ombre de son drapeau. Seulement il ne faut pas souffrir qu'il ruse avec elle, ni qu'il cherche en l'inscrivant dans ses programmes à l'anéantir sous des mesures de détail.

La liberté que nous réclamons et que nous obtiendrons pour la sécurité et la grandeur de notre pays, la liberté qui seule peut faire disparaître des inégalités sociales ce qu'elles ont d'artificiel, et qui peut corriger ce qu'elles ont de

naturel, cette liberté est une liberté totale, liberté de penser, liberté de parler et d'écrire, s'appliquant à tout sans exception et précisément, permettez-moi de le dire, aux doctrines sociales, à celles qui intéressent plus profondément les destinées de tous, et qui, par conséquent, méritent une étude et une discussion plus attentives. Et, sous ce rapport, il faut le reconnaître, beaucoup d'entre nous ont été victimes d'un entraînement que je ne me suis jamais expliqué ; car ce sont précisément ces doctrines qui leur ont paru plus haïssables, plus dangereuses, et il a semblé que ce fût comme une sorte de loi de salut public de proscrire de parti pris leur examen et de condamner ceux qui s'y livraient.

Permettez-moi de protester de toute mon énergie contre une semblable erreur. Je n'en connais pas qui soit plus fatale à la paix de notre pays et qui risque d'entraver plus directement la marche pacifique vers la liberté, que je désire de tout mon cœur.

Le socialisme, quel est-il ? Mais c'est la science sociale, ou tout au moins il en a la prétention ; le socialisme n'est après tout que l'étude de tous

les phénomènes qui peuvent affecter les hommes en société, déterminer la loi de la production et de la répartition des richesses et l'égalité des citoyens entre eux. Cette question doit être incessamment soumise à l'étude des hommes intelligents; j'ai tort, de tous les hommes sans exception. Car faire une distinction entre ceux qui sont bien doués et ceux qui ne le sont pas, ce n'est pas seulement un acte de révoltante injustice et d'insupportable arbitraire, c'est encore tout ce qu'il y a au monde de plus pué-  
ril, de plus mesquin et de plus inopportun. A quel signe, je vous le demande, reconnaîtrez-vous les privilégiés qui auront le droit de défricher le domaine de la discussion et de la science? n'appartient-il pas à tous, et n'est-ce pas précisément par l'excursion quelquefois la plus téméraire que les vérités les plus importantes se découvrent? Je sais bien, messieurs, qu'il y a des hommes qui se flattent d'opérer la réforme sociale par quelques décrets; quant à moi, loin de blâmer leur erreur, je l'honore, je suis convaincu qu'elle ne peut venir que d'intentions généreuses, et si jamais parmi eux l'intrigue

ou l'ambition pouvait avoir une part quelconque, soyez sûrs qu'au grand jour elles disparaîtraient si vite, que la justice se ferait d'elle-même et que la société n'aurait rien à en craindre. C'est donc la discussion publique sans limites, sans aucune acception de partis et de doctrines que nous avons le droit de réclamer et que nous devons obtenir; on ajoute avec raison : à la seule condition qu'elle soit la discussion, qu'elle ne soit jamais un acte de violence. Mais je vais plus loin : des actes il n'y en a pas dans la discussion, et prétendre que la discussion puisse être un acte, c'est une logomachie contre laquelle je m'élève énergiquement. La pensée ne peut être réprimée, la pensée vient de Dieu, elle doit être maintenue dans sa liberté. Je demande que la pensée soit libre avec toutes ses exagérations, toutes ses folies, si elle est capable d'exagérations et de folies, car j'ai dans la vérité une telle confiance, que je ne redoute pas pour elle le combat corps à corps contre l'erreur. La vérité demeurera victorieuse, et permettez-moi d'ajouter que les libres-penseurs seuls ont le droit de tenir un semblable langage. Et

pourquoi? Parce que s'ils veulent la liberté pour eux-mêmes, ils la veulent également pour autrui, et je refuse complètement le bénéfice des considérations que je viens de développer à ceux qui, conservant la liberté pour eux-mêmes, emploient la violence sous la forme la plus détestable contre leurs adversaires; quand je dis violence, je parle de l'amende et de la prison, je parle de la geôle qui, pas plus que le bûcher, n'a jamais fait jaillir la moindre étincelle de vérité, qui a pu sacrifier des existences honorables, qui a pu être un piédestal pour le martyr, mais qui n'a jamais été pour la société qu'une cause de trouble et de désordre.

Laissez-moi vous dire que ce n'est pas tout que d'avoir la liberté de parler, de penser et d'écrire, que d'avoir dans les mains le flambeau qui doit nous éclairer dans la voie des réformes sociales que je désire tout autant que mes concitoyens, pourvu qu'elles soient justes, raisonnables et possibles; mais il faut qu'à côté de cette liberté nous ne cessions de réclamer la liberté totale d'association qui la complète, et sans laquelle la première ne saurait être qu'un vain



mot. Je me suis toujours étonné de voir une vérité si simple rencontrer des contradicteurs convaincus. Quoi ! il s'agit d'opérer le bien social, il s'agit de faire cesser dans la mesure de ce qui est possible les tristes résultats des iniquités sociales, et vous vous défiez des hommes, vous les empêchez de se chercher, de se réunir, de s'entendre, de confondre des intérêts similaires ! Ce n'est pas seulement une folie, c'est un crime. Et c'est un crime sur lequel le despotisme a jeté une trop utile lumière pour que nous n'ayons pas la sagesse d'en profiter. Qu'a-t-il fait et comment a-t-il maintenu son empire pendant de si longs siècles, malgré les attentats portés à la justice par la continuation de son pouvoir, et les murmures des populations sacrifiées ? Ce qu'il a fait ? il a imposé à ses défenseurs l'union que je voudrais voir s'établir entre les hommes, il les a rapprochés, confondus par le frein d'une même et dure loi, et les a ainsi lancés sur les populations divisées pour assurer et conserver son pouvoir. Voilà ce qu'il a fait, et cela pendant de longs siècles, malgré les gémissements des victimes et les protestations des esprits indé-

pendants. Eh bien ! j'ai le droit de le dire, cette organisation militaire, qui n'est point encore brisée, qui pèse sur l'Europe entière comme une charge de plus en plus intolérable, doit être le point de mire de nos attaques et en même temps nous servir de modèle pour les associations fraternelles qui feront succéder à son empire détesté le lien des âmes, le rapprochement des intelligences et des cœurs. Quand on parle de ces questions, messieurs, on rencontre des adversaires qui ne manquent pas de s'écrier : ce sont là des sophismes, la guerre est indispensable ; dans l'état actuel des peuples, demander qu'elle cesse immédiatement, c'est une véritable et condamnable folie. Quant à moi, je suis convaincu que ceux qui méconnaissent l'avenir de leur pays, en même temps qu'ils offensent les règles de la justice, ce sont ceux qui tiennent un pareil langage. Autrement, il faudrait désespérer de la liberté. Elle est fille du travail et de la paix, et j'ai assez de confiance en son pouvoir en son autorité pour être persuadé qu'elle détruira dans notre esprit cette fausse conception de l'honneur qui

place la gloire dans l'immolation des hommes, et qu'au lieu de cet esprit militaire, qui est en définitive l'esprit du carnage et de la destruction, en même temps qu'il est l'esprit de l'héroïsme et du sacrifice, la liberté fera régner parmi les hommes l'esprit de conquête par l'industrie et le travail. C'est là sa véritable puissance. Il faut qu'elle arrive à la réaliser. Et pour cela, messieurs, il faut que tous, sans distinction, nous nous y employions, et pour dernier mot de cette conférence, dans laquelle nos idées se sont échangées, il faut que nous prenions tous la résolution de combattre en faveur de ces grands principes de la civilisation moderne, il faut que nous y ajoutions la guerre déclarée non plus à telle ou telle nation, mais à l'ignorance, à l'ignorance qui est certainement la cause la plus efficace et la plus humiliante des iniquités sociales, qui les maintient, qui les aggrave, qui leur donne un caractère dégradant. Je rougis quand, jetant les yeux sur les statistiques, j'y vois que dans notre pays, dans notre France, la France de Pascal, la France de Bossuet, la France de Rousseau et de Voltaire, il y a tout au plus un dixième de

la population qui sache lire et écrire couramment. N'est-ce pas là, messieurs, une véritable honte, et ne devons nous pas tous protester contre un pareil état de choses et, par la voie la plus résolue, en amener la transformation? N'est-il pas certain qu'il y a aussi quelque chose d'affligeant à voir les pauvres instituteurs mourir de faim dans leurs écoles et être condamnés dans leur vieillesse, Bélisaires du travail intellectuel, à tendre la main aux passants, qui parfois détournent la tête, insoucieux et tout entiers à leurs plaisirs! Est-ce que la France peut subir ce défi à la civilisation? Ah! messieurs, si les idées que nous venons d'esquisser rapidement étaient réalisées et s'il nous était possible, franchissant le temps d'assister au spectacle que probablement verront nos fils, quelle transformation merveilleuse éclaterait à nos regards! Les hommes initiés à l'égalité civile par l'intelligence de leurs droits et des devoirs qui y correspondent auraient aussi la sagesse d'en jouir et de la défendre. On ne verrait plus les nations s'entredéchirer, la gloire ne serait plus l'enjeu des hommes sacrifiés, on ne verrait plus

les destinées des États se trancher sur les champs de bataille couverts de cadavres, mais toutes les forces vives des nations seraient employées à cultiver le sol, à multiplier les moyens d'échange, à faire que les hommes possédassent une plus grande somme de richesse et que cette somme de richesse fût plus également répartie. La science, au lieu d'être un trésor pour les privilégiés, se répandrait sur les plus petits, descendant aux plus humbles existences, qu'elle irait rafraîchir, consoler, épurer et fortifier. Les femmes ! les femmes, soustraites par leur éducation à la frivolité, qui trop souvent est leur partage, deviendraient les compagnes et les mères intelligentes de citoyens libres. Croyez-vous que ce soit là un idéal irréalisable ? Est-ce que je suis coupable de vous le proposer ? Est-ce que j'ai été infidèle aux premières paroles que j'ai prononcées devant vous en vous invitant moi-même à ne pas vous laisser aller à des illusions ?

Permettez-moi de le dire en terminant, tout cela est contenu véritablement dans la pratique des vertus civiques auxquelles nous devons tous, dans notre humble sphère, nous consacrer avec

courage. Oui, la France doit se gouverner elle-même, c'est là ce qu'on répète partout, mais pour se gouverner il faut d'abord qu'elle pense, il faut qu'elle parle, il faut qu'elle agisse librement, il faut qu'elle puisse se former aux vertus qui font les citoyens, et qu'elle ne rencontre pour les pratiquer aucune de ces obscures et misérables entraves qui la paralysent encore.

La science, la liberté, la paix, voilà, messieurs, nos divinités tutélaires, et lorsque les leçons qui émanent de leur enseignement seront bien comprises, le fléau des inégalités sociales sera porté légèrement par les générations qui nous suivront. Seulement, je vous demande en terminant d'y ajouter une vertu de plus, celle du dévouement, à vos semblables. On a dit que la foi transportait les montagnes : l'amour pénètre, domine, discipline, épure les âmes ; dans cette grande lutte que la société française soutient contre le despotisme et l'ignorance, ce que je lui demande, c'est qu'on sente battre son cœur, et la victoire lui est assurée.

LES  
DEVOIRS CIVIQUES

Discours prononcé le 13 février 1870  
au Cirque des Champs-Élysées.

---

MESSIEURS,

Aucun de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre n'a oublié la magnifique harangue prononcée sur la question du devoir, l'année dernière, par M. Jules Simon. Nul mieux que lui ne pouvait prêter à ce vaste sujet l'autorité de sa parole éloquente et de son esprit élevé. Philosophe, orateur, homme politique, il lui appartenait de joindre la leçon à l'exemple. Aussi notre pensée, emportée par le vol de la sienne, visitait les régions supérieures où apparaissent à nos yeux les vérités primordiales dans toute leur naturelle splendeur, pour revenir

ensuite naturellement à leur application aux faits accidentels et contingents qui composent la vie individuelle et sociale.

Je n'ai pas la témérité de revenir sur sa brillante et décisive démonstration. Mon but est plus pratique et plus humble. Je viens avec vous m'entretenir de nos communs devoirs, de ceux qui font les citoyens.

Quand je dis que ce but est plus humble, il présente encore, tel qu'il se dessine à mes yeux, des conditions qui, lorsque je les mesure à mes forces, me rassurent médiocrement, ou plutôt ne me rassureraient pas du tout si je n'étais soutenu par votre sympathique indulgence et surtout par l'idée de l'œuvre que nous accomplissons.

Cette idée vous a été nettement indiquée par mon honorable et courageux ami, M. Picard<sup>1</sup> ; il vous a dit une fois de plus que nous voulons être libres, échanger nos pensées sans entraves, nous réunir, non pour une discussion frivole, mais pour nous mettre en commun aux prises avec

1. M. Ernest Picard présidait la réunion.



un problème social digne de notre examen, de nos études, et y joindre, ce qui ne saurait être interdit, la volonté légitime d'une bonne action, puisque nous apportons, vous vos offrandes et moi mon labour, au secours d'une œuvre éminemment utile, celle de l'institution professionnelle des jeunes filles, institution à laquelle se sont dévouées plusieurs femmes de bien avec un zèle admirable et qui ne s'est jamais démenti.

Je ne veux ni les louer ni les nommer, leur modestie ne me le pardonnerait pas. J'aime mieux leur dire simplement quel prix j'attache à pouvoir un instant servir leur cause et, au milieu des mille travaux qui se disputent ma vie, fixer l'heure fugitive qui s'envolè, hélas ! sans retour, par le souvenir d'un effort qui leur a été consacré.

Aussi puis-je dire que parler des devoirs civiques, c'est s'associer à leurs vues, c'est pénétrer le secret de leur patriotique dessein. Montesquieu a dit avec raison que la chasteté des femmes était si bien liée à la grandeur, à la prospérité des empires, que ceux dans le sein desquels elle n'existait pas étaient condamnés à une incurable faiblesse et à une inévitable décadence. Mais je

vous le demande, où sont les garanties de la vertu si ce n'est dans la possibilité d'une vie honnête et respectée? et comment cette possibilité pourrait-elle se réaliser sans un travail suffisamment rémunéré?

L'éducation professionnelle des femmes touche donc essentiellement à la moralité et à la prospérité publiques. Elle n'est pas seulement une œuvre de dévouement, elle est l'accomplissement d'un grand devoir, et nous devons tous honorer de notre gratitude celles qui l'ont entreprise et qui n'ont reculé devant aucune difficulté pour en assurer le succès. Leur courage ne sera pas stérile, il a jeté en terre le grain de sénevé qui y germera, et d'où sortira bientôt un arbre puissant et vigoureux à l'ombre duquel se reposeront les générations naissantes.

Mais, messieurs, ce n'est là que l'un des côtés de l'application du grand principe que nous devons étudier ensemble, celui du devoir civique; et pour le bien apprécier il le faut examiner dans son origine et dans sa portée, chercher à nous en rendre compte exactement, pour être certains à la fois et de sa légitimité et de sa fécondité.

Or, il ne peut y avoir, dans un sujet de ce genre, d'observation sérieuse, conduisant l'esprit à une conclusion qui le satisfasse et le repose, qu'à la condition de porter à la fois sur l'essence même de la chose qu'on étudie, sur ses manifestations dans le passé, sur son état actuel, et sur son développement dans l'avenir; ce qui revient à dire qu'on ne peut conquérir une vérité sociale qu'en remontant à sa source même, en passant ensuite aux leçons de l'histoire, et en interrogeant le présent pour se défendre à la fois et de la chimère et de la routine, pour rester autant qu'il convient dans l'idéal et dans la pratique. Ne vous effrayez pas : je viens de tracer un cercle qui peut vous paraître très-vaste, et il l'est en effet; il n'appartiendrait pas à ma faiblesse de le parcourir et je laisserais votre attention en l'essayant; je n'y veux toucher que par quelques points, et j'espère qu'il s'en dégagera une lumière suffisante.

Au surplus, le mot de devoir civique correspond à une idée parfaitement claire, très-déterminée et qui par elle-même pourrait se passer de tout commentaire. Le devoir civique est celui que

L'homme contracte envers la société, envers la patrie. Or, je n'ai pas à démontrer ici que l'homme, par sa nature, est essentiellement sociable; le contraire serait absurde, et il est inutile d'entreprendre une pareille preuve par la raison très-simple qu'un fait opposé ne s'est jamais vu, et qu'il ne pourra jamais se voir, qu'il nous est impossible de concevoir l'homme sans l'homme, vivant dans l'isolement et même dans le groupe étroit de la famille; si bien que, sans être téméraire, je puis dès à présent affirmer que ces deux mots, ces deux idées, l'homme et la société, ne sont en réalité qu'une seule et même chose, un tout inséparable, un faisceau indissoluble, et que dès lors, pour savoir ce que l'homme doit à la société, il faut d'abord savoir ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il est, quelles sont ses fonctions en ce monde; car s'il est la société et si la société est lui-même, il est évident que sa conscience lui suffit pour poser et pour résoudre cette question, pour en faire arriver la solution à sa dernière et à sa plus évidente simplicité.

L'homme n'est pas dans ce monde, comme

---

l'a dit un grand poëte, pour y souffrir, il y est pour agir, pour se manifester dans sa force originelle et dans sa liberté acquise. Développer en lui toutes ses facultés physiques et morales dans l'ordre, dans la mesure, dans la justice, voilà sa destinée. Elle brille sur son front de toute éternité, et l'avenir, quel qu'il soit, n'y changera rien : d'où je conclus que le devoir de la société envers l'homme est de favoriser l'épanouissement complet des facultés qui le distinguent. Si la société y met des empêchements, si elle se sert de sa force pour comprimer, étouffer, diminuer la liberté du plus humble de ses enfants elle manque à ses devoirs, elle viole le droit, elle commet une iniquité. Par cela même, vous le comprenez sans effort, l'homme né libre, l'homme devant être maintenu libre, l'homme devant être protégé dans sa liberté, ne doit pas nuire à la liberté d'autrui. Ne pouvant vivre qu'en société, n'étant rien par lui-même qu'un vermisseau que le moindre accident fait disparaître, il n'est véritablement fort que par la solidarité, et cette solidarité n'existera à son profit que s'il a la sagesse de respecter la

liberté d'autrui, comme il veut qu'on respecte la sienne.

Nous trouvons donc ici la réponse à la question que je vous ai tout d'abord proposée. Le devoir civique de l'homme envers la nation, vis-à-vis de la société tout entière, envers l'humanité, c'est d'abord de défendre sa liberté, d'en obtenir le respect, de défendre en même temps celle d'autrui, et de faire que l'ensemble harmonieux de ses droits et de ses devoirs, de ses obligations et de ses affections, concoure à ce gouvernement qui sort du consentement commun, qui ne doit jamais opprimer qui que ce soit, mais au contraire favoriser l'expansion de toutes les libertés individuelles et sociales.

Quoi de plus simple, de plus moral? Nous connaissons à peine, si nous le connaissons tout à fait, le grain de sable sur lequel nous paraissions un jour pour disparaître le lendemain dans le mystère même de notre propre origine. Nos pères, dans leur simplicité ignorante, le considéraient non pas seulement comme le chef-d'œuvre, mais comme le dernier mot de la création. Tout le reste avait été fait pour lui, et les différents

systèmes qui cherchaient à rendre compte de sa naissance et de sa composition, s'accordaient tous cependant à reconnaître son immensité. La science, messieurs, nous a singulièrement détrompés. Il y a quelques années, un des honorables rédacteurs d'un journal anglais fort connu, le *Times*, soumettait à ses lecteurs un calcul mathématique d'après lequel les feuilles qui sortent annuellement des presses de son imprimerie, mises à la suite les unes des autres, auraient pu faire autour de la taille de notre globe une ceinture flottante, à laquelle, si la mode l'avait exigé, on aurait pu joindre les grâces d'un nœud allant de l'un à l'autre hémisphère.

Ce qu'il y a de certain, ce que nous révèlent des calculs irrécusables, c'est que s'il était possible d'établir un tunnel suivant le diamètre de la terre, avec une machine à vapeur qui nous ferait franchir 80 kilomètres à l'heure, ce qui n'a rien d'exagéré, M. de Pressensé, qui doit me remplacer dans huit jours à cette tribune, pourrait faire sa conférence dans un cirque du Céleste Empire. Et si nous voulons faire le même trajet

en suivant la circonférence du globe, il ne nous faudrait pas plus de treize ou quatorze jours pour atteindre le même point, à la condition, bien entendu, qu'on fit des ponts sur l'Océan, mais ce n'est qu'un détail : ce que je veux vous dire, c'est que notre globe est relativement bien petit, et que nous, ses habitants, nous devons être modestes lorsque la science nous révèle le nombre infini des mondes qui gravitent autour du nôtre, en suivant la ligne lumineuse et le céleste sillon qui leur a été tracé par une main toute-puissante :

Et cependant, si petit que soit ce globe, il a été si peu pénétré par la justice, par ces idées si simples qui naissent de la nature de l'homme, que sur les 930 millions d'habitants qui en couvrent les continents et les îles, — je vous le demande, — comptez par la pensée ceux qui jouissent, je ne dirai pas d'un gouvernement idéal, je crois qu'il n'y en a pas et qu'il n'y en aura jamais, mais enfin d'un gouvernement acceptable, et dans lequel le droit et l'équité obtiennent le respect qui leur est dû ; tentez cette énumération : je doute fort que vous échappiez



à un découragement qui ne diminuerait pas si, au lieu de considérer le temps actuel, vous remontiez dans les âges écoulés !

Vous le savez, il n'y a pas quatre cents ans que l'Amérique a été découverte par l'Europe, et elle était alors, dit-on, à demi sauvage. Il est vrai que, entrée dans le mouvement général de la civilisation, elle a rattrapé le temps perdu, et grâce à la liberté dont elle a eu le bon sens de faire sa divinité tutélaire, elle est à la tête des nations, trop heureuses de marcher sur ses traces.

Quant à notre France, c'est tout au plus si nous pouvons remonter à cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Et encore que d'obscurité environne les relations qui nous viennent de si loin ! La Grande-Bretagne, la Germanie n'apparaissent, pour ainsi dire, qu'à la conquête de César. Nous sommes plus heureux, je l'avoue, quand nous jetons les yeux du côté de l'Orient ; là, à travers le brouillard transparent du soleil splendide qui illumine ces contrées, nous pouvons percer jusqu'à une époque beaucoup plus éloignée. Ici, l'Inde avec ses fabuleuses merveilles, l'Égypte avec ses mystères

sacrés, la Judée avec son déisme terrible, nous offrent leur poétique enfance s'épanouissant sous les rayons de leur ciel lumineux il y a environ trois mille ans!

Mais si nous pouvons aller plus loin de ce côté, avons-nous lieu d'être plus satisfaits? Quel est le spectacle qui frappe nos regards? Vous n'avez qu'à consulter tous les historiens, tous les philosophes qui peuvent vous éclairer sur ces vénérables origines, et ils vous montreront tous l'humanité courbée sous la terreur et sous la superstition; des divinités implacables planant sur elle et étouffant jusqu'au moindre de ses soupirs. N'allez pas chercher là des vertus civiques ou de hautes aspirations. Un despote seul y règne, ayant usurpé l'autorité d'en haut, faisant de son caprice l'unique loi, et par la puissance du glaive anéantissant dans des flots de sang toute tentative de résistance. Quand une révolution de palais le renverse, les esclaves n'en demeurent pas moins attachés à leur chaîne, ils ont changé de maître, mais la servitude est restée.

Voilà, messieurs, le triste spectacle qui nous est offert, et cependant bientôt va commencer un

grand drame éclatant de lumière et de gloire et dont le retentissement dure encore, puisque nous vivons sur le souvenir des impressions profondes qu'il a laissées au sein de l'humanité. Et il semble que, pour le produire, pour en permettre le développement, un génie souverain a organisé toutes les conditions qui devaient le mieux en favoriser le théâtre, les personnages, le dénouement.

Supposez, messieurs, que par la pensée, au milieu de ce monde antique écrasé par le fanatisme des religions barbares, vous ayez à concevoir l'épanouissement du droit individuel, le réveil de l'homme, c'est-à-dire de la liberté, votre imagination donnerait pour berceau à ces grandes scènes un territoire borné, coupé par de hautes montagnes, par des ravins profonds, avec des plaines fertiles, tenant à peine au continent, mais offrant de toutes parts ses rivages rapprochés d'autres rivages et baignés par une mer qu'un soleil splendide éclaire ; puis vous y placeriez des hommes ayant suffisamment conscience d'eux-mêmes pour rompre les bandelettes sacrées qui les étreignent encore.

pour saisir le javelot et la charrue et pour s'affirmer dans l'indépendance et la liberté. Eh bien ! ce qui est un idéal a été une réalité, et vous avez tous deviné, vous avez tous nommé la Grèce, c'est-à-dire le pays auquel on ne peut songer sans une admiration qu'aucune autre impression ne diminue : car il a été, il faut bien le reconnaître, le flambeau de l'humanité tout entière. Et sans qu'il nous soit possible d'expliquer la raison qui l'a fait présider à cette grande initiation, celle-ci se révèle à nos regards par des traits qu'il est singulièrement intéressant d'étudier. Deux mille ans avant notre ère, et alors que l'humanité était dans cet état de dégradation politique dont je vous parlais, dans ce petit pays se rencontrent trois courants humains, l'un venant de l'Asie, l'autre de l'Égypte, le troisième paraissant indigène ; et de la fusion mystérieuse de ces races naît une idée essentiellement nouvelle, qui va opérer une véritable révolution sociale. Cette idée qui apparaît, ai-je besoin de vous le dire, c'est celle de l'homme ; et il y a ceci de remarquable que dans les monuments les plus anciens qui nous restent de l'histoire

si reculée de ce temps, nous apercevons les prêtres, les rois, les législateurs, ayant surtout le souci du perfectionnement de l'homme individuel, le faisant sortir de la caste, brisant son joug, lui reconnaissant une volonté, éveillant en lui le sentiment de sa dignité et par conséquent de sa liberté.

Je ne veux pas vous arrêter longtemps sur des détails qui seraient hors de propos dans une étude générale; vous pourrez vous y livrer vous-mêmes et vous y convaincre que ces héros, quels que soient leurs noms, dont les uns ont passé demi-dieux, dont les autres sont resté légendaires sans en avoir moins de gloire, Cécrops, Deucalion, Cadmus, et après eux Solon et Lycurgue, se sont avant tout occupés de l'homme et ont voulu le relever et lui rendre sa dignité première. Aussi, messieurs, quelle transformation subite va éclater de toutes parts, et combien cette petite société ressemble peu à toutes celles qui l'entourent et dont cependant elle sort! Quel épanouissement merveilleux de l'esprit humain représenté par l'art, par la science, par la guerre, par la philosophie! De toute part surgissent ces génies

immortels qui sont encore nos maîtres et nos guides ; mais ce qui caractérise ces grands faits historiques, c'est qu'aucune de ces conquêtes n'a pu se réaliser qu'à la condition de la liberté. Les rois durent peu dans ces groupes d'hommes qui bientôt se divisent, en viennent aux mains, contractent des alliances, et il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est près de douze siècles avant notre ère moderne qu'Athènes eut la sagesse de congédier ses rois et de se gouverner elle-même.

Cette république, elle a duré près de dix siècles, elle est tombée après la bataille de Chéronée sous les coups du roi de Macédoine, et ces dix siècles, quel sublime spectacle ils présentent ! C'est là que se trouvent réunis tous ces génies, tous ces dévouements, tous ces courages, tous ces patriotismes.

Vous rappeler les noms dans lesquels se sont personnifiées ces grandeurs morales de la Grèce antique, ce serait lasser votre attention, tant ils se pressent nombreux dans le souvenir de l'historien et de l'orateur. Saluons cependant, saluons Miltiade, Phocion, Alcibiade, Épaminondas, Thémistocle, Cimon, Aristide, Socrate

et Platon, et parmi les poètes, Eschyle, Euripide, Sophocle, et parmi les comiques, Aristophane et Ménandre, tous ceux en un mot qui nous ont tracé une voie dans laquelle nous ne les avons pas égalés ! Ils apparaissent, et à côté d'eux les artistes, et quels artistes ! Abandonnant la tradition du passé, ils remplacent les créations gigantesques et sacerdotales de l'Asie et de l'Égypte par la représentation de l'homme divinisé ; donnant à la divinité les qualités, les défauts et jusqu'aux grâces de l'homme, et, pour mieux lui ravir la puissance, la faisant à son image, la modelant de leurs mains, ils tombent d'admiration devant leur œuvre, pénétrés qu'ils sont de cette conviction sublime que l'homme doit être à lui-même sa propre divinité, qu'il doit être supérieur aux fatalités de ce monde, qu'il doit chercher les moyens de les dominer et de les combattre dans sa conscience et dans sa liberté !

Ah ! messieurs, j'entends souvent dire, et c'est une parole banale : Qui nous délivrera des Grecs ? Quant à moi, bien souvent au milieu des fatigues, des soucis et des devoirs d'une vie déjà longue, je me suis écrié : Qui m'y ramènera ?

Qui me ramènera vers ces poétiques souvenirs, vers ces grandes et pures images, vers ces dévouements et ce patriotisme ! Héros qui avez été si chers à mes études et à ma jeunesse, vous avez été l'objet de mon enthousiasme, vous serez la consolation de ma vieillesse, et ce que je demande, c'est que ma patrie ait la sagesse et le bon sens de savoir imiter vos vertus !

Mais nous serions ingrats envers l'histoire si, dans cette revue rapide, nous ne tenions pas compte de l'influence exercée dans le monde par les grands hommes d'État qu'a fournis la république romaine. Seulement, — je vous demande la permission de faire ici une réserve, — le génie romain m'a toujours paru d'un ordre moins élevé que le génie hellénique. Il semble que cette nation, venue bien après les Grecs, ait reçu une destinée à laquelle elle n'a jamais manqué : celle de conquérir le monde, de lier les nations en faisceaux pour les pousser incessamment, comme un flot impétueux, vers de nouvelles conquêtes, jusqu'à ce que, lassé de cette oppression, le monde réagît contre elle et brisât à son tour ceux qui l'avaient humilié. Telle a été la



destinée de Rome; dès lors, elle devait nécessairement apparaître dans l'histoire avec cette roideur inflexible que lui imposait une semblable mission. Patricienne et militaire, dédaigneuse de la philosophie et des arts, étroite et bigotte, cherchant avant tout à faire prévaloir l'idée d'un patriotisme qui se résumait par la haine de l'étranger, Rome ne s'est véritablement adoucie, elle n'a agrandi son âme que quand elle s'est formée aux leçons de la Grèce, qui arrivent jusqu'à elle au moment même où meurt le génie de ce peuple presque divin. C'est après que Caton le Censeur eut jeté sur sa patrie les anathèmes de sa colère et de son irritation, qu'apparaît une pléiade dont Cicéron est certainement le représentant le plus illustre. Mais qu'est-ce que Cicéron? Un homme d'État romain, oui! Bien plus encore, un philosophe grec tout couronné des palmes de l'Académie; et quand, au sortir du sénat où il a froudroyé Catilina, il reprend sa véritable nature, quelle est la science où il va puiser ses plus pures jouissances? c'est la philosophie, que ses compatriotes exécraient!

Après la mort de Cicéron, vous le savez, mes-

sieurs, la république romaine périt, parce qu'elle s'attache au patriciat qui était légitimement détesté. Vainement les grands hommes qui combattent encore cherchent-ils à lutter contre ce mouvement, à tenter une révolution dans les mœurs. Caton d'Utique, lorsque ses dernières légions ont été vaincues en Afrique, se renferme dans sa maison ; on lui apporte son épée, il la baise comme sa libératrice, bientôt ses entrailles sont déchirées et sa généreuse âme s'exhale par la blessure, dont il arrache le pansement. C'étaient là des traits d'héroïsme individuel ; la nation elle-même fléchissait sous le poids de ses richesses et de sa corruption ; lorsque Octave, vainqueur par la fourberie et par la ruse, monta sur le trône que la bassesse de ses contemporains lui avait élevé, nul ne s'y opposa, et quand il jeta la pourpre de son manteau impérial sur les ruines de la république romaine, ne cherchez plus alors les citoyens ; car je n'appelle pas de ce nom ceux qui, désertant la cause de la liberté, vont s'asseoir dans les conseils du prince, sous le prétexte toujours commode du bien public, si élastique pour certains hommes, et annoncent à

leurs amis qu'ils vont restaurer la liberté romaine, lorsqu'en réalité ils ne songent qu'à en dorer les fers!

Après cette époque, nous n'avons plus qu'à détourner nos regards du livre de l'histoire; les pages en sont humiliées, les récits du bas-empire ne peuvent que déshonorer la nature humaine; et si le sang de quelques généreux citoyens, de Sénèque, de Papinien, de Thraséas, n'avait pas coulé comme une protestation contre la tyrannie, il faudrait croire que l'esprit humain s'est retiré de la terre, et qu'il n'a pas voulu assister à sa propre dégradation.

En tombant sous les coups des Barbares, Rome avait cependant laissé debout une institution qu'il est impossible de ne pas mentionner : car, vous allez le voir, elle a été comme le lieu d'asile où s'est retirée la liberté politique. Cette institution était celle des municipalités, organisée par le sénat pour la conquête, pour la domination, pour les fiscalités, mais qui, trompant les desseins de ceux qui l'avaient fondée, permit aux citoyens de se rapprocher, de se connaître, d'étudier leurs intérêts locaux, et, si ce n'est de réa-

liser, au moins de conserver de généreux desseins.

Les municipalités survécurent même à ce grand et formidable orage qui dura pendant plus de quatre siècles et ravagea l'Europe d'un bout à l'autre, ainsi que le nord de l'Afrique et une partie de l'Asie ; — je veux parler de l'invasion des Barbares. Nous en avons la preuve dans ces vieux noms qui sont restés attachés à certaines municipalités de notre Midi où les maires s'appellent encore ou s'appelaient naguère des Capitouls ou des Consuls. Ce serait cependant une erreur de croire que ces municipalités ont survécu tout entières. Alors même qu'elles eussent pu braver l'effort de l'oppression barbare, elles n'auraient pu résister à la double action de la féodalité et du pouvoir royal.

Il est assez commun d'avancer que le pouvoir royal les a rétablies. Les études modernes ont démontré que c'est là une erreur.

Le pouvoir féodal, qui a déplacé le centre de l'action politique, qui d'administrative l'a faite exclusivement militaire, qui d'urbaine l'a rendue la plupart du temps agricole, a porté aux municipalités un coup funeste. Il est parfaitement vrai

qu'au VIII<sup>e</sup> siècle et dans les deux siècles qui ont suivi, la royauté a essayé, pour lutter contre la puissance des seigneurs, non pas de rétablir les franchises bourgeoises, mais de donner un peu d'ordre aux communes, qui pouvaient lui servir d'alliées. Mais nous n'avons qu'à interroger l'histoire, nous verrons qu'au XVII<sup>e</sup> siècle tout avait été nivelé, le pouvoir central régnait sans partage ; la royauté avait eu l'insolence de prétendre qu'elle descendait de la divinité, dont elle se disait l'élue, et grâce à cette haute origine elle courbait tout sous sa main pesante. La noblesse n'était plus que son auréole, le peuple que sa propriété. Quand la royauté entraît en guerre, c'était pour sa gloire et pour l'agrandissement de ses domaines. Elle versait à flots le sang de ses sujets, elle seule en recueillait le profit, et la nation docile lui prêtait l'éclat de ses grands hommes, le courage de ses capitaines, le travail de tous ses enfants, acceptant loyalement ce symbole royal autour duquel elle se groupait, et donnant ainsi l'exemple d'une touchante fidélité, bien mal récompensée.

Ne croyez pas cependant, et c'est là l'intérêt

de l'observation que je prenais la liberté de vous adresser tout à l'heure, que la vertu civique ait complètement disparu dans ces longs siècles d'oppression. Les villes, dans lesquelles subsistent encore quelques-unes de ces traditions municipales, lui avaient servi d'abri, et là nous rencontrons, dans l'administration des paroisses, dans le gouvernement des corporations industrielles, toutes les vertus, tous les dévouements, toutes les abnégations qui un jour seront mis au service de la patrie. Je conviens que les historiens ne s'en sont pas beaucoup préoccupés, éblouis qu'ils étaient par le spectacle émouvant des batailles, des intrigues de cour et des dissensions religieuses. Mais grâce à la patience de certains chercheurs pour lesquels nous ne saurons jamais avoir une reconnaissance assez grande, ces vertus ignorées ont été mises en pleine lumière; nous pouvons aujourd'hui les étudier dans leurs détails. Je ne veux pas vous citer de noms propres, je vous fatiguerais; mais ce que j'affirme c'est qu'au milieu de cet oubli apparent d'elle-même, la France conserva ses nobles et généreux sentiments. Sa noblesse si brillante, hélas! quelque-

fois si corrompue, rachetait par son héroïque courage sa dépendance volontaire. Et quant au peuple, c'est-à-dire quant à la bourgeoisie, quant aux artisans, aux travailleurs, à nos pères vénérés dont la mémoire nous sera éternellement chère, dans le silence de leurs travaux obscurs ils recueillaient et conservaient le germe fécond de la liberté qui n'attendait qu'un souffle pour sortir terre et grandir.

Ce souffle est venu, messieurs; nous le voyons d'abord imperceptible, faisant frissonner les lignes écrites par les philosophes, par le sceptique Montaigne, grondant déjà dans ce pamphlet courageux que son ami Étienne de la Boétie écrivait contre la tyrannie, sous le titre de *Servitude volontaire*, bientôt allant éveiller les âmes des penseurs étouffées sous le poids de la théologie, vibrant dans les nobles accents de la muse de Corneille, remuant tout ce grand xvii<sup>e</sup> siècle qui est prêt à l'émancipation et qui n'est qu'un signal, et enfin le xviii<sup>e</sup> siècle, le plus grand de tous, celui qu'ouvre Montesquieu, celui que ferme Voltaire, et qui se termine par la grande et sublime épopée de la Révolution française!

Alors la liberté civique s'établit sur les ruines de la Bastille et convie la France entière à ressaisir ses droits et à pratiquer ses devoirs ; nous voyons, dans les plus humbles bourgades, les citoyens, remplis d'un généreux espoir, se réunir en assemblées primaires pour dresser le catalogue des volontés de la nation et revendiquer ses droits trop longtemps méconnus par une insultante usurpation.

C'est presque une banalité que de parler avec enthousiasme de cette grande époque. Pardonnez-le à mon cœur patriotique, c'est une banalité à laquelle je ne saurais échapper !

Oui, je suis plein d'admiration quand je vois tous ces hommes généreux, remplis d'une confiance presque naïve, marchant le front découvert au péril qu'ils ne soupçonnent pas. Quelle éloquence ! quelle foi ! quelle grandeur morale, les Mirabeau, les Barnave, les Lameth, et, à côté d'eux, les Lafayette, les Larochefoucauld, qui sacrifient généreusement leurs privilèges ! Voilà désormais que toutes les classes sont confondues, qu'il n'y a plus qu'un cœur, qu'une pensée, qu'une âme, le cœur, la



pensée et l'âme de la France régénérée, sûre d'elle-même, appelant tous les peuples à sa suite, non pas par la conquête barbare et par la violence des armes, mais par la puissance de l'idée et la domination de l'esprit.

Hélas! comment ce généreux espoir a-t-il été suivi de si cruels mécomptes?

Grâce à Dieu, je n'ai point à entreprendre devant vous un si triste récit. Il est facile de critiquer ou de louer sans mesure les hommes d'action qui ont pris part à ce drame sanglant et terrible. Nous, messieurs, qui profitons de leurs sacrifices et qui portons aussi lourdement le poids des fautes qu'ils ont pu commettre, nous devons défendre leur chère mémoire et des récriminations injustes et des éloges intempestifs. La patrie pour laquelle ils ont souffert, pour laquelle ils sont morts, leur garde une éternelle reconnaissance. Ils ont voulu préserver son sol sacré de la souillure des armées étrangères que le despotisme du premier empire a deux fois appelées. Ils ont décrété la victoire, et la victoire, docile à la voix de la liberté, est accourue sous leurs étendards. Ils ont voulu fonder la liberté. C'est à nous,

qu'il appartient de reprendre et d'achever leur œuvre interrompue, en recueillant de leurs tragiques aventures ce grand et salutaire enseignement que c'est une folie de prétendre détruire ses ennemis par la force; le sang versé les multiplie, les persécutions les irritent et les fortifient. Il n'y a de durable que ce que consacre la raison, et il n'y a de triomphe véritable que par le droit et par la liberté. Et c'est pour cela que l'Empereur est tombé, bien qu'il fût entouré de prestige, de gloire et de toute-puissance! Certes, il n'aurait jamais soupçonné que la fortune pût lui être infidèle, quand il promenait par tout le monde ses étendards victorieux, quand il enlevait et rendait les couronnes, quand il trouvait devant lui les monarques plus abaisés encore que les peuples. Cependant il est tombé, il est tombé sous leur coups, il est tombé malgré tout ce qui pouvait le sauver, parce qu'il n'avait pour le défendre que des soldats héroïques, vaillants, prêts à se sacrifier pour lui: ce n'était pas assez. Il est tombé parce qu'il n'avait plus autour de lui de citoyens!

Et alors, messieurs, la tradition a été reprise,

la liberté apparaît au lieu de nos désastres, captive dans les liens d'une charte octroyée, mais montrant assez, au milieu de ses fers, la beauté ineffable qui règne sur son front. Que de dévouement de la part de ces jeunes et ardentes générations qui se sont sacrifiées pour elle ! que de généreux défis à la toute-puissance de cette race dont le retour en France semblait une humiliation ! Elle a disparu dans un jour de justice et de colère de la ville de Paris, qui sait en avoir quand il le faut. Elle a disparu ; puis a été fondée cette monarchie qui, vous le savez, n'est tombée que sous le fol entêtement de celui qui en était le chef et qui a laissé, un jour de surprise, la place vide. Heureusement la place a été occupée par le courage civique d'hommes qui, comprenant la grandeur de leur mission, sont allés au pouvoir avec d'autant plus de résolution qu'il n'avait pour eux d'autre attrait que celui du devoir et du danger.

Ici, messieurs, je m'arrête. Entreprendre l'éloge de ceux que j'aime, serait une inexcusable témérité, et néanmoins, avant de conclure, il m'est bien permis de décerner ici le titre de grands-

citoyens à ces amis absents qui, dans un jour de tourmente et de deuil, n'ont pas voulu accepter ce qu'ils considéraient avec raison comme l'oppression de la patrie; ils sont allés chercher en dehors de la frontière une terre libre, où leur âme pût se développer sans entraves. Ils reviendront, messieurs, ils reviendront! Lorsque le soleil paresseux et attiédi ne donne plus à la terre que des rayons effacés, les oiseaux montent dans les hauteurs du ciel et cherchent pour leur émigration des régions plus heureuses. Mais les frimas n'ont qu'un temps, bientôt le souffle du printemps arrive, et avec lui ce réveil merveilleux de la nature qui frappe toujours nos âmes d'admiration. Déjà, messieurs, nous voyons blanchir l'aurore d'un jour nouveau, nos hirondelles bien-aimées sont prêtes à revenir!

De cette course trop longue à travers les temps et qui nous fait aborder l'époque où nous vivons, qu'avons-nous à conclure? que rien de grand ne s'est fait en ce monde, rien de glorieux, rien de durable, rien de digne de l'admiration des hommes, qui n'ait été inspiré par la vertu civique et par la liberté.

C'est qu'en effet la liberté est le levier de toute activité humaine, elle est la semence féconde qui fait germer, non pas seulement les grandes pensées, mais encore les richesses, auxquelles les sociétés modernes auraient tort d'être insensibles.

Nous avons donc, par l'histoire tout aussi bien que par l'étude philosophique, justifié la légitimité, le rang, la puissance de l'idée qui s'applique à la vertu et au devoir civique. Mais quelles sont les conditions de son exercice ? Permettez-moi de vous le dire en terminant.

On demandait un jour à Aristide quel était le meilleur rempart d'une cité libre : « L'honnêteté de la vie des citoyens, » répondit-il. C'est là une noble et féconde maxime, que ne doit jamais oublier le citoyen qui a quelque souci de l'avenir de sa patrie. L'honneur de sa patrie, c'est le sien propre, car la patrie se personnifie en lui, et il n'a pas le droit de se dégrader en manquant à un devoir moral.

Messieurs, lorsqu'une nation est gouvernée par un despote, qu'importe, je vous le demande, l'inconduite de ceux qu'il appelle et qui se recon-

naissent ses sujets? S'il est sage, un désordre partiel sera facilement dominé et corrigé par lui; s'il est vicieux, qu'importe le dévouement et le sacrifice de ceux qui ne sont à ses pieds qu'une poussière! Lorsque l'infamie du prince est la loi de l'État, il est bien clair que la moralité individuelle est sans puissance comme sans portée. Dans la démocratie, au contraire, c'est-à-dire dans le gouvernement de tous par tous et pour tous, l'action de chaque citoyen est liée essentiellement à l'action de la société politique tout entière. Nous demandons, et nous avons raison, le droit de nous gouverner nous-mêmes. Mes chers concitoyens, commençons par gouverner nos personnes avec sagesse; car ce n'est qu'en donnant cet exemple et en prenant l'habitude du commandement sur nous-mêmes que nous nous rendrons dignes de commander à autrui dans les termes de la loi consentie et librement votée par une assemblée indépendante.

La liberté en effet, chacun de vous le sait, ne donne pas seulement des droits, elle exige l'abnégation et le dévouement. Il ne suffit pas de l'aimer avec idolâtrie et de la désirer avec passion,

il faut la mériter, il faut savoir en être digne.

La première condition pour cela, c'est la dignité individuelle, c'est le respect de soi-même, c'est l'exercice des vertus privées, c'est le culte de la famille, c'est la fidélité à sa profession, c'est le dévouement aux amis ; toutes vertus qui, dans une démocratie, sont la base même de la vertu politique et la condition essentielle de la liberté. Et telle est l'exigence d'un pareil gouvernement que, par une solidarité étroite d'intelligence et d'affections, tout est lié et confondu dans la pratique de la même vertu, la fraternité, l'union des âmes pour le bien, pour la justice, pour la défense des faibles, pour l'association de tous ceux qui ont quelque bien à réaliser. Soyons honnêtes d'abord, et j'ai le droit de dire que tout le reste nous sera donné par surcroît. Car si nous sommes honnêtes, nous serons nécessairement courageux. L'homme dont la vie est régulière, les habitudes laborieuses, qui est attaché à son foyer, comprend les bienfaits de la vie, et il ne risque pas témérairement son existence dans de vaines échauffourées qui ne valent pas ce sacrifice. Mais aussi vienne une occasion de

la donner à sa patrie, il sera le premier sur le chemin du péril et de l'immolation. Il sentira que rien de grand n'est possible quand on ne sait pas mourir. Celui qui n'est pas prêt à chaque heure, à chaque minute à verser tout son sang pour l'idée qui lui est chère; pour le respect de la mémoire de ceux qui l'ont mis au monde, de ses aïeux, de sa patrie, quand la patrie le réclame, celui-là n'est pas un homme, il ne saurait être un citoyen.

Les sociétés antiques, messieurs, admettaient ce dogme politique et le pratiquaient. Je vous parlais tout à l'heure de Caton d'Utique, et je vous montrais ce grand homme aimant mieux se réfugier dans le silence et dans la nuit du cercueil que de subir la tyrannie; vaincu, il ne voulut pas s'humilier devant le vainqueur, et Plutarque nous raconte comment il est mort. Ce récit est à la fois simple et touchant; et dans quelques-uns de ses détails bien courts nous pouvons puiser d'utiles enseignements.

« Étant rentré dans son logis, dit-il, avec son fils et sa famille, il leur tint plusieurs propos, et entre autres dissuada son fils de jamais servir la



chose publique, parce que le faire ainsi qu'il appartiendrait à la dignité du fils de Caton, la qualité du temps et des affaires ne le permettrait pas, et que le faire autrement ne serait pas honnête. »

Voilà de belles paroles, que nous ne saurions trop méditer, et qui montrent comment, en offensant la liberté d'un citoyen généreux, le despotisme se prive du service de tous ceux qui pourraient rehausser la patrie par la grandeur de leurs vertus.

Et après ce patriotique et mélancolique entretien, le héros entre dans la pièce où il devait trouver le repos jusqu'à la nuit. Sa famille inquiète avait fait disparaître l'épée qui ordinairement reposait avec lui sur sa couche. Il l'exige impérieusement, et c'est encore Plutarque qui nous dit :

« Démétrius lui envoie son épée par un petit enfant. Quand il la tint, il la dégaina, et regardant si la pointe en était bien aiguisée et le fil bien tranchant, ce qu'ayant trouvé, alors, dit-il : Me voici bien à moi, me voici maître de moi-même, ne relevant plus de ces tristes tyrans qui

déshonorent la patrie par leurs despotiques commandements; sur le seuil de l'éternité, je n'ai plus qu'un pas pour le franchir; me voici bien à moi; je vais, pour échapper à la servitude, entrer triomphant dans la pleine liberté ».

Messieurs, ce n'est pas à ces héroïques sacrifices que les mœurs de notre époque nous condamnent; la société ancienne était plus violente que la nôtre, elle méprisait davantage la vie humaine. Le genre de courage que nous devons surtout pratiquer, c'est le courage de résister en détail à chaque acte d'oppression, de ne jamais plier devant l'arbitraire, de rester nos maîtres dans l'indépendance de nos consciences avec une souveraineté aussi absolue que Caton d'Utique se trouve son maître dans la mort, et là, comme dans un rempart inaccessible, de défier toutes les séductions, toutes les menaces, de ne jamais sacrifier ce qu'il y a de plus grand, de plus précieux chez l'homme, c'est-à-dire sa conviction.

C'est là ce qui fait vraiment le citoyen, la foi dans son idée, en même temps que la modération dans son langage; la résolution

courageuse de respecter la vérité scrupuleusement, le ferme dessein et la constante pratique de marcher à elle sans connaître ni obstacle ni tempérament. Voilà, messieurs, pour nous le devoir essentiel. Mais, pour le pratiquer, faut-il recourir aux moyens qu'emploient ceux qui ne connaissent que les arguments de la force et de la colère? Nous compromettrions singulièrement, si nous agissions ainsi, la cause que nous servons. Plus notre confiance dans l'avenir est grande, plus nous devons être calmes et forts, dégagés d'ambition, fuyant devant la fortune politique, l'acceptant si elle est une obligation, mais ne l'acceptant jamais que lorsque nous pouvons nous rendre à nous-mêmes le témoignage que nous ne servons qu'une idée.

Voilà la condition de force morale, de résolution constante, dans laquelle nous devons nous placer; nous trouverons sur ce chemin difficile, mais glorieux, des maîtres qui peuvent nous servir de guides et dont l'autorité est illustre. Je n'en peux pas choisir un plus grand que ce héros qui, après avoir lutté

pour l'indépendance de sa patrie, versé son sang sur les champs de bataille, montré partout ce sang-froid, ce calme, cette sérénité, qui font les grands citoyens, s'empessa de se dérober au fardeau des affaires publiques, bien différent de ceux qui le recherchent avec une scandaleuse convoitise.

Écoutez, messieurs, ces paroles de Washington, écoutez dans quels termes, s'adressant à un ami, il lui faisait connaître ses secrètes pensées, au moment où par acclamation, par l'amour et par l'entraînement de ses concitoyens, il était appelé à l'honneur de la présidence.

« Je veux, disait-il, garder mes pensées et mes actions, qui sont le résultat de ma réflexion, aussi libres que l'air que je respire. Si c'est mon sort inévitable d'administrer les affaires publiques, j'arriverai au fauteuil sans engagement antérieur d'aucun genre sur aucun objet que ce soit. »

Écoutez encore ceci : « Quoi qu'on publie à mon égard, je ne récriminerais jamais, et je ne sais même si je me justifierai jamais. »

C'est bien là le citoyen souffrant les critiques,

les violences, les excès, ne se défendant que par sa vertu civique, qui seule suffit à déjouer les mauvais desseins. « Je ne me justifierai jamais. Tout cela n'est que pâture pour la déclamation. Les esprits des hommes sont aussi divers que leurs visages. Quand les motifs de leurs actions sont purs, on ne peut pas leur imputer à crime leurs idées plus que leurs traits. Les dissidences en matière politique sont inévitables, et peut-être, dans une certaine mesure, nécessaires; mais je ressens un vif chagrin de voir des hommes de talent, de zélés patriotes qui se proposent un seul et même but et qui le poursuivent avec des intentions également droites, ne pas apporter plus de libéralisme et de sincérité dans leurs jugements sur leurs opinions et leurs actions réciproques. »

Ah! messieurs et chers concitoyens, je vous en conjure, croyez-en mon expérience et mon affection, nous ne saurions trop méditer ces paroles et trop les mettre en pratique. Ce qui nous perd, ce qui nous affaiblit, ce qui nous divise, c'est cette perpétuelle habitude de dénigrement et d'attaques personnelles, c'est

cette faiblesse qui fait que chacun de nous dans un adversaire croit voir un ennemi, et qu'au lieu d'aller à l'idée, il va directement à celui qui la professe, pour le dénigrer. C'est là, soyez-en sûrs, une faiblesse, une erreur fondamentale dont il faut nous corriger, si nous voulons être des citoyens libres. Liberté complète pour toutes les opinions, d'où qu'elles viennent; tolérance absolue pour les façons dont elles se manifestent; jamais de ces vaines récriminations qui aigrissent les cœurs, dénaturent les idées et font dégénérer toute discussion en querelles dont nos véritables ennemis s'applaudissent et profitent.

Est-ce que le moment n'est pas propice pour prêcher cette sainte, cette grande, cette féconde vertu qu'on appelle la tolérance, qui a sa racine dans les cœurs, mais qui fleurit aussi dans les intelligences pour y produire des fruits dont la société tout entière jouit? Est-ce que nous n'avons aucune espèce de leçon à tirer des fautes qui sont commises autour de nous et des exemples dont nous sommes les témoins? Prêtez l'oreille au delà des Alpes, quel bruit entendez-

vous? Ceux qui devraient prêcher la miséricorde, l'amour et la paix, dénoncent la société moderne et l'accusent. Inspirés par je ne sais quel impuissant et aveugle fanatisme, confondant les temps, remontant jusqu'à des âges que l'humanité heureusement ne reverra plus, ils font presque appel aux supplices pour anéantir la liberté. La liberté, elle est montée autrefois sur leurs bûchers, et par le sang de ses martyrs elle en a éteint les flammes, elle a triomphé des bourreaux, émoussé le fer des sacrificateurs! et aujourd'hui radieuse, planant sur le monde en dépit de ces vaines insultes, elle ouvre ses bras généreux à ceux qui l'ont calomniée; et nous, nous inspirant de ces grandes leçons, à ceux qui nous disent anathème nous devons dire oubli, pardon, vertu civique : soyez-en sûrs, grâce à ces principes sublimes nous aurons raison de leur folie, et le jour viendra où ils désavoueront leurs vieilles et antiques erreurs, et reconnaîtront les vérités que nous professons, c'est-à-dire la justice et la liberté!





# DISCOURS

prononcé le 8 novembre 1868

A L'INAUGURATION DES COURS NORMAUX<sup>1</sup>

DE LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE.

---

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'honneur que m'a fait votre société en m'appelant à présider ses travaux m'impose aujourd'hui une obligation qui me fait sentir plus profondément que jamais la distance, pour ainsi dire infinie, qui sépare le désir de l'homme de son action, la notion de son devoir de la réalité par laquelle il s'essaye à l'accomplir.

Je voudrais vous parler dignement de l'enseignement primaire, et ce sujet m'apparaît à la fois si vaste et si beau que, quand je l'aborde,

1. Cours publics et gratuits.

il me trouble et me donne le sentiment de l'insuffisance où je suis de le traiter comme il convient. Heureusement pour moi, les voix plus autorisées de mes prédécesseurs se sont élevées dans cette enceinte pour lui rendre le juste hommage qui lui est dû, et, à vrai dire, jé n'ai qu'à évoquer le souvenir de leurs accents, qui retentissent encore à vos oreilles et des impressions salutaires qu'ils ont laissées dans vos esprits.

Aussi bien puis-je dire que la cause sacrée de l'instruction publique n'a plus besoin maintenant de vaillants efforts pour remporter la victoire ; elle ne rencontre plus devant elle que des adversaires qui se dérobent et se déguisent, et s'il est utile de la défendre encore, c'est beaucoup moins pour établir la légitimité de son principe que pour en élargir et pour en généraliser l'application.

Qu'ils ressemblent peu, en effet, à ceux où nous vivons, les jours d'initiation et d'épreuves dans lesquels des hommes généreux, dont nous ne pouvons ici prononcer le nom qu'avec un respectueux attendrissement, — les de Gérando, les Carnot, les de Lasteyrie, les de Laborde et tant

d'autres dont vos annales gardent fidèlement le souvenir, — ont posé d'une main courageuse la première pierre de l'édifice auquel chaque année ajoute plus de force et plus d'éclat.

A l'époque où je reporte ma pensée, la société française qui, un instant éblouie et charmée par la lumière de la philosophie avait, par une sorte de miracle soudain, vu sa servitude se changer en une existence féconde et libre, avait été bientôt brusquement arrêtée sur le seuil de la carrière ouverte à son génie et ramenée en arrière, forcée de courber le front devant le glaive qui successivement avait abattu toutes nos libertés. Alors il était peu question d'instruction primaire. Dans cette période d'héroïsme malheureusement stérile et de défaillance morale, qui n'ont que trop porté leurs tristes fruits, les enfants du peuple semblaient bons à couvrir de leurs corps les champs de bataille, et leur éducation était complète quand ils possédaient l'art du maniement des armes. Un instant la fortune parut la complice de cette restauration de passé dans le despotisme; mais l'illusion fut courte et bientôt châtiée par de funèbres revers;

la tyrannie put trop tard mesurer l'étendue de ses fautes et chercha vainement à les réparer.

Ce fut alors que, sans se laisser accabler par les malheurs de la patrie, un petit groupe d'intelligences d'élite réclamèrent pour elle la seule voie de salut qui lui fût ouverte : celle de la justice et de la liberté ; de la justice, qui appelle sans distinction de rang ni de richesse tous les membres d'une même communauté sociale au bienfait d'une même éducation ; de la liberté, qui, fille de la lumière, ne peut vivre qu'à la condition de voir se dissiper de son front divin les ténèbres de l'ignorance.

Mais pour entreprendre cette sainte croisade, que d'obstacles à surmonter, que de préjugés à vaincre ! J'étonnerais et je contristerais à la fois beaucoup de ceux qui me font l'honneur de m'entendre, si je voulais reconstruire par la pensée cette société à laquelle nous touchons, et qui cependant est si profondément différente de la nôtre. Alors, ceux qui parlaient de répandre l'instruction sur le peuple étaient traités d'ennemis publics, de séditions. On les accusait de jeter les germes de la destruction sociale ; on les pré-

sentait comme les adversaires directs des classes laborieuses qu'ils prétendaient affranchir. On leur disait : Vous allez placer dans leurs mains inhabiles le flambeau de la science ; elles en feront la torche d'Érostrate.

Calmes et fermes, intrépides dans leur foi, ils ont dédaigné ces aveugles calomnies et ces sinistres prédictions. Honneur à eux ! Ils ont enfin triomphé ; ils ont conquis l'opinion publique ; les pouvoirs leur ont tendu la main, et on peut dire aujourd'hui que les vérités qu'ils voulaient établir règnent sur les sociétés modernes sans y rencontrer de contestations sérieuses.

Aussi, soyez-en sûrs, les écoles seraient plus nombreuses, les méthodes meilleures, la condition de ceux qui se consacrent à l'enseignement infiniment plus élevée, si la législation, par ses entraves, ne s'opposait pas à toute espèce d'initiative personnelle, et surtout si, par une erreur déplorable, la plus grande sagesse de la politique ne semblait pas consister à préparer à l'humanité de glorieuses funérailles, tandis qu'au contraire le philosophe, l'homme de bien doit chercher la force de cette humanité dans son

épanouissement par le travail et par la liberté.

Tel était le but de nos illustres prédécesseurs, tel est aussi le nôtre. Nous estimons qu'une société ne peut être véritablement puissante qu'à la condition de développer tous les germes de richesse qu'elle contient dans son sein. Or, la plus précieuse de ces richesses, c'est l'intelligence, aussi nous efforçons-nous de cultiver son domaine : telle est notre mission.

Sans aucun doute, nous sommes reconnaissants pour tous les services qui sont rendus, de quelque côté qu'ils viennent, et nous ne dédaignons en aucune façon ceux des corporations instituées par l'État. Cependant nous ne rougissons pas d'avouer nos prédilections pour l'enseignement libre. Nous y trouvons une image plus fidèle de la famille, la preuve de ce que vaut l'homme laissé à lui-même et consacrant son intelligence à faire le bien ; nous y rencontrons la concurrence et l'émulation qui produisent toujours d'heureux résultats.

Cette préférence toutefois ne nous fait pas rétrécir l'horizon sur lequel nous essayons de porter la lumière. Partout où nous apparaissent des

méthodes ingénieuses, des efforts intelligents, nous témoignons notre approbation par l'expression de nos sympathies et par nos récompenses. Nous ne sommes ni une secte, ni une école, ni un parti. Nous avons simplement la prétention de faire un peu de bien en restant des hommes indépendants et de bons sens. Ce que nous faisons est une des mille réponses que la société moderne adresse chaque jour à ceux qui s'efforcent de la doter charitablement des plus nombreuses et des plus inquiétantes imperfections.

Pour ma part, j'ai toujours cherché à me garantir de cette faiblesse, malheureusement assez commune chez les personnes qui avancent en âge, de blâmer hautement tout ce qui s'éloigne des traditions de leur jeunesse. Je suis prêt à m'incliner devant les grandes œuvres, devant les nobles actions, devant les efforts de génie qui ont illustré les siècles passés, jetant sur le nôtre leurs sublimes clartés; mais quand je les entends louer exclusivement, lorsque surtout je soupçonne que ces éloges sont dictés par un parti pris de dénigrement du nôtre, j'avoue que je suis peu flatté d'abord, et qu'en second lieu ma conscience

se révolte au nom du sentiment de la justice.

Tous tant que nous sommes, et surtout ceux qui dans le cours de leur carrière, foudroyés par des événements imprévus, ont vu en un seul jour leurs espérances brisées, leur droit profané, nous avons pu laisser échapper de nos cœurs d'amères effusions en présence de l'insolent triomphe de la force et de l'humiliation du droit. Cependant, lorsque rentrant en nous-mêmes, tâchant de nous élever au-dessus de ces épreuves, de comprendre le vaste mouvement de l'humanité, nous arrivions à nous rendre un compte exact des événements que nous étions forcés de subir, nous reconnaissions que l'humanité ne s'arrête pas dans sa marche et que notre époque aura sa glorieuse page dans l'histoire qui consacrerait ses travaux et ses triomphes.

C'est là notre foi profonde, et je voudrais bien que tous ceux qui dressent l'acte d'accusation de ce siècle, qui le décrètent d'un incurable égoïsme, prissent la peine de nous dire pourquoi tant d'hommes si différents d'aptitudes, d'opinions et d'intérêts se réunissent ici dans une pensée commune d'amour de leurs semblables,



de recherche du bien, de tendresse pour l'enfance; à quelles méchantes passions, à quels bas calculs sont dues de semblables inspirations. Ces détracteurs de parti pris seront forcés de reconnaître, vaincus par l'évidence, que c'est le seul sentiment du bien qui peut inspirer une telle œuvre; ils déclareront avec nous que notre siècle vaut ceux qui l'ont précédé, qu'il a sa tâche et qu'il saura l'accomplir; que ce qui le distingue, le caractérise, c'est un élan généreux vers ce qui est vrai, c'est le dédain de toutes les hypocrisies, c'est l'amour de la science, c'est la résolution inébranlable de faire rayonner sur toutes les parties de la société française une lumière qui la pénètre, qui la relève, et d'établir ainsi à son profit cette égalité qui avait été signalée par le Christ et qu'il avait placée au ciel, que la civilisation et la philosophie font descendre sur la terre : l'égalité des âmes.

C'est là notre programme, et nous croyons lui être fidèles quand nous cherchons, chacun dans la mesure de nos forces, à répandre autour de nous le bienfait de l'instruction publique. Aujourd'hui moins que jamais, cette nécessité ne

peut être discutée. Lorsque le despotisme régnait souverainement, on pouvait comprendre que le maître seul fût éclairé et qu'à ses pieds tout fût ombre et ténèbres. Mais aujourd'hui que la souveraineté du peuple a été proclamée, on a par là décrété la nécessité de son instruction.

On peut beaucoup dissenter sur la question de savoir quelle base l'autorité devra recevoir ; on peut désirer qu'elle soit forte et puissante, mais ce qui n'est plus contesté aujourd'hui, ce que chacun sent profondément, c'est que ce serait à la fois une folie et un crime que de prétendre lui donner pour fondement l'abaissement et l'ignorance du plus grand nombre. La doctrine de la servilité a fait son temps. Elle a assez renversé de trônes, compromis de nations, pour qu'il soit temps d'y renoncer, et les faits qui s'accroissent nous prouvent avec une éloquence irrésistible que cette doctrine voue fatalement les peuples qui s'y abandonnent au marasme ou aux révolutions violentes. C'est l'éducation qui les sauve, précisément parce que l'éducation est le fondement de la liberté, parce que la liberté est nécessaire pour engendrer l'autorité, parce que

l'autorité, qui réside aujourd'hui dans la nation entière, ne serait qu'un vain mot, une arme dangereuse, blessant la main puissante qui chercherait à s'en servir, si à côté, si au-dessus n'était pas la responsabilité, la responsabilité naissant elle-même de l'intelligence qui montre la route à suivre, le bien à accomplir et le mal à éviter.

A quoi faut-il conclure? Vous le devinez sans peine : à la persévérance dans la voie où nous sommes engagés, convaincus qu'elle conduit au bien. En effet notre ambition est bien modeste : nous laissons à ceux qui y trouvent leur satisfaction le soin d'enrégimenter la jeunesse et de lui apprendre le dogme de l'obéissance passive. Quant à nous, nous voulons captiver et séduire l'enfance ; nous la prenons au foyer domestique, là où par les soins ingénieux de l'instituteur le diamant ignoré va bientôt se dépouiller de son écorce grossière pour briller des plus vives couleurs. Nous voulons que la nouvelle génération, arrivant peu à peu à la conscience d'elle-même, du monde extérieur et des affaires publiques puisse être digne du rôle que la destinée

lui réserve. Nous voulons que chacun puisse s'entretenir avec un ami absent, commercer avec les penseurs qui nous ont éclairés, prendre possession de ces œuvres presque divines de l'esprit qui nous charment et nous fortifient, s'initier au mouvement des événements qui s'accomplissent et qui contiennent tous une leçon et un devoir, en un mot que chacun, dans la sphère la plus humble, sache lire et écrire.

Lire et écrire ! c'est prendre possession d'un monde nouveau, inconnu à l'ignorance, où l'on rencontre, avec les ressources les plus précieuses pour féconder la vie, tout ce qui la peut embellir ou charmer. Je ne veux vous parler que de ces jouissances infinies que procurent à ceux qui y sont initiés ces connaissances en apparence si vulgaires. N'est-il pas vrai qu'elles sont la source de nos voluptés les plus pures et les plus élevées ? L'homme ne peut pas toujours rester courbé sous son labeur, il a des heures de repos et de loisir, où il cherche une distraction impérieusement nécessaire. Les exercices physiques ne lui suffisent pas, car ils entraînent leur lassitude particulière. Mais revenir à son auteur favori,

à son poëte aimé, à son affectueux moraliste, n'est-ce pas un plaisir toujours nouveau et que rien ne peut corrompre? Est-ce que ce livre n'est pas l'ami sûr, jamais chagrin, jamais de mauvaise humeur, toujours prêt à vous sourire, à vous consoler, à vous instruire, qui fait disparaître tous les ennuis de la solitude, qui provoque tour à tour l'émotion et le sourire, et qui s'empare si bien de la substance intellectuelle et morale de l'homme, qu'à cet instant même l'homme reconnaît qu'il a près de lui un être veillant à sa destinée, le soutenant dans ses maux et protégeant ce qui peut lui plaire?

Voilà ce qu'est le livre pour l'homme seul ; mais il est aussi et surtout le lien de la famille. Vous n'avez qu'à entrer dans un modeste intérieur d'ouvrier habitant Paris, le soir, vous voyez la mère de famille occupée à ses travaux domestiques, qui sont la gloire et la force de son sexe. Sur le seuil de la porte, le mari est bien près de sortir, appelé au dehors par l'appât d'un grossier plaisir. Mais voici que, dans l'auréole de la lampe, apparaît une tête blonde, celle d'un adolescent ou d'une

jeune fille. Le rayon qui l'éclaire en même temps que le livre placé sur la table donne à toute cette scène un caractère de séduction auquel le père de famille ne peut résister. Bientôt des lèvres de l'écolier vont sortir un récit touchant, une pure poésie, et le père apprendra de la bouche de son enfant comment un ancien conscrit raconte les misères et les ignominies de la guerre, comment il fait justice de tous ces préjugés, de toutes ces fausses idées qui ont perverti et corrompu une nation. Une autre fois, ce sera un épisode emprunté à l'écrivain le plus obscur, mais pourvu qu'il ait touché le cœur, le but sera atteint, le père sera resté près de sa femme, près de ses enfants; l'heure du sommeil sera venue et chacun se séparera fortifié, conservant le souvenir de cette douce soirée, qui reviendra toujours la même et toujours différente, car le plaisir et la vertu l'auront consacrée!

Le livre est le lien de la famille, mais il est en même temps l'ennemi du cabaret; il est destiné à tuer l'ivrognerie, fléau honteux, redoutable, devant lequel, jusqu'ici, les moralistes, les philosophes et les législateurs ont éprouvé les plus

. . .

sérieux embarras. L'ivrognerie, après tout, c'est l'abus d'un bien. Qu'y a-t-il de meilleur que cette liqueur, essentiellement française, qui répare les forces, qui donne à l'organisation plus de vigueur, à l'esprit plus de liberté, qui est le lien des âmes, tout autant qu'elle peut être considérée comme l'aliment des corps? On peut dire, sans se tromper, que c'est la liqueur nationale. On ne plantera jamais trop de vigne en France; mais quelquefois on boit trop. C'est pour cela, précisément, qu'il est bon que ceux qui, par leur situation, par l'entraînement de leurs habitudes, sont plus que d'autres exposés à ces faiblesses, soient amenés à désertier complètement le chemin des lieux où elles sont les plus fréquentes et les plus désastreuses. Enchaînés par ces douces habitudes que fera naître l'instruction, ils ignoreront complètement les dangereux plaisirs de la débauche, toujours accompagnés des plus amers regrets.

Je sais bien qu'en plaidant ainsi la cause de la lecture je rencontre des objections considérables. On accuse ceux qui initient le peuple à la lecture de vouloir le corrompre. « A quoi pen-

sez-vous? nous dit-on. Mais si le peuple peut ainsi jeter les yeux sur tout ce qui s'écrit, les mauvaises doctrines vont l'égarer, il ne saura plus faire la part de ce qui est vrai et de ce qui est faux : les tableaux qui enchanteront son imagination pourront aussi le pervertir, semer dans son âme des germes d'irritation qui lui rendront le travail pesant. »

Il faut en prendre son parti : la liberté est une œuvre virile, et précisément parce qu'elle brise les entraves, parce qu'elle rend à la créature humaine l'exercice de toutes ses facultés, elle peut également l'exposer à en faire un mauvais usage.

Je ne méconnais pas qu'il y ait des doctrines mauvaises, tout au moins de fausses doctrines. Mais, à mon sens, le remède à ces fausses doctrines, ce n'est pas l'ignorance, c'est l'instruction. Les voiler, ce n'est pas les détruire, c'est leur permettre, au contraire, de faire un travail souterrain mille fois plus dangereux, car c'est dans l'obscurité qu'il s'accomplit, et, par sa contagion pernicieuse, il séduit les âmes, il les enveloppe, il les façonne au mal, sans qu'il soit possible à l'ob-



servateur superficiel de deviner la profondeur du désastre qui se prépare. Les doctrines mauvaises seront réfutées par la vérité quand la liberté la plus complète régnera dans les discussions, et ce serait faire à la vérité, et à Dieu dont elle émane, la plus sanglante injure que de lui supposer une infirmité telle que, placée en face du mensonge, elle doive nécessairement avoir le dessous. Je suis d'une opinion contraire. C'est, d'ailleurs, chose difficile à définir que la mauvaises doctrine. C'est là une question de temps et de circonstance. Souvent une doctrine est mauvaise parce qu'elle gêne des erreurs couronnées ou des tyrannies qui se trouvent à leur aise, et qui demandent à tout prix de n'être pas troublées.

Mais, sans nous lancer dans des distinctions métaphysiques qui nous conduiraient trop loin, prenons un fait. S'il est possible de disserter longtemps sur la qualité de telle ou telle doctrine, il faut bien reconnaître que la doctrine de messieurs les assassins et de messieurs les voleurs ne peut être considérée comme la meilleure. Eh bien, ouvrons les livres qui les concernent plus particulièrement, les statistiques

criminelles. Qu'y voyons-nous? Que l'ignorance, sous la forme des condamnés qui sont illettrés, donne aux crimes et aux délits plus de 83 sur 100. Je laisse à leurs goûts particuliers ceux qui préfèrent les crimes de droit commun, les violences, les larcins, les attentats contre les personnes et les propriétés à des rêves plus ou moins inquiétants qui sont lancés dans la société, mais dont, en définitive, le bon sens public fait justice; et quant à moi, au nom de la Société d'instruction élémentaire, je vais droit à mon but, bien sûr que c'est l'ennemi que je combats, puisque je le vois sous la livrée du crime!

C'est là l'encouragement le plus direct que nous puissions recevoir à continuer et à achever notre œuvre.

Ce que cette association a surtout d'excellent, c'est que depuis longtemps elle s'est préoccupée et avec raison de l'éducation des femmes. Je vous ai montré tout à l'heure la mère, gardienne vigilante du foyer domestique: serait-il sage de la laisser dans l'ignorance dont nous voulons tirer ses enfants? La femme n'est-elle pas, au contraire, appelée, non-seulement par la nature

de son esprit, mais par le rôle quelle joue dans le monde, à recevoir une éducation plus délicate et pour ainsi dire privilégiée?

Je sais que je rencontre encore ici de formidables objections. Si j'avais à m'expliquer sur la question de l'émancipation des femmes, je ne serais pas embarrassé, car à mon sens il n'y a pas de problème dangereux et redoutable ; tous examinés avec modération et droiture, doivent recevoir une solution sage. C'est là une des grosses questions des temps où nous vivons et qui touche certainement à l'instruction élémentaire, mais qui, n'y touchant que d'une manière accessoire, me permet de passer à côté en lui témoignant seulement mes sympathies.

Il serait d'ailleurs facile de se former une opinion précise à cet égard. En effet, en jetant les yeux sur les sociétés orientales, nous y rencontrons d'innombrables familles dans lesquelles la femme n'est qu'une captive et quelquefois une bête de somme. Je ne pense pas que les adorateurs du passé veuillent nous ramener au patriarcat. Nous avons le droit d'être de notre temps, et en examinant la législation qui nous régit, il

n'y a pas, je le dis d'une manière absolue, il n'y a pas d'esprit sérieux et désintéressé qui ne reconnaisse forcément que la condition légale des femmes en France doit subir de nécessaires, d'indispensables transformations.

Mais, sans nous préoccuper de ces difficultés tout à fait extérieures, ce que nous pouvons dire, c'est que l'homme et la femme, qui ont dans la société des fonctions différentes, ont un terrain commun sur lequel ils doivent, à peine d'affaiblissement notable de la société, intimement se rapprocher : c'est celui de l'éducation. Il faut qu'il y ait, à cet égard, une égalité parfaite, et tant que cette égalité n'existera pas, il y aura dans les familles et par conséquent dans l'État des tiraillements fâcheux, un germe de dissolution et de faiblesse.

Je dirai plus, c'est que si une supériorité devait être accordée à l'un des deux sexes, c'est à la femme que je la voudrais attribuer : premièrement, parce que la femme est la mère, rôle excellent, auguste, qui ne sera jamais assez apprécié ; quand la femme, qui a mis l'enfant au monde et lui a donné les soins matériels

d'abord si nécessaires, n'a plus besoin que de prendre, en se baissant, la petite main à laquelle ce soutien passager suffit, de soutenir ce corps encore frêle, mais qui va prendre la vigueur à l'aide de laquelle il pourra voler de ses propres ailes, alors commence pour elle le devoir sérieux de former le cœur, d'éclairer l'esprit. C'est elle qui répond aux premières questions. Nous cherchons quel est le devoir des instituteurs et des institutrices : mais dans chaque maison, dans chaque famille, l'institutrice, c'est la mère ! Il faut donc l'instruire ; il faut que son esprit et son cœur soient ouverts à toutes les connaissances qui devront former l'homme ; car, puisqu'elle a la responsabilité de cette œuvre, il faut qu'elle en ait la science.

Il y a longtemps que votre Association l'a compris ; aussi a-t-elle donné un exemple qu'on ne saurait trop louer ni suffisamment encourager. Elle a institué des cours gratuits d'enseignement supérieur auxquels sont appelées de jeunes femmes qui, elles-mêmes devenues des monitrices, transmettront au dehors les semences qu'elles viennent recueillir au milieu de nous.

Lorsque je jette les yeux sur le programme de ces cours, j'y vois une sorte de résumé, je ne dirai pas de l'enseignement universel, mais au moins de ce qui, dans l'enseignement universel, est le plus précieux à recueillir et à conserver : la philosophie dans ses éléments, l'histoire dans ses applications, quelque chose des sciences, au moins des plus usuelles ; le droit, l'hygiène, c'est-à-dire les manifestations de l'esprit dans ce qu'elles ont de plus général et de plus indispensable.

Qu'il me soit permis de témoigner ici, au nom de la Société, de sa reconnaissance pour les professeurs qui rivalisent de talent et de zèle, et pour les élèves qui rivalisent d'assiduité et de travail, semblables les uns et les autres à ces agriculteurs sages et prévoyants qui réunissent les eaux dans les lieux élevés pour féconder ensuite les vallées et les plaines inférieures et recueillir ainsi une abondante moisson.

J'aurais voulu pouvoir louer individuellement chacun des professeurs, j'aurais voulu n'omettre aussi dans les éloges que j'ai à accorder aucun des élèves qui fréquentent ces cours, mais outre

que cela nous conduirait bien loin, cela aurait l'inconvénient grave de blesser les modesties qui veulent se tenir cachées.

Me sera-t-il du moins permis dans cette solennité de famille de dire un mot de suprême et d'éternel adieu à un des membres de cette Association que j'ai la douleur de ne pas voir dans cette enceinte? Il l'honorait par son caractère, par ses vertus, par son dévouement à la cause de l'instruction publique. M. Lecoq de Boisbaudran n'était pas seulement pour moi un confrère, c'était aussi un ami, dont le commerce ancien m'avait permis d'apprécier les rares et les éminentes qualités. Il était de la race de ces esprits judicieux, austères, fermes, qui n'ont jamais transigé avec le devoir. Son âme croyante et libre cherchait toujours à s'appuyer sur les inspirations de sa conscience qui n'avait jamais failli. Vous savez avec quel zèle et avec quel succès il avait essayé d'associer son action à la vôtre.

Lorsque, l'année dernière, il vint m'annoncer l'honneur inattendu que votre Société m'avait réservé, j'étais bien loin de me douter qu'au

renouvellement de nos travaux je ne l'apercevrais plus au milieu de vous. Hélas ! il est mort victime de son amour passionné pour la nature. C'était chez lui comme une sorte de culte. Aussitôt que l'heure de la liberté avait sonné, il saisissait le bâton du voyageur et il allait chercher avec une intrépidité qui lui a été funeste sur les sommets les plus inaccessibles ces secrets ineffables qui semblent ne se révéler de Dieu à l'homme que dans les mystères des solitudes.

Comment a-t-il péri ? Nul ne le sait encore. Il est probable qu'il aura été victime d'un de ces grands cataclysmes qui ont ébranlé le gigantesque théâtre où il dirigeait des explorations<sup>1</sup>. Vous me pardonnerez d'avoir rappelé en quelques mots son nom et sa vie. Il est de ceux qui ne peuvent disparaître d'au milieu de nous ; nous conserverons sa mémoire, le souvenir de ses vertus. Il a passé sans avoir donné au monde tout ce qu'il lui promettait et il s'est pour ainsi dire abîmé.

1. Depuis cet hommage si légitime rendu à la mémoire de M. Lecoq de Boisbaudran, son corps a été retrouvé et les indices recueillis font croire qu'il a succombé à une criminelle agression.



dans ces régions sereines qui lui étaient familières et chères. Sur ces sommets inaccessibles, il a été si près de Dieu qu'il s'est perdu tout naturellement dans son sein !

Mais la mort d'un homme de bien est un encouragement à l'imiter. Notre vertu à nous, c'est la persévérance, c'est l'obstination au travail, c'est la foi dans la libre pensée, et je suis fier et heureux d'avoir, à cet égard, des paroles de sympathie à adresser à toutes les personnes qui ont bien voulu se presser autour de la chaire de nos jeunes professeurs. Non-seulement elles ont utilement recueilli les leçons auxquelles elles ont assisté, mais quelques-unes d'entre elles, et je les en félicite, ont entrepris l'œuvre difficile de l'enseignement ; elles ont donné un grand et salutaire exemple. Qu'elles laissent murmurer autour d'elles les frivoles, les corrompus, les sceptiques ; ces railleries ne les pourront atteindre. Elles ont placé sur le sceptre de la science leur main délicate et ferme ; désormais il ne leur échappera plus ; elles ont marqué la voie, elles ne trouveront que des approbations et des imitateurs.

Elles nous donnent aussi cette consolation, qu'en présence de leur phalange, si pleine de grâces et de mérites, nous n'avons pas à redouter les étranges innovations du département de la guerre. En effet, parmi toutes les supériorités que je suis prêt à reconnaître aux femmes elles ont sur nous celle de ne pas abaisser leur front devant le joug militaire. Jusqu'ici l'enseignement masculin semblait aussi en être affranchi, mais il paraît que ce fut une exception fâcheuse, car ce qu'on lui a accordé au début de la carrière on le lui reprend chemin faisant. M. le maréchal, ministre de la guerre, a senti le besoin de caser ses vieux soldats et il a décrété qu'un certain nombre trôneraient dans nos écoles ! Comme si l'uniforme avait par lui-même la grâce suffisante pour le bienfait de l'éducation primaire ! Nous avons déjà les lettres d'obéissance ; on y ajoute les congés de réforme. De sorte que, sans le bienfait de l'enseignement libre et universitaire, les enfants seraient trop souvent réduits à choisir entre les règles de la vie dévote et le maniement du chassepot.

Vous, mesdames, vous nous avez sauvés

de ce danger, et je vous prie d'en recevoir l'expression de mon entière gratitude.

J'espère encore qu'une mesure si mal conçue, bien qu'inspirée sans doute par les meilleures intentions, ne recevra pas son application. Si mon vœu était trompé, il vous faudrait redoubler de vaillance ; car nous serions, je ne veux pas dire réduits, mais amenés nécessairement à passer sous le niveau de l'enseignement donné par les femmes. — Je vous demande pardon de vous avoir retenus sur cet incident. Il ne devrait être, comme beaucoup d'autres, considéré que comme une épreuve passagère dans un temps qui amène de bien plus sérieuses réflexions. Ce serait être bien aveugle que de méconnaître le mouvement profond qui travaille à l'heure où nous sommes la société française tout entière. De ce mouvement ressort une grande leçon, surtout pour les politiques qui ont placé leur suprême sagesse dans la compression. A les entendre, la France est le pays le plus facile à gouverner avec deux mots de passe : le silence et l'approbation officielle. Le silence a régné pendant dix-sept ans. Quant à l'approbation officielle,

elle dure encore. Qu'en a-t-on obtenu? Je fais appel à toutes vos consciences. Y a-t-il eu jamais une heure où se produisirent des doctrines plus éloignées des traditions reçues? A-t-on jamais avec plus de hardiesse découvert les fondements de la société pour lui faire son procès, et quelquefois pour la condamner hautement? Dieu est suspect en attendant qu'il soit proscrit. La société semble sous l'empire de je ne sais quelle réaction fiévreuse qui la pousse vers la science avec une telle impétuosité qu'elle accepte les hypothèses comme des solutions, sans avoir pris la peine de vérifier leur exactitude par la méditation et le travail, se contentant de tout, pourvu que la solution qu'on lui propose ait une apparence de rigueur mathématique. A côté de ces vaines déclarations se manifeste l'intolérance de ceux qui naguère proclamaient la liberté comme leur sauvegarde, et la conséquence en est une sorte de mise en demeure d'avoir à s'expliquer sur les théories aussi absolues. Faudra-t-il employer contre elles la force et la répression? A Dieu ne plaise! ce serait une iniquité et une folie; ce serait outrager l'esprit humain quand il faut l'éclairer. Que faut-il

donc faire? Nier le mouvement? Ce serait une faiblesse puérile et nous la laissons à ceux qui n'ont pas d'autre plaisir que de s'admirer eux-mêmes. Quant à nous qui connaissons nos imperfections et nos faiblesses, nous qui comprenons la nécessité des dures obligations qui nous sont imposées, nous prétendons entrer dans la mêlée, y combattre à visage découvert. Mais pour que cette lutte soit féconde et que la vérité en puisse sortir triomphante, c'est à vous qui avez la glorieuse mission de préparer les générations successivement appelées à la vie, de les armer de cette cuirasse solide qu'on appelle la pensée, la science, et surtout le sentiment profond du droit imprescriptible et du devoir nécessaire, c'est à vous de placer si haut ce sentiment dans l'esprit de vos jeunes élèves, qui demain deviendront des hommes et des femmes, qu'aucune séduction ne les en puisse détourner.

Voilà comment, au milieu de cette tempête qui n'a rien d'inquiétant tant que la liberté sera conservée, vous aurez, grâce à vos généreux efforts, concouru, par le bienfait de l'instruction publique, à pacifier les esprits troublés, en leur

montrant la voie de l'avenir. Vous aurez ainsi recueilli la plus noble des récompenses, la seule que vous puissiez ambitionner, la satisfaction d'avoir formé des citoyens, d'avoir développé dans leur cœur le germe des vertus qui feront la puissance des familles par leur moralité, la force de l'État par la liberté de chacun, par la volonté résolue de tous de défendre le droit, au risque d'y perdre la vie. Vous avez entre les mains la pâte avec laquelle la nation se pétrit, et vous amenez chaque jour, par vos travaux incessants, à la plus grande amélioration intellectuelle et morale, la partie la plus intéressante de notre glorieuse et généreuse nation.

## DISCOURS DE RÉCEPTION

A

# L'ACADÉMIE FRANÇAISE

prononcé le 23 avril 1868.

---

MESSIEURS,

Il y a juste quarante années, non loin de ce palais, dans une enceinte consacrée au plus noble enseignement, se relevait une chaire autour de laquelle accourait en foule une jeunesse enthousiaste, avide d'applaudir celui qui allait y monter. Une grande et légitime popularité l'y avait précédé bien qu'il touchât à peine l'âge mûr. Sur son beau front, avec la flamme de la pensée, brillait l'auréole, toujours irrésistible, de la persécution. Sa voix, à la fois harmonieuse et puissante, semblait être la vibration d'un instrument pénétré d'un feu intérieur. Ce feu animait

aussi son regard profond et ferme, d'où son âme s'échappait en éclairs, quand le souffle de l'éloquence l'agitait. Son geste sobre et contenu, l'onction et la solennité de son débit, la richesse de son langage, l'art merveilleux avec lequel il savait tirer des abstractions les plus hautes d'éblouissantes images, faisaient de lui la personnification vivante de l'initiateur. A ce moment il était plus encore : il était le champion et le vengeur de la vérité, il en ressaisissait d'une main libre le flambeau divin qu'une administration pusillanime avait essayé d'étouffer, et son auditoire enivré le saluait avec une foi respectueuse et naïve, comme le défenseur de la dignité humaine, comme le précurseur de la liberté.

Au milieu de cette nombreuse assemblée où les cœurs débordaient de cette joie virile que donne le triomphe d'une cause juste, le moins palpitant d'émotion n'était pas un jeune étudiant fort obscur, très-effrayé de la tâche que la vie allait lui imposer et qui se livrait avec transport à l'entraînement d'une admiration passionnée. Quelles n'eussent pas été son épouvante et son



incrédulité, si quelqu'un lui eût prédit qu'un jour il serait appelé à l'honneur insigne de remplacer au sein de votre illustre compagnie celui qui lui apparaissait environné d'un si prodigieux prestige! Depuis, les temps ont marché, les années accumulées ont poussé l'adolescent vers le déclin de l'âge, et, tandis que, les fécondant par un travail incessant, l'orateur inspiré, le philosophe ingénieux, l'inimitable écrivain ajoutait sans relâche de nouveaux monuments à sa gloire, son futur et trop insuffisant successeur, absorbé par le tumulte des affaires, s'éloignait de plus en plus des sentiers lumineux, où son regard fasciné avait un instant suivi le maître, s'avançant d'un pas assuré vers les régions souveraines de la science pure.

Cependant, quand je m'examine moi-même, j'y trouve avec certitude la trace profonde et permanente de ces leçons. Elles ont communiqué à mon esprit un besoin impérieux de remonter à la raison de tout ce qui le frappe, et d'étudier la nature des choses, sans tenir compte de ce qui est admis. Elles ont fortifié une de ses tendances natives, en lui faisant mieux comprendre, par

un éclatant exemple, la puissance décisive qu'une forme incomparable prête aux manifestations de la pensée. Au reste, je devais cette intuition au bienfait de l'éducation classique, si propre à faire naître le goût et le respect du beau. Aux premières lueurs de mon intelligence, j'avais subi l'empire de cette séduction, et, depuis, je n'ai cessé de demeurer sous son charme. Aussi, lorsque, dans mon dénûment absolu des titres académiques, je cherche, à défaut de services rendus, par quelles bonnes dispositions j'ai pu provoquer la faveur inespérée dont j'ai été l'objet, je ne découvre en moi d'autre mérite, et il est bien faible, que celui d'avoir toujours ardemment aimé les lettres et poussé aussi loin qu'il m'était possible le sentiment de leur grandeur. C'est leur attrait qui agitait le matin de ma vie lorsque, dans l'illusion de mes rêves, j'appelais, comme le poète, le souffle mystérieux qui me soulèverait de terre et répandrait mon nom dans la mémoire des hommes<sup>1</sup>. Je sentais qu'elles pouvaient me

1. .... Tentanda via est, qua me quoque possim  
Tellere humo, victorque virum volitare per ora.

GÉORG., lib. III, v. 8.

prêter ces ailes divines. L'idéal est leur empire. Tantôt elles ravissent avec les accents harmonieux de la poésie, tantôt elles subjuguent par la mâle autorité de la dialectique ; ici, cachant la vérité sous le voile ingénieux de la fiction, là, l'imposant aux intelligences dégagée de toute entrave, elles sont vraiment les souveraines du monde. Elles le gouvernent par le plus légitime des pouvoirs, celui qui ne relève que de la libre raison, celui devant lequel ont toujours tremblé et trembleront toujours les politiques qui ont l'insolente prétention de confisquer la sagesse à leur profit et de substituer leur personnalité à l'opinion de leurs contemporains.

Mais, pour appartenir dignement aux lettres que de qualités sont nécessaires ! Et qui peut se flatter de posséder les dons naturels que leur commerce exige ? Ces dons eux-mêmes ne suffisent point encore. Il faut les développer par un travail opiniâtre, par une ténacité supérieure à toutes les épreuves. La réussite n'est qu'à ce prix. Vous le savez mieux que moi, et vous pouvez, par votre exemple et vos succès, l'enseigner à ceux qui vous suivent dans cette difficile et glo-

rieuse carrière, vous qui par votre bienveillance m'avez donné le droit précieux de vous nommer aujourd'hui mes confrères, et que je tiendrai toujours pour mes maîtres. S'il m'était permis de raconter vos efforts, vos veilles, votre dévouement de toutes les heures aux intérêts sacrés dont vous êtes les dépositaires, j'étonnerais certainement les esprits superficiels qui considèrent le noble métier des lettres comme une distraction élégante ; mais en même temps j'enflammerais d'une sainte ardeur tous les jeunes courages impatients de la lutte, dédaigneux de la fortune sans la gloire, chastes amants des beautés idéales, serviteurs désintéressés du vrai ! Je vois avec orgueil grossir leur vaillante phalange. Ils sont notre espoir et notre force. Ils répondent par leurs aspirations viriles aux détracteurs des temps présents. Qu'ils soient prêts au sacrifice ! qu'ils ne s'effraient ni de l'injustice ni de l'ingratitude ; qu'ils gardent au milieu de tant de tristes défaillances un cœur ferme et pur, une foi inébranlable à la science, et j'ose leur prédire la seule victoire digne d'eux, celle du droit et de la vérité, dont les triomphes passagers de la force

ne détruiront jamais l'immortelle puissance.

Pour moi, je le confesse humblement, en mesurant la grandeur de cette œuvre, je compris que l'entreprendre serait de ma part une inexcusable témérité. Je m'en écartai par respect pour elle et par conscience de mon insuffisance, mais avec un sentiment de regret que le temps n'a pas diminué. Il me semblait, d'ailleurs, qu'en entrant au barreau, je n'abandonnais pas tout à fait le domaine des lettres. Leur culte y a toujours rencontré des disciples fervents. Je n'en puis invoquer de preuve plus éclatante que le témoignage même de votre compagnie, dont la tradition constante a été d'appeler dans son sein quelques membres de notre ordre. Et, en voyant parmi vous les deux illustres et bien-aimés confrères qui le représentent si glorieusement, je sens qu'en les choisissant c'est aux lettres que vous avez entendu rendre hommage. Qui les a mieux servies que le maître vénéré dont la longue existence n'a été qu'une succession de triomphes oratoire? A lui seul, peut-être, était réservé le secret d'une langue simple et grande comme son cœur. Son ampleur dérobe aux yeux peu exer-

cés l'art consommé qui la gouverne. Mais, pour celui qui veut se rendre compte de sa puissance, il est certain que les facultés privilégiées dont l'orateur est doué n'en sont pas l'unique explication. La noblesse du caractère, la fidélité des convictions, le dévouement au malheur, sont le foyer de la généreuse chaleur qu'il répand autour de lui. Mais à qui doit-il cette méthode savante, cet ordre lumineux, ce goût délicat qui font de ses harangues de précieux modèles, si ce n'est au commerce des anciens, à l'étude approfondie de nos grands écrivains, à son amour religieux des lettres, qui lui assuraient au milieu de vous une place que l'admiration de la France lui avait décernée, même avant votre suffrage ?

Aussi, en venant siéger près de lui, en y trouvant l'homme éminent dont la parole austère semble un écho de Port-Royal, donnant à la logique son éloquence grave et saisissante, je ne puis m'empêcher de faire remonter l'honneur que je reçois à sa source véritable, à ce barreau qui m'est si cher, au sein duquel s'est écoulée ma vie, au milieu de rudes labeurs et de douces affections. Il a été l'école de ma jeunesse, le sou-

tien de mon âge mûr ; il sera la dignité des jours qui me restent encore. L'indépendance, le désintéressement, le courage civil, sont ses règles élémentaires. J'ai essayé de n'y être pas tout à fait infidèle, et, sur un autre théâtre, je n'ai eu qu'à m'en souvenir pour faire mon devoir. Je lui ai donné mon cœur. Il m'a rendu d'inestimables amitiés, mes guides indulgents et sûrs. Je serais bien aveugle si je ne les voyais pas me devantant ici et me préparant ce poste que, sans elles, je n'aurais jamais osé espérer ; je serais bien ingrat si je ne leur renvoyais pas l'expression publique de ma reconnaissance et de mon inaltérable attachement.

Mais, quelles que soient mes naturelles prédilections, je ne puis contester la distance qui sépare les régions où vit le barreau de celles où, pendant près de soixante années, a plané le génie de mon illustre prédécesseur. Les aptitudes exceptionnelles de M. Victor Cousin, la vigueur et l'éclat de son esprit, son infatigable ardeur au travail, l'avaient marqué de bonne heure comme l'un des élus de la science. Les trésors de sa riche imagination et la pureté de son

goût devaient en faire un orateur et un écrivain de premier ordre. Né à Paris, le 28 novembre 1792, d'un joaillier peu aisé, mais qui, intelligent et républicain zélé, tint à donner à son fils une forte éducation, il fit ses études au lycée Charlemagne et remporta le prix d'honneur au grand concours de 1810. Ce premier succès appela sur lui l'attention de M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, qui lui fit proposer un siège d'auditeur au Conseil d'État. L'offre était brillante et promettait une rapide fortune. Mais le jeune lauréat avait peu de penchant pour l'Empire. Or il n'était pas de ceux qui cachent leur ambition sous le voile du bien public et professent cette commode maxime qu'une fonction est toujours bonne à prendre, parce qu'en l'acceptant on ne sert que le pays. Il estimait, au contraire, que se lier à un pouvoir, en gardant de secrètes réserves, est une transaction indigne d'une âme loyale. En cela il ne faisait que son devoir. Combien peu en ont la force ! et que d'obstacles salutaires arrêteraient les mauvais gouvernements, s'ils ne rencontraient pas les tristes facilités de conscience auxquelles il m'est



si précieux d'opposer le noble désintéressement de M. Cousin!

Ce qui donnait, en effet, à sa résolution un mérite particulier, c'est qu'il était pauvre et sans appui. Néanmoins il n'hésita pas à préférer son indépendance à des avantages certains. La science devait largement le récompenser de son abnégation. Quant à lui, inébranlable dans sa foi, il ne cessa jusqu'à son dernier jour de lui consacrer tous ses efforts, et la mort, qui le surprit au terme d'une longue carrière, interrompit seule ce labeur dévoué qui consumait, sans jamais l'épuiser, la dévorante activité de son esprit.

Formé par les leçons de cette École normale dont la France a le droit d'être fière, et qui a toujours été la pépinière d'hommes éminents, la gardienne des libres traditions, il débuta par le rôle modeste de répétiteur dans les lycées de Paris. En 1812, il rentra à l'École normale comme élève répétiteur. Il y était maître de conférences lorsque M. Royer-Collard le désigna comme son suppléant dans la chaire d'histoire de la philosophie à la Faculté des lettres de Paris. Il débuta à la Sorbonne au mois de décembre 1815.

C'était une lourde tâche pour un jeune homme de vingt-trois ans à peine. Dès sa première leçon, il prouva qu'elle n'était pas au-dessus de ses forces. Je ne veux pas dire qu'il fit oublier l'homme considérable qu'il remplaçait. Cependant, je puis affirmer qu'en voulant s'inspirer de lui, il ne tarda pas à se jeter avec éclat dans une route nouvelle; M. Royer-Collard subissait involontairement l'ascendant d'un siècle auquel il appartenait plus que M. Cousin. L'élévation de son caractère et les instincts de son austère probité l'avaient éloigné à la fois des excès de la philosophie sensualiste et du despotisme de l'Empire. Libéral par raison, spiritualiste par sentiment, politique d'une sagacité profonde et d'une mâle éloquence, il semblait, comme à dessein, s'arrêter au terme qu'il s'était à lui-même assigné dans la voie philosophique. La doctrine écossaise, qu'il expliquait, quand il céda sa chaire à M. Cousin, me paraît être la mesure exacte de ses conceptions métaphysiques. Il part d'une psychologie bien étudiée, emprunte beaucoup à l'école sensualiste, puis s'en sépare quand il arrive à la conclusion, laissant à l'écart plusieurs graves pro-

blèmes, devant lesquels l'intelligence humaine ne peut, sans preuves certaines, se résigner à une abdication.

Sans aller beaucoup plus loin comme philosophe, M. Cousin, comme historien de la philosophie et comme critique, a singulièrement dépassé ces limites. Il a fourni aux générations qui le suivent les matériaux d'un édifice resté inachevé entre ses mains, et l'on peut dire de lui qu'il a inondé de clartés souveraines le but qu'il n'a pas touché. Nul, si ce n'est Descartes, dont il est le disciple respectueux, n'a posé d'une main plus ferme les bases d'une rigoureuse méthode; nul n'a mis plus de grandeur et de pompe à lui être infidèle. Dès les premiers pas de son enseignement il est à l'étroit dans les liens du froid expérimentalisme d'Édimbourg. Il l'abandonne pour le père de la philosophie française; affirmant avec lui la certitude de la pensée individuelle, il établit le point de départ indestructible de toute ontologie, allant sans effort de l'être qui a conscience de lui-même au monde extérieur, à la nature; puis, ces faits constatés, remontant à leurs causes, de ces causes à la cause des causes, à l'infini, d'où il

redescend avec autant de sûreté jusqu'à l'homme ainsi transformé, agrandi, et retrouvant par l'autorité de la science la démonstration évidente de sa céleste origine.

C'est M. Cousin lui-même qui nous apprend, dans la préface de ses *Premiers Essais de philosophie*, comment il s'écarta de son programme pour concentrer son enseignement sur le principe du moi spirituel; il y rapporte la critique des différents systèmes que successivement il passe en revue, et, les mesurant tous à son inflexible criterium, il montre, avec une merveilleuse lucidité, les erreurs dans lesquelles sont tombés les plus grands génies, quand ils se sont écartés de ce phare lumineux dont la conscience humaine est le foyer.

Je regrette que les bornes de ce discours ne me permettent pas d'entrer plus avant dans l'analyse scientifique de ces premières leçons. Ce qui me serait impossible, ce serait de les louer à l'égal de leur mérite. Elles n'ont pas été textuellement recueillies. Nous ne pouvons dès lors sentir le souffle oratoire qui les anima. Telles qu'elles sont, elles nous permettent de juger les qualités émi-

rentes par lesquelles le jeune professeur se révéla comme une de ces rares intelligences qui dominent leur époque et laissent après elle un lumineux sillon.

Grâce à Dieu, nous sommes plus heureux pour les années suivantes qui conduisirent l'enseignement de M. Cousin jusqu'en 1820. Il a publié cette partie de son cours sous le titre : *du Vrai, du Beau et du Bien*. Ce livre, qui a obtenu un immense et légitime succès, est celui auquel il a donné le plus de soins et qui reproduit le mieux son système. Il le dit lui-même dans son avant-propos : « Les dix-huit leçons qui composent le présent volume ont ce trait particulier que, si l'histoire de la philosophie en forme le cadre, la philosophie elle-même y occupe la première place, et qu'au lieu d'érudition et de critique, elles présentent une exposition régulière de la doctrine dès lors arrêtée dans notre esprit, qui depuis n'a cessé de présider à nos travaux. »

La division qui fait partir l'auteur de la recherche de la vérité, pour le conduire à la morale à travers l'esthétique, est irréprochable. Simple et complète, elle saisit toutes les intelligences et

embrasse l'ensemble des connaissances humaines. Après avoir, dans son précédent enseignement, solidement établi comme base fondamentale la certitude du moi réfléchi par la conscience, l'illustre professeur prouve par l'étude du jeu des facultés de l'âme l'existence de principes généraux et universels. Ces principes n'étant pas en nous-mêmes, il en faut trouver la source hors de nous. Or, en examinant leur nature et la nôtre, on est invinciblement conduit à les rattacher à l'infini, non plus par le sublime intermédiaire des idées de Platon, mais par l'effort propre, par l'essence de notre raison, si bien que cette raison serait inexplicable sans la vérité absolue, et cette vérité absolue elle-même inexplicable sans Dieu, dont elle est l'éternel attribut.

Arrivé à ces hauteurs, l'esprit de M. Cousin s'arrête, et, planant à la fois sur l'homme, sur l'univers, sur les essences invisibles, sur ce que l'infini pénètre incessamment comme cause créatrice, il croit avoir épuisé son sujet et il n'aborde l'esthétique que pour lui demander la confirmation éclatante de ses démonstrations. Elle ne pouvait lui manquer, car la notion du beau nous est révélée par

ies besoins impérieux de notre âme. Il n'est ni l'utile, ni l'agréable, ni le convenable ; il nous attire, nous subjugue, nous fascine sans le secours d'aucun intérêt, quelquefois contrairement à notre intérêt même. Sa perception peut nous être transmise par les sens, comme elle peut être purement idéale. Notre raison seule est donc son miroir, non son foyer. Sa notion est en nous comme celle de la vérité. Son principe nous est supérieur, et, comme notre conscience nous atteste son universalité, il est absolu dans son essence et ne peut venir que de l'être absolu contenant dans son sein tout ce qui est nécessaire et immuable comme lui.

De cet enchaînement de déductions, pour ainsi dire mathématiques, naît tout un ordre de conséquences au développement desquelles M. Cousin sait prêter une incomparable grandeur. L'analyse la plus parfaite, et je ne sens que trop les déficiences de la mienne, ne pourrait donner une idée même affaiblie de la lumineuse ordonnance de son argumentation ; de la hauteur de ses vues, de la richesse de ses images. Le beau, n'étant à ses yeux qu'un rayon divin de l'idéal, se confond

avec le vrai, et cette double conception nous ravit en Dieu. L'art, représentation finie du beau, ne peut donc jamais, sans être infidèle à sa mission, se séparer de la vérité ni altérer le lien mystérieux qui le rattache à l'infini. Plus élevé que la réalité dont il s'inspire, il poursuit sans relâche, en désespérant toujours de l'atteindre, le type incréé de toute perfection. Il le devine sous le voile de formes changeantes qui le trahissent et le dérobent tour à tour, il en évoque le fantôme dans ses fiévreuses méditations, jusqu'à ce que, se repliant sur l'âme humaine, il trouve dans ses profondeurs le secret de la beauté morale qui engendre, domine et gouverne ici-bas toutes les autres.

C'est ainsi que, par un circuit inévitable, l'observation philosophique nous ramène au point de départ, à nous-mêmes, à notre propre conscience. Le besoin de la justice est en elle aussi net, aussi impérieux que celui du vrai et du beau. De la notion de la justice découle celle du bien, de la morale. M. Cousin réfute avec une extrême vigueur la doctrine de l'intérêt, et prouve la faiblesse et l'insuffisance de la théorie



du sentiment. Et, revenant avec le flambeau de sa méthode sur la route éclairée par lui d'une si vive lumière, il place le principe de la morale en Dieu et dans le rapport nécessaire qui nous unit à lui.

Il faut lire les pages éloquentes que le grand écrivain a consacrées à l'établissement de ces hautes vérités. Je ne crois pas que jamais elles aient rencontré un plus magnifique interprète, et nulle part cependant les beautés de la forme ne diminuent la rigueur du raisonnement. Il contrôle le témoignage de la conscience par celui de l'humanité, et leur conformité lui permet légitimement de donner aux faits particuliers leur caractère général, aux faits généraux leur principe universel. Clef sublime de la voûte éternelle qu'on ne peut supprimer sans ruiner l'édifice tout entier ! Pourquoi en effet l'homme aurait-il reçu le bienfait dangereux de la liberté, s'il n'avait en même temps l'intuition du bien ? et comment, sans cette intuition souveraine, expliquer le désintéressement, le dévouement, l'estime et le mépris, l'admiration et l'indignation ? Pourquoi le jugement universel décerne-

t-il le nom de héros à ces êtres privilégiés qui, s'oubliant constamment eux-mêmes, se sont sacrifiés à l'exécution d'un juste dessein, supérieurs à l'exil, aux souffrances, à la mort, et conservant, même après l'abandon de leurs amis, suprême épreuve des grandes âmes, une ineffable et calme sérénité? Pourquoi, au contraire, au sein de fastueuses délices, enivrés d'encens, courbant sous la loi de leur caprice le front des peuples et le diadème des rois, les tyrans dont le pouvoir est né de la fourberie et de la violence sont-ils impuissants à dominer leur trouble intérieur? et, maîtres du monde, pourquoi sont-ils les esclaves humiliés d'imaginaires et invincibles terreurs? L'immortel annaliste de Rome nous le dit : Ce spectacle donne à la sagesse sa plus éclatante confirmation. Sa cause triomphe par ce contraste<sup>1</sup>, » et les déchirements qu'entraînent après elles les faussetés,

1. Neque frustra præstantissimus sapientiæ firmare solitus est, si recludantur tyrannorum mentes, posse adspici laniatus et ictus. Quando, ut corpora verberibus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis animus dilaceretur. Lib. VI, 6.

les passions brutales, les méchantes entreprises, n'auraient pas plus de raison d'être que la noble et confiante quiétude du martyr, sans le principe absolu de la justice qui, de Dieu descendant sur l'humanité, pénètre sa substance immatérielle et lui arrache d'involontaires hommages, dans ses misères comme dans sa grandeur!

De la morale ainsi restituée à sa haute origine et à son rôle salubre, naît logiquement la doctrine du devoir, du mérite et du démerite, et, par voie d'irrécusable conséquence, celle de l'immortalité de l'âme. Elle protège par une règle identique le droit privé et le droit public, car le respect que l'individu commande pour l'exercice de ses facultés primordiales est la seule base légitime du gouvernement des nations. Ainsi disparaissent les usurpations de la force, qui n'ont d'autre point d'appui que l'ignorance et la corruption. Les sociétés modernes ne peuvent prendre leur essor qu'en s'en affranchissant pour jamais, quel que soit le consentement qu'elles aient semblé prêter. M. Cousin l'enseigne en termes exprès : « L'humanité, dit-il, oublierait sa dignité, elle consentirait à sa

dégradation, elle tendrait les mains à l'esclavage, que la tyrannie n'en serait pas plus légitime. La justice éternelle protesterait contre un contrat qui, fût-il appuyé sur les désirs réciproques les plus authentiquement exprimés et convertis en lois solennelles, n'en est pas moins nul et de nul effet. Comme l'a très-bien dit Bossuet, il n'y a pas de droit contre le droit, point de contrats, de conventions, de lois humaines contre la loi des lois, contre la loi naturelle. »

J'en conclus qu'en saine morale, le seul gouvernement acceptable est celui qui sort de la liberté et en favorise l'épanouissement. M. Cousin nous l'enseigne encore dans un passage, que je transcris d'autant plus volontiers qu'il est presque textuellement conforme à l'opinion que j'ai développée sur le même sujet, quand il nous était permis de penser en matière de constitution : « C'est, dit-il, une triste et fausse politique que celle qui met aux prises la société et le gouvernement, l'autorité et la liberté, en les faisant venir de deux sources différentes, en les présentant comme des principes contraires. J'entends souvent parler du principe de l'autorité

comme d'un principe à part, indépendant, tirant de soi-même sa force et sa légitimité, et par conséquent fait pour dominer. Il n'y a pas d'erreur plus profonde ni plus dangereuse. On croit par là affermir le principe de l'autorité. Loin de là, on lui ôte son plus solide fondement. L'autorité, c'est-à-dire l'autorité légitime et morale, n'est autre chose que la justice, et la justice n'est autre chose que le respect de la liberté. En sorte qu'il n'y a pas deux principes différents et contraires, mais un seul principe, d'une certitude égale et d'une égale grandeur dans toutes ses formes et dans toutes ses applications.

« L'autorité, dit-on, vient de Dieu. Sans doute, mais d'où vient la liberté? C'est à Dieu qu'il faut rapporter tout ce qu'il y a de plus excellent sur la terre, et rien n'est plus excellent que la liberté. La raison, qui dans l'homme commande à la liberté, lui commande selon sa nature, et la première loi qu'elle lui impose est de se respecter elle-même. »

Ces maximes élémentaires sont de tous les temps. Elles sont toujours utiles à rappeler, surtout lorsqu'elles sont ouvertement mécon-

nues; et c'était, de la part du jeune professeur, un courageux patriotisme de les faire entendre à la Restauration, qui aurait pu y trouver son ancre de salut. Mais les pouvoirs qui ont la folie de se mettre au-dessus de l'opinion s'infatuent d'eux-mêmes, et le silence leur va mieux que la contradiction. Le ministère ordonna la suspension d'un enseignement auquel il n'y avait rien à répondre. M. Cousin descendit dignement de sa chaire en compagnie d'un historien illustre atteint par la même disgrâce, vengé par la même popularité; et c'est encore à Tacite que j'emprunte, pour la leur appliquer, cette maxime dont les événements n'ont pas tardé à montrer la justesse: « Rien ne tourne mieux en dérision que la démence de ceux qui croient étouffer le siècle qui les suit sous le poids de leur passagère puissance. Le châtiment qu'ils infligent au génie fait son autorité, et la rigueur dont ils ont usé en le frappant n'a d'autre effet que d'assurer leur propre honte et sa légitime gloire<sup>1</sup>.

1. Quo magis socordiam eorum irridere libet, qui præ-senti potentia credunt exstingui posse etiam sequentis ævi memoriam. Nam contra, punitis ingeniis, gliscit

Violemment arraché à ses succès, M. Cousin n'éprouva pas une heure de défaillance. Il se donna avec ardeur à l'étude, cette amie fidèle des délaissés. C'est alors que commença à se développer chez lui le goût passionné des livres et de la philologie. La science ne lui suffisait pas. Il y ajoutait la patiente et curieuse investigation des textes, la comparaison des éditions, et il n'épargnait ni dépenses ni fatigues pour conquérir, dans sa pureté originale, la forme de l'auteur qu'il interrogeait.

Dans un de ses voyages en Allemagne, le 14 octobre 1824, il fut inopinément arrêté à Dresde, sur une dénonciation de la police prussienne. Mis au secret, malade, il invoqua vainement l'intervention du chargé d'affaires français, qui probablement reçut l'ordre de demeurer sourd à ses plaintes. Il put alors réfléchir à la petitesse des gouvernements qu'une vaine frayeur pousse à de si criminels excès, et, plus libre dans ses fers que ses tristes persécuteurs auctoritas. Neque aliud externi reges, aut qui eadem sævitia usi sunt, nisi dedecus sibi, atque illis gloriam peperere. *Ann.*, lib. IV, 35.

dans leurs palais, il se consola par le commerce du divin Platon, dont il traduisit le *Banquet*. Interrogé seulement en décembre, il n'obtint qu'en février une mise en liberté provisoire, avec Berlin pour résidence forcée. Il y étudia sérieusement la langue allemande, et se lia avec tous les philosophes éminents aux travaux desquels il a eu le mérite de nous initier. Les portes de sa patrie ne lui furent rouvertes que le 25 avril 1825, sans qu'il eût été admis à repousser légalement l'absurde accusation d'affiliation à une société secrète qui avait troublé l'imagination des ministres de Frédéric-Guillaume.

Cette ère de pénibles épreuves si vaillamment traversée devait bientôt finir. En dépit de la compression qui s'appesantissait sur elle, la France s'agitait dans un vague malaise; elle appelait de tous ses vœux un régime qui rendît un libre essor à son génie. Quand l'administration de M. de Villèle s'affaissa sous le poids d'une légitime réprobation, les deux illustres professeurs furent rappelés à la Sorbonne d'où les avait bannis une politique inintelligente. Leur retour fut un triomphe. Je ne crois pas que M. Cousin



ait pu compter dans sa vie, brillante de si nombreux succès, beaucoup d'heures pareilles à celle où il se trouva en face d'un auditoire amoncelé dans la vaste mais trop étroite salle d'un amphithéâtre fermé depuis huit années, s'ouvrant enfin pour donner passage au flot d'admirateurs enivrés, qui saluaient avec de frénétiques applaudissements le maître aimé reconquis par la victoire du droit et l'approche de la liberté.

Il était difficile au professeur d'échapper à la contagion de ces impétueuses émotions. Elles expliquent le caractère particulier des treize leçons qui inaugurèrent la reprise de son cours. Son talent oratoire s'y produit dans son merveilleux éclat; sa langue est souple, abondante, mélodieuse; sa période savamment agencée se développe avec une majesté simple sans trahir l'art de sa composition. La beauté de l'expression est constamment au niveau de l'élévation de la pensée, et, quand on lit ces magnifiques discours, surtout quand on a eu, comme moi, le bonheur de les entendre, on comprend facilement l'impression immense qu'ils ont causée.

Cependant nulle œuvre de M. Cousin n'a provoqué et ne mérite de critiques plus sérieuses. Il le dit lui-même dans l'avant-propos de la publication qu'il en a faite : « Je n'ai pas besoin d'une grande modestie pour reconnaître que, dans ce cours tout à fait improvisé, il y a plus d'une proposition hasardée et des excès de langage que j'aurais bien volontiers fait disparaître, si la calomnie, en les envenimant, ne les avait rendus irrévocables. » Je ne saurais pour ma part, sans une flatterie indigne d'une si grande mémoire, ne pas souscrire à ce jugement. Nous ne rencontrons ici ni la méthode, ni l'exactitude qui donnent aux précédentes leçons une valeur inestimable et qui vont bientôt se retrouver avec toute leur puissance dans une savante et lumineuse critique du système de Locke. L'auteur y trace le cadre de l'histoire de la philosophie et y cherche un moyen de vérifier la légitimité de son système. Il le résume par sa division du vrai, du juste et du beau venant de Dieu et y reliant l'homme, se produisant d'abord spontanément dans notre âme, s'en dégageant ensuite par la réflexion. Poursuivant son analyse psychologique, il

arrive à sa formule célèbre du fini, de l'infini, du rapport du fini et de l'infini. Il la justifie par le témoignage de la conscience, la contrôle par l'histoire, et en fait sortir sa fameuse doctrine des trois époques nécessaires, fatalement successives, s'engendrant et se détruisant les unes les autres. Dans ce développement historique il place quatre systèmes philosophiques également nécessaires, découlant du même principe et reparaissant dans un ordre invariable. Il les reconnaît tous contenant une part d'erreur et une part de vérité. Le rôle de la philosophie moderne est d'écarter l'une pour rétablir l'autre. Elle prend le nom d'éclectisme, et se manifeste en métaphysique par le spiritualisme, en politique par la monarchie constitutionnelle.

Ces distinctions artificielles se sont depuis longtemps évanouies devant la précision de la critique, et, j'ose le dire, devant l'autorité des événements. Je ne puis néanmoins méconnaître la grandeur et le charme qu'elles prêtaient à l'éloquence de M. Cousin. Peut-être les avait-il imaginées pour éblouir et captiver les jeunes intelligences qui venaient à lui avec une foi

naïve. Si tel a été son désir, je puis attester, au moins pour mon humble part, qu'il a été accompli. La commotion que j'ai ressentie au pied de sa chaire s'est prolongée bien au delà ; et quand, aujourd'hui, à quarante ans de distance, je relis ces leçons que je n'avais pas revues depuis, j'y retrouve dans leur fraîcheur virginale, comme les fidèles compagnes de ma vie intellectuelle, les saintes inspirations de ma jeunesse vers la vérité éternelle, l'indépendance de la pensée, la passion de la liberté dont mon cœur reconnaissant renvoie au maître vénéré le mérite et l'honneur.

Cette action salutaire sur les générations qu'il a formées sera la vraie gloire de M. Cousin. Il les a ramenées à la philosophie par des sentiers semés des plus nobles séductions. Peut-être a-t-il trop facilement présenté des classifications comme des systèmes, peut-être s'est-il arrêté trop vite dans la voie où il n'y a d'autre terme que celui de notre faculté de connaître. Mais ce qu'on ne peut lui contester, ce sont ses ardentes et sincères croyances spiritualistes, son amour immense de la patrie, son

respect religieux pour les droits de la raison humaine. Son enseignement, comme un fleuve majestueux et fécond, s'échappe sans effort de ces sources vives. Il est une philosophie incomplète et une morale achevée. Il a fait surgir des penseurs éminents qui lui ont rendu un juste hommage en portant plus loin que lui le drapeau philosophique. Il n'a fait pénétrer dans les cœurs que de généreuses inspirations, et si ses élèves sont restés fidèles à ses leçons, il n'en est pas un qui n'ait été un bon citoyen, un homme de bien, prêt à tout les sacrifices pour l'accomplissement de son devoir et la défense de ce qui est juste.

La Révolution de 1830 lui ouvrit l'accès du pouvoir et l'enleva à sa chaire, au notable détriement de la science. Membre du conseil de l'université et de la chambre des Pairs, ministre de l'instruction publique dans le cabinet du 1<sup>er</sup> mars, il ne négligea aucune occasion de servir la cause de la philosophie et de l'enseignement. Il fut l'un des auteurs de la belle loi sur l'instruction primaire, rédigea le rapport à la chambre des Pairs, laissant ainsi un monument qui devait préparer

de vifs regrets à ceux qui n'ont pu empêcher la mutilation de son œuvre. Rendu à la vie privée par la chute de la monarchie, M. Cousin se consola facilement de sa retraite en se vouant avec plus d'ardeur que jamais à ses chères études. Ce fut alors que, tout en remaniant avec une patience et un goût admirables ses œuvres précédentes, en les éclairant par des préfaces achevées, il commença à mettre à exécution une entreprise qui avait été l'objet constant de ses rêves. Le xvii<sup>e</sup> siècle l'avait toujours captivé par un attrait que l'âge et la réflexion n'avaient fait que fortifier, et, s'abandonnant sans résistance à cette prédilection, il avait complaisamment tourné toutes les forces de son âme vers les raisons qui pouvaient la justifier. Aussi était-il arrivé à créer à son siècle préféré une prééminence absolue, qui l'entraînait à une indulgence un peu relâchée pour ses côtés faibles. Mais qui de nous serait tenté de s'en plaindre, quand ce sentiment, presque passionné, lui a inspiré les charmantes biographies où il a prodigué toutes les richesses de l'art le plus exquis? Art enchanteur jusque dans ses raffinements, naturel en ses

affectations, et témoignant par sa recherche même la dévotion tendre et sincère dont il est le poétique reflet. Sans doute le philosophe et l'historien s'effacent devant le panégyriste. Nous en sommes bien vite consolés par les grâces inimitables d'un esprit subjugué et par les généreux élans d'un cœur vraiment épris.

D'ailleurs une pensée élevée se dégage de ces créations séduisantes. C'est l'hommage rendu à la dignité, à la souveraineté de l'intelligence humaine. En traçant d'une main à la fois si caressante et si émue les portraits des femmes célèbres qu'il dérobe à l'histoire pour les couronner de l'immortalité littéraire, M. Cousin est resté fidèle à Descartes. C'est leur âme épurée et fortifiée par de nobles études qu'il admire en elles. Il montre la grandeur de ce ressort divin jusque dans leurs erreurs, et c'est légitimement qu'il les propose à la reconnaissance de la postérité, à raison de l'exemple et de l'impulsion qu'elles ont donnés.

En cela, il n'est que juste, et ses fines louanges renferment une profitable leçon. Si les femmes du xvii<sup>e</sup> siècle ont joué un rôle brillant,

si leurs vertus, leur courage, leurs passions ont imprimé à leur époque un caractère singulier d'animation chevaleresque, c'est que, malgré leur apparente frivolité, elles avaient profondément pénétré dans le sérieux de la vie; c'est qu'avant tout elles avaient demandé au savoir la force qu'il ne refuse jamais à quiconque l'aborde avec résolution. On est étonné et presque humilié aujourd'hui quand on songe à la variété des connaissances familières à ces grandes dames, que le rang et la beauté n'éblouissaient pas au point de leur faire envisager la distinction et la parure comme le but suprême de l'existence.

Aussi les hommes les plus considérables subissaient leur empire. Disciplinées par leurs scrupules délicats, les lettres dépouillaient leur rudesse primitive; la langue se fixait; l'élégance et l'urbanité s'imposaient; la galanterie s'ennoblissait, et dans ce doux commerce, dont nul attrait décent n'était banni, la science et le cœur, la bravoure et les grâces se partageaient, sans se la disputer, l'influence souveraine qui préparait et dominait l'opinion publique.

Les femmes n'ont point été infidèles à cette



mission pendant le cours du siècle suivant, envers lequel M. Cousin ne s'est pas montré suffisamment impartial. Adversaire infatigable du matérialisme, qu'il a courageusement combattu, et, je le crois, scientifiquement vaincu, il l'a trop identifié au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui, malgré d'injustes attaques, restera grand par sa foi à la raison et sa haine du despotisme. Vous avez tous présents à la mémoire les noms de femmes illustres, qui, à côté de généreux écrivains, contribuèrent au merveilleux épanouissement philosophique, d'où sortit le triomphe de la nation régénérée par la liberté. Les convulsions sanglantes qui accompagnèrent cette commotion terrible, et qui par un inexplicable mystère semblent être la condition fatale de toutes les grandes initiations, auraient-elles ajouté à tous nos malheurs, à tous nos mal entendus, à toutes nos faiblesses, la perte des traditions que le souvenir de nos glorieuses aïeules nous rappellerait en vain? Commettrions-nous la faute impardonnable de séparer ce que Dieu a indissolublement uni, de sevrer les femmes de la forte nourriture de l'esprit, et de nous priver du secours précieux

de leur sagesse, si vigilante, si tendre, si perspicace? Agir ainsi serait inaugurer le règne de la corruption et de la force. Celui de la liberté doit naître des mœurs, et les mœurs ne seront relevées que lorsque, associée à l'homme par les travaux de l'esprit, l'affranchissement de la pensée et l'amour de la patrie, la femme reprendra dans la société française l'influence légitime que ses nobles qualités lui assurent.

C'est en relisant les pages attachantes que M. Cousin a consacrées à ses illustres héroïnes que se fortifiera en nous ce sentiment salutaire. Nous y trouverons aussi des modèles achevés de style. L'auteur seul était sévère pour elles et y retouchait sans cesse. Il se livrait avec amour à ce travail, ce qui ne l'empêchait pas de revoir minutieusement chacune des éditions de ses différents livres et d'y ajouter des commentaires et des préfaces. Nul n'a poussé plus loin que lui le scrupule d'un écrivain désireux d'atteindre la plus haute perfection. Il y consacrait ses veilles, et, quand ses forces diminuaient, son âme soutenait encore son infatigable persévérance. Ce fut au milieu de ces nobles labeurs qu'une mort

douce et calme le surprit à Cannes, dans sa soixante-quinzième année. Il n'en vit pas les approches. Mais il y était préparé; s'il n'eut pas la consolation des adieux suprêmes, il témoigna par ses dernières dispositions sa fidélité touchante aux amitiés qui avaient été le soutien et le charme de sa vie. Il n'oublia pas davantage les intérêts de la science et confirma la fondation d'un prix de 20,000 francs à donner, tous les trois ans, par l'Académie des Sciences morales et politiques, à la meilleure composition sur la philosophie ancienne. Enfin il laissait une bibliothèque inestimable, véritable monument élevé par lui à l'histoire de la philosophie et à la littérature du xvii<sup>e</sup> siècle. Voulant en faire un secours utile à l'étude, il la légua à l'État avec une rente annuelle de 10,000 francs pour son entretien, et le choix par lequel il désigna celui auquel pour la première fois devait être confiée la garde de son cher trésor fut encore le tribut payé à une sainte affection, et en même temps l'hommage bien mérité rendu au savoir, à la modestie, à la dignité du caractère.

Tel fut celui que la France a perdu et dont la

place à l'Académie restera vide. Il n'y brillait pas seulement par les qualités connues du public, il vous réservait les grâces familière d'une conversation dont la richesse était inépuisable. Son zèle pour tout ce qui vous touchait ne se lassait jamais, et les travaux par lui entrepris à votre intention prouvaient toute l'étendue des respects qu'il avait voués à la philosophie et à la langue française, dont, avec raison, il ne séparait pas la cause.

J'en atteste son rapport sur la *Nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*, dont la lecture n'occupa pas moins de cinq de vos séances. Attachant à la pureté des textes une importance capitale, il aurait voulu qu'on n'épargnât aucun effort pour rétablir ceux des auteurs classiques. Il n'avait pas du reste attendu cette occasion pour joindre la pratique au précepte ; il avait consacré ses veilles à éditer Proclus, Abélard et Descartes, et ces publications, fruit d'un immense labeur, ne lui avaient pas coûté moins de 35,000 francs. Quand la science était en jeu, il oubliait tout, hors ses amis, auxquels, malgré quelques rudesses extérieures, il gardait

les intimes délicatesses de son cœur. A ceux qui, malgré les révélations de son inimitable talent, mettraient en doute sa profonde sensibilité, il a fait à l'avance une réponse victorieuse dans un écrit plein d'émotion sur le marquis de Santa Rosa. Il y raconte la vie et la fin sublimes de ce martyr de l'indépendance italienne et les circonstances qui amenèrent entre eux une étroite liaison. A ce récit est mêlée une correspondance qui, montrant ces deux âmes sans voiles, permet de découvrir dans celle de M. Cousin les sentiments les plus tendres et l'affection la plus fidèle.

Parvenu au terme de cette étude qui, je ne le sens que trop, dépassait mes forces, et dans laquelle la pensée de votre bienveillance seule m'a soutenu, quand je me recueille en moi-même, pour rechercher quel est le titre le plus solide de gloire de mon illustre prédécesseur, ramené malgré moi aux premières impressions de ma lointaine jeunesse, je vois son beau génie rayonner comme celui du plus puissant des initiateurs philosophiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il restera aussi l'un de nos plus grands écrivains. Mais, malgré l'éclat d'une telle couronne, je pose plus haut

sur son front celle que lui décerne la liberté de penser. Il a mis au service de cette sainte cause toutes les ressources de sa nature privilégiée. Il a dominé les intelligences; le mouvement fécond qu'il leur a communiqué ne fera que s'étendre. Il s'étendra, que dis-je? il s'est déjà étendu bien au delà des limites auxquelles lui-même a touché.

Mais il faut reconnaître que, placé au premier rang comme historien de la philosophie, comme philosophe il a peut-être exagéré les ménagements. Je fatiguerais votre attention si je vous citais les nombreux passages dans lesquels il a lui-même déclaré qu'il n'allait point jusqu'aux conséquences de ses principes, et que, sur plusieurs points capitaux, il se refusait à conclure. A ses yeux, la philosophie est surtout une science morale, et sa mission est de vivre en paix avec les puissances que les hommes ont coutume de respecter.

Partant de ces maximes, il s'efforce de tout concilier. En histoire, il aboutit à une sorte d'optimisme fataliste qui semble le rendre partisan du succès et de la force. Il ne tient pour

grands que les hommes qui ont réussi. Il proclame la nécessité de la guerre et la légitimité de la victoire. En politique, il n'accepte que les gouvernements consentis, et néanmoins il défend l'hérédité du pouvoir qui supprime le consentement. Il néglige complètement le redoutable mais nécessaire examen de la question du mal, et, s'il y touche, c'est pour y échapper par une amnistie indirecte. Enfin, dans tous ses écrits, il enseigne cette idée, pour lui fondamentale, que la philosophie et la religion habitent des domaines essentiellement distincts, qu'elles doivent s'éclairer et se soutenir sans jamais se heurter ; celle-ci démontrant ce que la raison conçoit, celle-la découvrant les vérités qui lui échappent. La philosophie se fortifie par son respect pour la religion, la religion s'épure par sa tolérance pour la philosophie, et toutes deux, ainsi unies, quoique indépendantes, concourent à l'amélioration des sociétés humaines.

En parlant de religion, M. Cousin n'entend que le christianisme et même le catholicisme, de même qu'il ne connaît d'autres peuples que ceux dont la racine est dans le monde indo-grec. Se

dégageant ainsi d'une difficulté considérable, et supposant que le philosophe ne doit compter qu'avec le christianisme, il revient sans cesse sur la convenance d'un rapprochement de celui-ci avec la philosophie par un système d'égards mutuels.

Je rends hommage au sentiment élevé qui lui a inspiré cette doctrine ; mais, quoique ce grand esprit n'ait jamais songé à abdiquer un seul des droits de la philosophie, qui sont ceux de la raison, je crains qu'il ne se soit flatté d'un chimérique espoir en proposant un compromis aujourd'hui repoussé avec tant de hauteur. La conciliation qui doit être poursuivie et réalisée n'est possible que par la liberté. Et ici l'illusion contraire m'apparaît avec un caractère d'autant plus dangereux qu'elle séduit plus facilement les nobles cœurs, et je n'exagère rien en affirmant qu'elle est la cause du malaise profond auquel notre société est en proie. Je vous demande la permission de justifier cette opinion en terminant ce trop long discours. Peu de mots y suffiront. Je sens toute leur difficulté. J'ai cru cependant qu'il était de mon devoir de ne rien taire de ce



qui, pour moi, est la vérité. La gravité du sujet et la fermeté de ma conviction me feront, je l'espère, pardonner mon entière franchise.

A mes yeux la philosophie n'est point un expédient moral ou politique. Elle est une science. Elle est la connaissance de ce qui est. Quels que soient son nom et son drapeau, elle part forcément de la raison humaine et se mène dans ses limites. Si la raison était infinie, la philosophie expliquerait tout ; comme elle est finie, la philosophie s'arrête aux bords des abîmes où la raison se perd. Mais, en s'y arrêtant, elle se rend compte de l'obstacle. Si elle le franchit sur les ailes de la foi, c'est encore par le secours de la raison seule. M. Cousin le dit fort justement : « Croire, c'est connaître et comprendre en quelque degré : ôtez la possibilité de connaître, et la racine de la foi est enlevée<sup>1</sup>. »

La science philosophique est soumise à des lois qui viennent de sa nature propre et dont elle ne peut s'affranchir sans cesser d'être. La première est de n'admettre que ce que la raison admet. La seconde est d'affirmer résolûment les

1. *Introduction à l'Histoire de la Philosophie*, p. 98.

jugements certains de cette raison, et de n'y souffrir aucune altération.

Malheureusement, depuis que le monde existe, l'accomplissement de ce double précepte, en apparence si naturel et si simple, a été constamment impossible. Par un de ces mystères devant lesquels notre faible intelligence se confond, les hommes ont jusqu'à présent considéré comme ennemis publics ceux qui ont entrepris de le mettre en pratique. Dominés par l'ignorance et la peur, ils ont versé des flots de sang généreux pour étouffer le flambeau de la raison. Elle a résisté aux échafauds et aux bûchers, et les nobles martyrs qui se sont sacrifiés pour elle trouvent aujourd'hui des apologistes et des vengeurs. C'est au xvii<sup>e</sup> siècle que ses imprescriptibles droits ont été scientifiquement proclamés par l'illustre penseur dont notre patrie est justement fière. Ils l'ont été politiquement par les glorieux représentants de la Révolution de 1789, qui n'ont fait que conclure après avoir emprunté leurs prémisses aux beaux génies dont Descartes a été le sublime initiateur.

Depuis cette heure solennelle et féconde, le

mouvement philosophique s'est emparé de la société française. Il y a passé des idées dans les faits. Mais il a provoqué des résistances violentes, surtout de la part de l'Europe féodale. Ces résistances ont amené des réactions et des malheurs dont on a cruellement abusé contre lui. Alors a commencé un antagonisme qui dure encore, entre l'esprit du passé, qui veut reconquérir le terrain qu'il a perdu, et l'esprit nouveau, qui le lui dispute pour se jeter en avant.

Les incidents de cette lutte ont rempli les soixante-sept années que le xix<sup>e</sup> siècle a déjà données au temps. Nul ne peut savoir s'il achèvera sa carrière en consacrant la victoire décisive de l'un ou de l'autre rival ; mais ce qu'on peut affirmer sans être téméraire, c'est que, malgré de fréquentes mauvaises fortunes, l'esprit nouveau a grandi dans des proportions considérables, et que son succès est désormais infaillible. Dans les rudes combats qu'il lui a fallu livrer, trois puissants auxiliaires lui sont venus en aide. D'abord les sciences naturelles, dont l'essor a été favorisé dans une certaine mesure, et dont les conquêtes ont changé la face du monde ; puis

les sciences historiques, quelquefois encouragées, le plus souvent tolérées, quand elles n'ont pas été mises à la gêne, mais qui n'en ont pas moins jeté sur les problèmes sociaux une lumière inattendue. Enfin, par un retour étrange des destinées humaines, plusieurs des nations qui avaient tiré l'épée contre notre révolution et croyaient l'avoir terrassée sont devenues ses champions, vaincues elles-mêmes par les principes qu'elles voulaient anéantir.

Au milieu de ce concours de forces diverses, tendant à un même but, la science philosophique ne pouvait s'abstenir et ses représentants ont prouvé par leurs travaux obstinés, par leur dévouement courageux et désintéressé, qu'ils comprenaient la grandeur de sa mission. Mais c'est contre leurs généreux efforts que se sont associés d'implacables adversaires, d'autant plus dangereux qu'ils disposaient quelquefois des pouvoirs publics, gouvernaient les mœurs et faisaient les lois. Certaines idées ont été dénoncées et punies comme des crimes. On a persuadé à la société française que, si la discussion est excellente, c'est à la condition de se renfermer dans le pro-

gramme que lui impose l'autorité, à l'infailibilité de laquelle il appartient de déterminer les cas réservés. On a cru, par cette tutelle sévère, maintenir à jamais l'esprit philosophique dans les liens salutaires d'un savoir orthodoxe. Or c'est précisément le contraire qui est arrivé, et la nature des choses le commandait. Tacite explique, en termes admirables, comment le silence du despotisme enfante les bruits calomnieux qui trouvent leur excuse, comme leur attrait, dans le danger auquel ils exposent. Quand le souffle du libre examen s'est levé, défendre aux hommes d'y enfler leurs voiles, c'est les pousser à naviguer au hasard et à se briser contre les écueils. Aussi, avec ce beau système, qui prétend tout prévoir, tout ordonner, qui fait sa part à la philosophie et la contraint à baisser les yeux devant ce qu'il lui interdit de regarder, nous avons vu le matérialisme reparaître avec éclat, séduire une partie de nos jeunes générations, et les entraîner vers l'athéisme, qui en est la fatale consécration.

Ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui ont foi en la vertu de la compression morale. Ceux-là seuls s'en effrayent qui doutent de Dieu. Pour

ceux qui croient fermement en lui, ce résultat est un enseignement, non un sujet de trouble. Ces funestes erreurs ne sont, à vrai dire, que des protestations contre l'imprudente prétention d'enchaîner la discussion. Elles n'ont d'autre remède que la discussion libre : avec elle, elles ne sont plus à craindre. Quelles alarmes puis-je concevoir en face de la négation de l'âme et de Dieu, s'il m'est permis de dire hautement :

« Je suis ma propre lumière. Quand je m'interroge, je sens en moi la faculté de me connaître, et en dehors de moi le monde extérieur qui n'est pas moi, et au-dessus encore l'infini dont tout émane et dont ma conscience me fournit l'irrécusable notion.

« Il est vrai que cette notion ne me vient pas de mes sens, pas plus que toutes celles qui constituent ma vie morale, c'est-à-dire la meilleure partie de mon être, et, comme je ne doute pas de celle-ci, je ne puis pas davantage douter de celle qui me conduit à Dieu ; et, quand je concède que mes sens y sont étrangers, qu'elle est toute intérieure, j'ai tort : j'oublie que ces sens m'en apportent la démonstration éclatante tou-

jours reproduite, toujours nouvelle, et jamais réfutée. Quoi ! nous sommes à chaque heure les témoins de l'admirable ordonnance de l'univers, la science nous montre des prodiges dans la structure du plus humble vermisseau, comme aussi, élevant nos intelligences jusqu'à des régions inconnues avant ses découvertes, elle nous promène dans les champs de l'espace où, gouvernés par des lois régulières, gravitent en s'attirant et se contenant les uns les autres des millions de mondes étincelants de lumière ; et, parce que nous n'en comprenons pas l'essence, nous contesterions l'existence d'une volonté supérieure sans laquelle toutes ces merveilles seraient elles-mêmes incompréhensibles ! Elles existent, cependant. Nos sens nous les montrent, notre raison confirme leur témoignage, et par elles il faut nous laisser entraîner par la force de l'évidence jusqu'à Dieu qu'elles proclament, ou nier résolûment cette évidence, et avec elle notre raison, c'est-à-dire nous dégrader de nos propres mains.

« Mais ce Dieu dont mon âme immortelle garde l'ineffaçable image, ce Dieu qui se révèle à ma conscience par ma raison, c'est un Dieu d'esprit

et de vérité. Il m'a fait intelligent et libre, et la première loi qu'il m'impose, c'est le respect de mon intelligence et de ma liberté; je lui suis fidèle en suivant la raison qu'il m'a donnée pour guide, je le méconnaissais en humiliant cette raison devant des erreurs qu'elle n'accepte point. Mon droit est donc de juger et de choisir. Mon devoir est de repousser ce que ma raison rejette. De là le principe de l'indépendance absolue de la pensée, correspondant au principe de l'indépendance absolue de la conscience déjà consacré par la loi civile. La raison humaine en est arrivée au même point que la nation française; instruite par l'expérience et le malheur, elle rompt solennellement avec ses tuteurs officieux; elle a conquis le droit de faire elle-même ses propres affaires. »

Si la philosophie avait la faculté d'appeler sur un terrain ainsi dégagé les matérialistes et les athées, j'ai la conviction profonde qu'elle ne laisserait debout aucune de leurs propositions, et qu'aux applaudissements de l'humanité reconnaissante elle les forcerait à rétablir le spiritualisme et le déisme sur leurs bases éternelles. Mais



c'est cette faculté qui lui est précisément refusée. On souffre qu'elle combatte, pourvu qu'elle prenne ses armes dans les arsenaux officiels. En produit-elle qui lui soient propres, on les brise comme révolutionnaires et impies. D'un autre côté, pouvons-nous fermer les yeux sur les condamnations solennelles prononcées contre les libertés humaines, et principalement contre la liberté de penser? Et quand un inflexible dogmatisme foudroie ainsi la philosophie, n'est-il pas dérisoire de demander à celle-ci de la conciliation et des égards?

Je le dis sans détour : les contempteurs de la raison, quelles que soient la hauteur de leur rang, la droiture de leurs intentions, me paraissent plus dangereux que les théoriciens matérialistes, et ce qui ne m'effraye pas à un moindre degré, c'est l'indifférence des âmes en présence de leurs entreprises. Si la société était entraînée à leur suite par une adhésion instinctive ou réfléchie, je m'en inquiéteraï moins. Mais elle n'a pas d'autre mobile que son propre scepticisme. Elle obéit sans se soumettre et laisse passer ce qui la perd, faute de courage

suffisant pour aller droit à ce qui la sauverait.

De là ces contradictions malheureusement trop certaines entre les apparences et les réalités, ces lâches complicités de fautes qu'on pourrait empêcher, ce trouble de tant de consciences honnêtes, qui se demandent avec anxiété quel sera le remède d'une si pénible situation.

Descendons tous au fond de nous-mêmes, et nous le trouverons sans difficulté. Ayons le bon sens de secouer les mortelles langueurs de cette mollesse morale qui nous rend indifférents à l'erreur. Sortons enfin du convenu pour aborder résolûment tout ce qui est du domaine de notre raison. Et, après avoir retrempé nos croyances à cette source pure, ayons la sagesse virile de les défendre et de les faire prévaloir. La science philosophique peut être ici notre guide. Elle ne désire pas répondre à des rigueurs par des rigueurs, à des anathèmes par des anathèmes ; elle ne demande que le droit de vivre, c'est-à-dire de penser librement et tout haut. Respectueuse envers les religions, elle ne saurait cependant abdiquer en face de leurs dogmes. La vérité n'a rien à redouter du contrôle de la raison. Du reste, qui

ne devine les signes d'une inévitable et salutaire transformation? Le génie de Chateaubriand la pressentait quand il écrivait, dans la préface de ses *Études historiques* : « L'âge politique du christianisme finit, son âge philosophique commence. » En dépit de toutes les résistances, cette révolution bienfaisante s'accomplira. La religion et la philosophie ont leurs sources en Dieu ; elles s'uniront en remontant à lui par la même route, celle de la science et de la liberté.

Souhaitons pour notre chère patrie que cette voie s'ouvre bientôt devant elle. Dans le monde moderne, les nations ne peuvent être puissantes qu'à la condition d'être libres et croyantes. Elles ne peuvent être croyantes qu'à la condition d'éclairer leur foi par la raison dégagée de toute entrave. Cette conviction a été l'âme de ma vie. Je me fais cette illusion, que ma fidélité à combattre pour elle n'a pas été tout à fait étrangère aux motifs qui ont déterminé votre bienveillance. Sachant bien que personnellement je ne puis la mériter, j'en reporte l'insigne honneur au noble drapeau que je suis fier de tenir ici d'une

main ferme, et sur les plis glorieux duquel le génie de la France a depuis longtemps confondu ces deux devises :

*Liberté philosophique et liberté politique.*

# TABLE

---

	Pages.
INTRODUCTION. . . . .	1
DE L'INFLUENCE DES MOEURS SUR LA LITTÉ- RATURE. . . . .	4
DE L'AVENIR DE L'ENSEIGNEMENT POPU- LAIRE. . . . .	54
DE L'AMOUR DE SA PROFESSION. . . . .	99
DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS SOCIALES.	443
LES DEVOIRS CIVIQUES. . . . .	489
DISCOURS PRONONCÉ A L'INAUGURATION DES COURS NORMAUX DE LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE. . .	231
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. . . . .	264















**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un son pour chaque jour de retard.

**The Library  
University of Ottawa**

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--



a39003



002455250b

CE PQ 2241

.F39 1873

COO FAVRE, JULES CONFERENCES

ACC# 1222035

